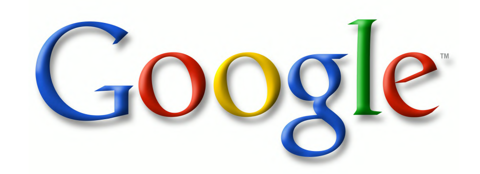
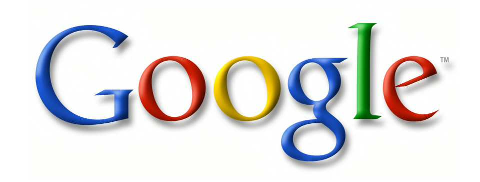
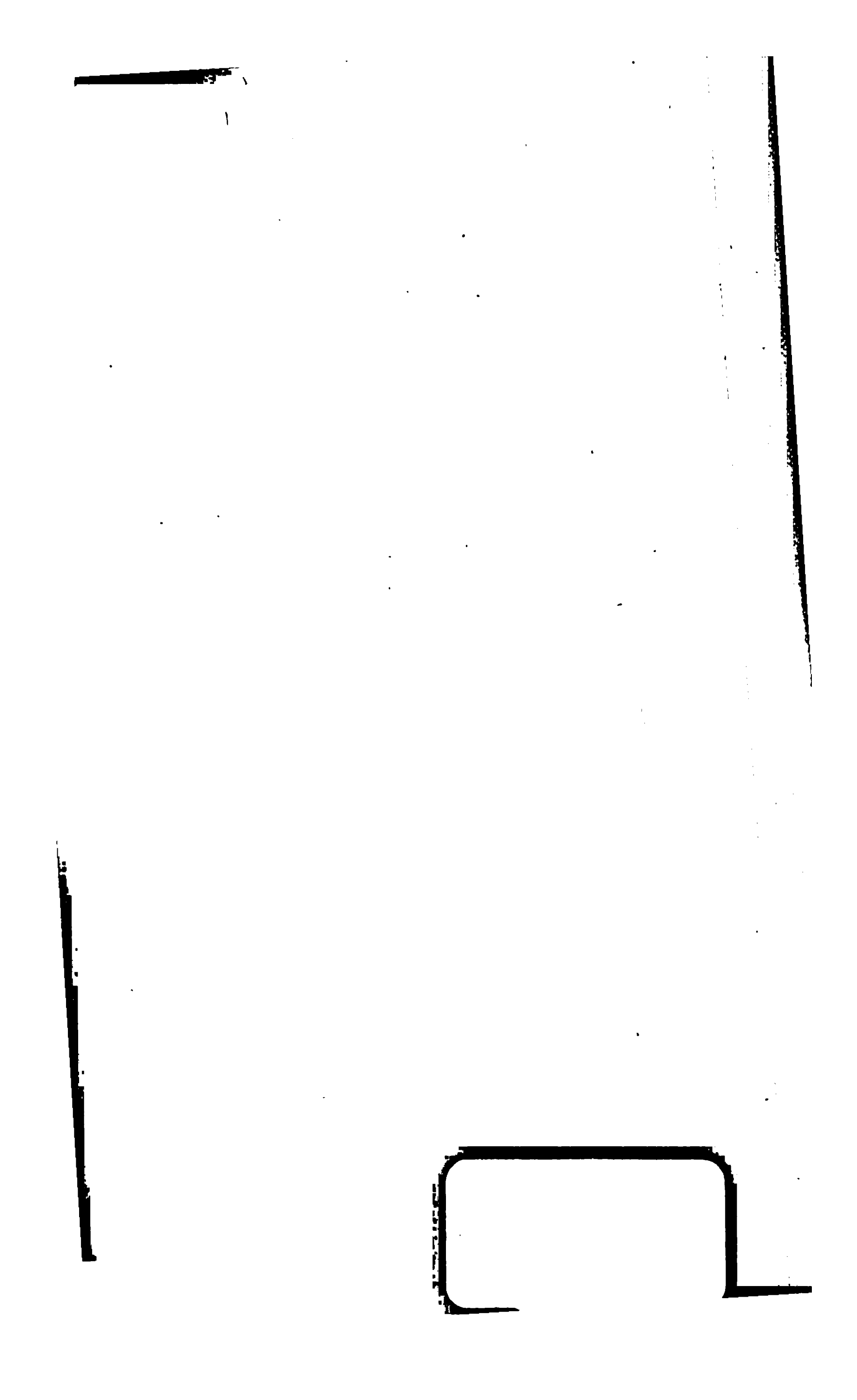









NCV

H. C. Knowlton.
Joliet Illinois

January 19th

NCV
Goldsr

lina

1. The subject

LE VICAIRE

DE WAKEFIELD.

PAR Oliver GOLDSMITH.



NEW YORK:
ROE LOCKWOOD & SON,
LIBRAIRIE AMÉRICAINE ET ÉTRANGÈRE,
BROADWAY, No. 411.
1857.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il y a mille fautes dans cette bagatelle, et il y aurait mille choses à dire pour prouver que ce sont des beautés. Mais ce serait une discussion superflue: un livre peut être amusant, malgré beaucoup de défauts; et il peut être fort ennuyeux, sans une seule absurdité. Le héros de cette histoire réunit en lui les trois caractères les plus respectables dans la société: c'est un prêtre, un agriculteur, un père de famille. Il est représenté disposé à instruire les autres, prêt à obéir lui-même, humble dans l'abondance, grand dans l'adversité. Je ne sais à qui un pareil caractère pourra plaire dans ce siècle de luxe et de raffinement.. Ceux qui sont entêtés de la vie du grand monde rejetteront avec dédain la simplicité des aventures d'un campagnard; ceux qui prennent l'indécence pour la gaieté ne trouveront point d'esprit dans son entretien innocent, et ceux qui ont appris à se moquer de la religion riront d'un homme dont tous les motifs de consolation sont tirés de l'espérance d'une autre vie.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la famille du ministre.—Ressemblance dans les esprits comme dans les personnes de ceux qui la composent.

J'ai toujours pensé que l'honnête homme qui se mariait et qui élevait une nombreuse famille rendait plus de service à l'humanité que celui qui, vivant garçon, faisait les raisonnements les plus savants sur la population. Conduit par ce motif, il y avait à peine un an que j'avais pris les ordres, que je commençai à penser sérieusement à prendre une femme. Je la choisis, comme elle-même choisit l'étoffe de sa robe de noces, non pas pour l'éclat et pour le brillant, mais pour la solidité et le *bon user*. Pour lui rendre justice, c'était une femme d'un excellent caractère; et quant à l'éducation, peu de dames de province pouvaient se vanter d'en avoir reçu une aussi bonne. Elle savait lire dans quelque livre anglais que ce fût, sans être obligée de trop épeler; et pour la cuisine et les fruits confits tant au sucre qu'au vinaigre, elle n'avait pas son égale. Elle se piquait aussi d'entendre parfaitement le ménage. Cependant je ne me suis jamais aperçu que nous fussions devenus plus riches par toutes ses inventions économiques.

Nous nous aimions tendrement l'un l'autre, et notre affection mutuelle s'accrut avec les années. Effective-

ment nous n'avions rien qui pût nous rendre mécontents du monde ni de nous-mêmes. Nous avions une jolie maison située dans une belle campagne, et un bon voisinage. L'année s'écoulait dans des amusements moraux ou champêtres, à rendre des visites à nos voisins riches, et à soulager ceux qui étaient pauvres. Nous n'avions ni révolutions à craindre, ni travaux fatigants à essuyer. Toutes nos aventures étaient celles du coin de notre feu, et tous nos voyages se bornaient à passer de l'appartement bleu à l'appartement brun.

Comme notre maison était située près du grand chemin, nous avions souvent des voyageurs ou des étrangers qui venaient se rafraîchir avec notre vin de groseilles, que nous avions la réputation de faire excellent; et je puis assurer, avec toute la candeur qui doit faire le partage d'un historien, que je n'ai jamais rencontré aucun de ces gens qui ne l'ait trouvé bon. Nous étions aussi visités souvent par des cousins au quatorzième degré, qui tous, sans le secours d'aucun généalogiste, se ressouvenaient très-bien de leur parenté avec nous. Il y en avait parmi eux qui ne nous faisaient pas grand honneur en se prétendant nos parents: car exactement tous les aveugles, les boîteux, les estropiés, se mettaient de ce nombre. Cependant ma femme voulait toujours que, comme ils étaient une *même chair et un même sang* avec nous, ils fussent assis à la même table; de manière que, si ce n'étaient pas des amis fort riches, c'étaient au moins des amis contents et satisfaits que nous avions autour de nous. Car c'est une remarque qui est certaine, que plus le convive est pauvre, plus il a de plaisir à être bien traité, et, de mon naturel, je

suis aussi grand admirateur d'un visage content que d'autres le sont d'une tulipe ou d'une aile de papillon bien nuancée. Il s'en trouvait cependant dans le nombre de ces parents qui avaient un mauvais caractère ou un mauvais esprit, en un mot, qui étaient si incommodes, que nous désirions nous en débarrasser. A ceux-là j'avais attention, la première fois qu'ils nous rendaient visite, de leur prêter ou une redingote, ou une paire de bottes, ou même un cheval de peu de valeur, et j'eus toujours la satisfaction de voir qu'ils ne revinrent point pour me les rendre. Par ce petit artifice, ma maison se trouvait débarrassée de ceux qui ne nous convenaient pas; mais jamais *le ministre de Wakefield* ne fut connu pour fermer sa porte ni au voyageur, ni à l'indigent.

Nous vécûmes ainsi quelques années dans l'état le plus heureux. Nous ne fûmes cependant pas exempts de ces petites disgrâces que la Providence nous envoie, pour relever le prix de ses faveurs. Mon verger fut souvent pillé par les écoliers, et la pâtisserie de ma femme fut quelquefois volée par les chats ou les enfants. Il arrivait aussi que le seigneur de la paroisse s'endormait justement à l'endroit le plus touchant de mon sermon, ou que sa femme ne répondait à l'église que par une révérence trop courte aux politesses de la mienne. Mais nous prenions bientôt le dessus sur le chagrin causé par ces petits accidents; et ordinairement, au bout de trois ou quatre jours, nous commencions à être surpris qu'ils eussent pu nous affecter.

Mes enfants, production de la tempérance, étant élevés sans délicatesse, étaient d'une bonne constitution et d'une santé robuste. Les garçons étaient

vigoureux et hardis, mes filles soumises et belles. Quand j'étais au milieu de ce petit cercle, que j'espérais qui serait le soutien de ma vieillesse, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler la fameuse histoire du comte d'Abensberg, qui, dans le temps que Henri II visitait ses provinces d'Allemagne, pendant que les courtisans venaient au-devant du prince avec les trésors, lui amena ses trente-deux enfants, et les présenta à son souverain comme le plus beau présent qu'il eût à lui offrir. De même, quoique je n'eusse que six enfants, je les regardais comme un présent considérable que j'avais fait à mon pays, et pour lequel je pensais qu'il me devait quelque reconnaissance. Notre fils aîné se nommait Georges, du nom de son oncle, qui nous avait laissé dix mille livres sterling. Notre second enfant était une fille, à qui je voulais donner le nom de Griselle, qui était celui de sa tante. Mais ma femme, qui pendant sa grossesse, avait lu des romans, insista pour qu'elle s'appelât Olivia. En moins d'une année ensuite nous eûmes une seconde fille. Je comptais bien que celle-là porterait le nom de sa tante Griselle; mais une parente riche, ayant eu la fantaisie d'en être la marraine, lui donna le nom de Sophie. Ainsi j'avais deux noms de romans dans ma famille, mais je proteste que je n'y ai eu aucune part. Le quatrième était un garçon, nommé Moïse; et, après un intervalle de douze années, nous eûmes encore deux garçons, Dick et Bill.

Il serait inutile de dissimuler la satisfaction que j'avais quand je voyais mes petits autour de moi; mais celle de ma femme était encore, pour ainsi dire, plus grande que la mienne. Quand ceux qui nous

faisaient visite venaient à dire: "En vérité, madame Primrose, vous avez les plus beaux enfants de tout le pays.—Ah! voisin, répondait-elle, ils sont comme Dieu les a faits, assez beaux, s'ils sont assez bons, *car beau est qui est bien fait.*" En même temps elle disait à ses filles de tenir leur tête droite; et pour ne rien dissimuler, elles étaient effectivement fort jolies. Je regarde la figure comme une circonstance si indifférente en soi, que je n'aurais pas pensé à parler de celle de mes filles, si ce n'est qu'elle était le sujet général des conversations du pays. Olivia, qui était alors âgée d'environ dix-huit ans, avait cette espèce de beauté avec laquelle les peintres représentent ordinairement Hébé, vive, animée, frappante. Les traits de Sophie n'avaient pas tant d'éclat au premier coup d'œil; mais leur effet était souvent plus sûr, car ils étaient doux, modestes, engageants. L'une remportait la victoire du premier coup; l'autre par des efforts répétés, mais toujours suivis du succès.

Le caractère des femmes s'accorde ordinairement avec leurs traits, au moins cela était-il vrai de mes filles. Olivia désirait d'avoir plusieurs amants; Sophie de s'en assurer un. Olivia laissait voir souvent un trop grand désir de plaire; Sophie, dans la crainte d'offenser, s'efforçait de cacher sa supériorité: l'une m'amusait par sa vivacité quand j'étais gai, l'autre me plaisait par son bon sens quand j'étais sérieux. Mais ces qualités différentes n'étaient poussées à l'excès ni dans l'une ni dans l'autre, et je les ai vues souvent changer d'humeur ensemble pour un jour entier. Une robe de deuil faisait de ma coquette une prude, un nouvel ajustement de rubans donnait à la cadette une vivacité surnaturelle. Mon fils aîné

Georges, que je destinais à une des professions savantes, étudiait à l'Université d'Oxford. Mon second, Moïse, que je destinais aux affaires, recevait dans ma maison une espèce d'éducation mixte. Il serait inutile d'entreprendre de décrire le caractère particulier d'enfants qui n'avaient que fort peu vu le monde. Il suffira de dire qu'il y avait dans tous une ressemblance de famille, et qu'à proprement parler, ils avaient tous un caractère général, celui d'être également généreux, crédules, simples et sans méchanceté.

CHAPITRE II.

Malheurs de famille.—La perte de la fortune ne sert qu'à augmenter la noble fierté des honnêtes gens.

Le temporel de ma famille était principalement sous la direction de ma femme; le spirituel était entièrement sous la mienne. Le produit de mon bénéfice, qui ne montait qu'à 35 livres sterling par année, je le donnais aux orphelins et aux veuves des ecclésiastiques de notre diocèse; car ayant une fortune suffisante par moi-même, je ne me souciais pas du revenu temporel, et je sentais un plaisir secret à faire mon devoir sans intérêt. J'avais pris aussi la résolution de ne point me faire substituer dans mes fonctions par un vicaire, et de connaître tous mes paroissiens. J'exhortais les hommes mariés à la tempérance, et les garçons au mariage; en sorte qu'en peu d'années, c'était un propos commun, qu'il y avait à Wakefield trois choses extraordinaires: un ministre sans orgueil, des garçons qui cherchaient

à se marier, et des cabarets qui manquaient de pratiques.

Le mariage a toujours été un de mes sujets favoris, et j'ai écrit un grand nombre de sermons pour prouver l'utilité et le bonheur de cet état; mais il y a un article particulier dans cette matière, que je m'étais fait un point capital de soutenir. Je prétendais avec Whiston, qu'il n'était pas permis à un prêtre de l'Eglise anglicane, après la mort de sa première femme, de convoler à de secondes noces; en un mot, j'étais un zélé défenseur de la monogamie.

J'avais été initié de bonne heure à cette dispute importante, qui a enfanté tant de volumes si laborieusement écrits : je publiai moi-même quelques traités sur la matière; et comme ils ne se sont jamais vendus, j'ai la consolation de penser qu'ils ne sont lus que par le petit nombre des élus. Quelques-uns de mes amis appelaient cela mon côté faible: mais, hélas! quand ils parlaient ainsi, ils n'avaient pas, comme moi, fait de la matière le sujet d'une longue contemplation. Plus je réfléchissais sur le sujet, plus il me paraissait important: j'allai même un pas plus loin que Whiston dans le développement de mes principes. Comme il avait fait graver sur la tombe de sa femme qu'elle avait été la *seule* femme de Guillaume Whiston, je composai une semblable épitaphe pour ma femme, quoique encore vivante, dans laquelle je faisais l'éloge de sa prudence, de son économie et de son obéissance jusqu'à la mort; je la fis copier par une belle main, proprement encadrer, et je la plaçai sur le chambranle de la cheminée, où elle servait à différents usages très-utiles. Elle avertissait ma femme de ses devoirs et de ma fidélité; elle lui

inspirait le désir de mériter les éloges que je donnais à ses vertus, et lui rappelait le souvenir de sa fin.

Ce fut peut-être pour m'avoir entendu si souvent recommander le mariage, que mon fils aîné, aussitôt sa sortie du collége, fixa ses affections sur la fille d'un ecclésiastique de notre voisinage, qui avait un bon bénéfice, et qui était en état de lui donner une dot considérable; mais la fortune de la demoiselle était son moindre mérite. Tout le monde, excepté mes deux filles, convenait que miss Arabella Wilmot était parfaitement belle; elle joignait à la jeunesse, à un air de santé et d'innocence, un teint si fin et des yeux si parlants, que la vieillesse même ne pouvait la regarder avec indifférence. Comme le père savait que j'étais en état, de mon côté, de donner un bien honnête à mon fils, il n'était pas éloigné du marché. Convaincu par ma propre expérience que le temps de la recherche est le plus heureux de la vie, je ne fus pas fâché d'en prolonger la durée; et les différents amusements que le jeune couple trouvait tous les jours dans la compagnie l'un de l'autre semblaient augmenter leur passion. Nous étions ordinairement éveillés le matin par quelque concert: quand le jour était beau, nous faisions une partie de chasse à cheval. Le temps entre le déjeuner et le dîner était consacré par les dames à leur toilette et à l'étude; elles lisaient une page, ensuite se regardaient dans le miroir, et le philosophe le plus sévère aurait été obligé d'avouer que souvent la glace présentait plus de beautés que le livre. A dîner, c'était ma femme qui présidait; elle voulait toujours découper et servir elle-même les viandes, parce que c'était l'usage de sa mère, et elle ne manquait pas, à cette occasion, de

nous donner l'histoire de chaque plat. Quand nous avions dîné, pour empêcher les dames de nous quitter, je faisais ordinairement ôter la table, et souvent les filles, avec l'aide de leur maître de musique, nous donnaient un petit concert fort amusant. La promenade, le thé, la danse et de petits jeux accourcissaient le reste du jour, sans le secours des cartes, pour lesquelles j'ai toujours eu de l'aversion : de tous les jeux, je n'aimais que le backgammon, auquel mon vieux ami M. Wilmot et moi risquions quelquefois nos six sous. Je ne puis m'empêcher, à ce sujet, de rapporter un événement de mauvais présage qui m'arriva la dernière fois que nous jouâmes ensemble : je n'avais besoin que d'un quatre, et j'amenai cinq fois tout de suite deux as.

Quelques mois s'étant écoulés de cette manière, on fixa enfin un jour pour le mariage du jeune couple, qui semblait le désirer très-impatiemment. Je n'ai pas besoin de décrire l'air important et *affairé* de ma femme, ni les regards *matois* de mes filles pendant les préparatifs : pour moi, mon attention était fixée sur un autre objet ; j'achevais un traité que je me proposais de publier dans peu, pour la défense de la monogamie. Comme je regardais cet ouvrage comme un chef-d'œuvre, je ne pus m'empêcher, dans l'orgueil de mon cœur, de le faire voir à mon vieux ami M. Wilmot, et je ne doutais point qu'il ne m'en fît des compliments ; mais je découvris trop tard qu'il était fortement attaché à l'opinion contraire, cela par une bonne raison : car j'appris que, dans ce temps même, il faisait sa cour à une femme pour se marier en quatrièmes noces. Cette circonstance produisit, comme on peut bien croire, une dispute entre nous, dans la-

quelle il se mêla quelque aigreur, qui pouvait occasionner la rupture de l'alliance proposée; mais, le jour qui précéda celui qui était fixé pour la cérémonie, nous convînmes de discuter la matière avec étendue.

La dispute fut soutenue avec un égale chaleur des deux côtés: il m'accusait d'être hétérodoxe, je rétorquai l'imputation; il répliqua; je répliquai. Au moment où le débat était le plus chaud, je fus appelé hors de la salle par un de mes parents, qui, avec un visage triste, me conseilla de quitter la dispute et de laisser le vieux ministre devenir encore époux, s'il le pouvait, au moins jusqu'à ce que l'affaire du mariage de mon fils fût terminée. "Comment! m'écriai-je, abandonner la cause de la vérité; lui laisser la liberté de se remarier quand je l'ai déjà poussé si loin dans le raisonnement, que j'ai l'avantage de l'avoir réduit à l'*absurde?* Vous me persuaderiez d'abandonner ma fortune aussitôt que ma dispute.—Votre fortune, reprit mon ami, je suis fâché de vous l'apprendre, est presque réduite à rien. Le marchand de la ville sur qui vous aviez placé vos fonds vient de faire banqueroute et est en fuite; et l'on ne croit pas que les créanciers retirent cinq pour cent de leurs créances. Je ne voulais pas vous chagriner, ni votre famille, par cette mauvaise nouvelle, jusqu'à ce que le mariage fût achevé; mais j'ai cru devoir vous en parler plus tôt, pour vous engager à modérer votre chaleur dans la dispute, car je suppose que votre prudence vous fera voir à vous-même la nécessité de dissimuler au moins jusqu'à ce que la fortune de la demoiselle soit assurée à votre fils.—Dissimuler! répliquai-je; si ce que vous m'apprenez est vrai, et que je sois réduit à la mendicité, la misère ne fera jamais

de moi un malhonnête homme, et ne m'engagera point à désavouer mes principes. Je vais, de ce pas, informer tout à l'heure la compagnie de la circonstance qui m'arrive; et, quant à ma thèse, je rétracte, dès à présent, toutes les concessions que j'avais faites à mon adversaire; et je soutiens qu'il ne peut être époux, ni de droit, ni de fait, ni dans aucun sens possible."

Il serait inutile de décrire les sensations qu'éprouvèrent les deux familles quand je leur appris la nouvelle de ma catastrophe; mais ce que les autres ressentirent ne paraissait rien en comparaison de ce que les jeunes amants parurent souffrir. M. Wilmot, qui semblait déjà auparavant assez porté à rompre le marché, y fut bientôt déterminé par cette circonstance. Il possédait, dans toute sa perfection, la vertu de la prudence, la seule qui trop souvent nous reste dans toute sa force à soixante-douze ans.

CHAPITRE III.

Changement d'habitation.—Le bonheur de notre vie dépend en général de nous-mêmes.

La seule espérance qui nous restât alors était que le rapport de notre malheur fût faux ou prématuré; mais une lettre que je reçus de l'homme qui faisait mes affaires à la ville vint bientôt en confirmer les particularités. Le perte de ma fortune, si elle n'eût tombé que sur moi, m'aurait paru une bagatelle; mais la seule peine que j'en ressentais était toute pour ma famille, qui par là était obligée de devenir

humble, sans avoir reçu une éducation qui eût pu l'habituer au mépris.

Près de quinze jours s'écoulèrent avant que j'entreprisse de modérer son affliction; car une consolation prématurée ne sert qu'à réveiller la douleur. Pendant cet intervalle, mon esprit s'occupa des moyens de soutenir ma famille. A la fin, on m'offrit une petite cure de cinquante livres sterling dans un village éloigné, où je pouvais conserver mes principes, sans être molesté. J'acceptai avec joie l'offre qui m'en fut faite, et je résolus d'augmenter ce faible revenu, en faisant valoir une petite ferme.

Cette résolution prise, mon premier soin fut de rassembler les débris de ma fortune. Toutes dettes reçues et payées, je ne me trouvai que quatre cents livres sterling, de quatorze mille que j'avais. Ma principale attention fut donc ensuite de rabaisser la vanité de ma famille au niveau de nos facultés; car je savais qu'une mendicité ambitieuse est le comble du malheur. "Vous ne devez pas ignorer, leur disais-je, mes enfants, que toute notre prudence ne pouvait pas prévenir le malheur qui vient de nous arriver; mais elle peut faire plus, elle peut le rendre sans effet. Nous voilà devenus pauvres, mes chers enfants, et la sagesse veut que nous nous conformions à notre humble situation. Abandonnons donc, sans murmurer, cet éclat qui n'empêche pas un grand nombre de ceux qui le possèdent d'être malheureux; et cherchons dans un état plus simple cette paix du cœur qui peut rendre tout le monde heureux. Les pauvres vivent gaiement sans notre secours, et Dieu ne nous a pas assez maltraités, en nous formant, pour que nous ne puissions pas vivre sans le leur. Oui,

mes enfants, quittons dès ce moment toute idée de vivre en gentilshommes. Il nous reste assez pour être heureux, si nous sommes sages, et que le contentement nous indemnise du défaut de fortune."

Comme mon fils aîné avait fait ses études, je me déterminai à l'envoyer à Londres, où les connaissances qu'il avait acquises dans l'Université pouvaient l'aider à se soutenir lui-même et à nous soutenir aussi. La séparation d'amis et de parents est peut-être une des circonstances les plus douloureuses de l'indigence. Le jour arriva bientôt où nous devions nous disperser pour la première fois. Mon fils, après avoir pris congé de sa mère et de ses frères et sœurs, qui mêlaient leurs larmes à leurs embrassements, vint me demander ma bénédiction. Je la lui donnai de tout mon cœur, et j'y ajoutai cinq guinées, qui étaient tout le patrimoine que j'avais alors à lui donner. "Tu vas à Londres à pied, lui dis-je, mon enfant; c'est ainsi qu'un de tes aïeux y est allée avant toi. Reçois de moi le même cheval qu'un bon évêque lui donna, ce bâton; prends aussi ce livre, pour te consoler dans le chemin; ces deux lignes, qui s'y trouvent, valent un million: *J'ai été jeune, et à présent je suis vieux; cependant je n'ai jamais vu le juste abandonné, ou sa postérité mendiant son pain.* Que cette assurance soit ta consolation dans ta route. Va, mon enfant; quelque chose qui t'arrive, viens me voir une fois chaque année. Bon courage et adieu." Comme je connaissais à mon fils de la probité et de l'honneur, je n'eus point d'inquiétude en le jetant, pour ainsi dire, nu sur le théâtre du monde; car je savais que, soit qu'il s'y élevât, soit qu'il y tombât, il y jouerait toujours le rôle d'un honnête homme.

Notre départ suivit bientôt le sien. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes, que nous quittâmes un lieu où nous passions depuis si longtemps des jours si heureux; et la constance la plus ferme pourrait-elle les retenir dans une pareille occasion ? D'ailleurs, un voyage de soixante milles, pour des gens qui jusque-là ne s'étaient pas éloignés de plus de dix milles de chez eux, nous remplissait de crainte. Les cris des pauvres qui nous suivirent plusieurs milles contribuaient à augmenter notre douleur. Le premier jour, nous arrivâmes sans accident à trente milles de notre demeure future, et nous nous arrêtâmes pour coucher à une hôtellerie assez pauvre sur le chemin. Quand on nous eut montré notre chambre, je priai l'hôte, suivant ma coutume, de nous donner sa compagnie à souper, ce qu'il accepta avec d'autant plus de plaisir, que ce qu'il devait boire devait augmenter la carte pour le lendemain. Cependant sa compagnie me fit plaisir, parce qu'il connaissait tout le pays où j'allais m'établir, particulièrement le chevalier Tornhill, seigneur du lieu où j'allais demeurer, et propriétaire de la ferme que j'avais prise, lequel demeurait à peu de distance du village où j'étais. Il me le dépeignit comme un gentilhomme qui ne se souciait de connaître le monde que du côté des plaisirs qu'il pouvait fournir, et qui était singulièrement remarquable par son attachement pour le beau sexe. Il m'ajouta qu'il n'y avait point de vertu qui pût tenir contre ses artifices et ses assiduités, et qu'il y avait à peine une fille de fermier à dix milles à la ronde, un peu jolie, avec laquelle il n'eût été heureux et infidèle. Ce récit me causa du chagrin; mais il fit un effet tout différent sur mes filles, sur le visage desquelles

je vis briller l'espoir d'un triomphe prochain. Ma femme elle-même, pleine de confiance dans leurs attraits et dans leur vertu, ne parut pas moins satisfaite. Pendant que nous étions ainsi occupés de nos pensées différentes, l'hôtesse entra dans la chambre, pour apprendre à son mari que ce monsieur singulier qui était chez eux depuis deux jours n'avait point d'argent pour payer sa dépense. "Point d'argent, reprit l'hôte, cela est impossible; car ce n'est pas plus loin qu'avant-hier, qu'il paya trois guinées à notre bedeau, pour racheter du fouet un pauvre soldat estropié qui avait été condamné à être fustigé pour avoir volé des chiens." L'hôtesse continuant à assurer que le fait n'en était pas moins vrai, l'hôte se préparait à sortir de la chambre, jurant qu'il tenait à être payé d'une façon ou d'une autre, quand je le priai de vouloir bien m'introduire chez cet étranger, qu'il venait de me dépeindre si charitable. Il y consentit, et me présenta à un homme qui paraissait avoir environ trente ans, vêtu d'un habit qui avait été jadis galonné. Il était bien fait de sa personne, quoique son visage fût marqué des rides de la réflexion. Il y avait quelque chose de bref et de sec dans son abord, et il semblait ou ne rien entendre à la cérémonie, ou la mépriser.

Quand l'hôte fût sorti, je ne pus m'empêcher de marquer à l'étranger la peine que je ressentais de voir un homme de sa sorte dans la circonstance où il se trouvait, et je lui offris ma bourse pour satisfaire à ce qu'on lui demandait. "Je l'accepte de bon cœur, me répondit-il, et je suis bien aise que ma dernière inadvertance, en donnant tout l'argent que j'avais sur moi, m'ait donné occasion de voir qu'il reste encore

parmi nous quelques cœurs bienfaisants. J'exige cependant, avant de recevoir votre offre, de connaître le nom et la demeure de mon bienfaiteur, pour pouvoir m'acquitter le plus tôt possible." Je le satisfis pleinement là-dessus, et lui dis non-seulement mon nom, mais aussi le malheur qui m'était arrivé, et le lieu où j'allais demeurer. "Cela se rencontre, reprit-il, encore plus heureusement que je n'espérais; car je vais moi-même de ce côté, ayant été retenu ici deux jours par les débordements, qui, à ce que je crois, laisseront demain les chemins praticables." Je lui témoignai le plaisir que j'aurais de sa compagnie, et ma femme, ainsi que mes filles, se joignant à mon invitation, nous le retînmes à souper avec nous. Sa conversation pendant le repas, tout à la fois agréable et instructive, me faisait souhaiter d'en jouir plus longtemps; mais l'heure de se retirer et de prendre du repos pour se préparer à la fatigue du lendemain, vint interrompre le plaisir que j'avais à l'entendre.

Le lendemain matin, nous partîmes tous ensemble. Ma famille était à cheval, pendant que M. Burchell, notre nouveau compagnon, marchait à pied dans les sentiers le long du grand chemin, nous faisant observer, avec un sourire, que, comme nous étions mal montés, il était trop complaisant pour nous laisser derrière. Comme les eaux n'étaient pas encore tout à fait retirées, nous fûmes obligés de louer un guide qui marchait au trot devant nous; M. Burchell et moi faisions l'arrière-garde. Nous adoucissions la fatigue de la route par des disputes philosophiques, matière qu'il paraissait entendre très-bien. Mais ce qui me semblait encore plus extraordinaire, c'est que, quoiqu'il me dût de l'argent, il soutenait ses opinions

avec autant d'obstination que si c'eût été lui qui m'en eût prêté. Il m'apprenait, de temps à autre, à qui appartenaient les différentes possessions que nous trouvions sur la route. "Celle-ci, me dit-il, en me montrant une très-belle maison à quelque distance de nous, appartient à M. Tornhill, jeune gentilhomme qui jouit d'une grande fortune, quoique absolument dépendante du bon plaisir de son oncle, sir William Tornhill, lequel, content lui-même de peu, laisse son neveu disposer du reste, et réside principalement à la ville.—Quoi! repris-je, mon jeune seigneur est-il le neveu d'un homme dont les vertus, la générosité et la singularité sont si connues? J'ai entendu parler de sir William Tornhill comme de l'homme le plus généreux et en même temps le plus capricieux du royaume.—Peut-être un peu trop, reprit M. Burchell; au moins, quand il était jeune, poussa-t-il cette bienfaisance à l'excès. Car alors ses passions étaient fortes, et, comme elles étaient toutes tournées du côté de la vertu, elles l'ont conduit à des excès romanesques. Il visa de bonne heure à la réputation de brave militaire et d'homme de lettres, se distingua bientôt dans le service, et acquit quelque réputation parmi les savants. L'adulation s'attache toujours à l'ambition; car c'est de toutes les passions celle à qui la flatterie fait le plus de plaisir. Il était environné d'une foule de gens qui ne lui présentaient jamais qu'un côté de leur caractère; en sorte qu'il commença à perdre, par une affection générale, toute attention à son intérêt particulier. Il aimait tout le monde, parce que le hasard l'empêchait de connaître qu'il y avait des coquins. Les médecins nous parlent d'une maladie dans laquelle tout le corps devient d'une sensibilité

si extrême, que le moindre tact cause de la douleur. Ce gentilhomme éprouvait dans son esprit la sensation que ces sortes de malades éprouvent dans leurs corps. La plus légère infortune, réelle ou simulée, le touchait au vif, et son âme était malade par une extrême sensibilité aux malheurs d'autrui. Ainsi disposé à secourir, on peut aisément imaginer quelle quantité de gens il trouva disposés à le solliciter. Ses profusions commencèrent à déranger sa fortune, mais non pas son bon cœur; au contraire, l'un augmenta pendant que l'autre déclinait. Il devint sans prévoyance, en même temps qu'il devint pauvre; et, quoique ses discours fussent d'un homme sensé, ils étaient d'un fou. Cependant, continuant d'être environné par l'importunité, et n'étant plus en état de satisfaire à toutes les demandes qu'on lui faisait, au lieu d'argent, il donnait des promesses; c'était tout ce qu'il pouvait donner, et il n'avait pas assez de résolution pour affliger quelqu'un par un refus. Par ce moyen, il amassa autour de lui une foule de demandeurs, qu'il était bien sûr de tromper dans leur attente, mais dont il désirait soulager les besoins. Ces gens, après avoir vainement attendu l'effet de ses promesses, le quittèrent avec mépris et avec les reproches qu'il méritait. Mais, à mesure qu'il devint méprisable aux yeux des autres, il le devint aux siens propres. Son esprit s'était appuyé sur ses flatteurs; et ce support lui étant enlevé, il ne trouva point de ressources dans les applaudissements de son propre cœur, qu'il n'avait jamais instruit à se respecter lui-même. Le monde commença à prendre à son égard une autre face. La flatterie de ses amis dégénéra en de simples approbations, qui bientôt se tournèrent en avis les moins mé-

nagés, et un avis rejeté engendre les reproches. Il s'aperçut alors que ses amis, que ses bienfaits avaient amassés autour de lui, n'étaient point du tout les gens les plus estimables. Il reconnut que pour acquérir le cœur d'un autre, il faut lui donner le sien. Enfin, *je m'aperçus alors*....Mais je m'écarte de ce que je voulais vous dire: enfin, monsieur, il résolut de commencer à songer à lui-même, et imagina un plan pour rétablir sa fortune délabrée. Pour cela, il voyagea à pied, à sa manière singulière, par toute l'Europe; et pendant ce temps, ses revenus s'accumulant, avant qu'il eût l'âge de trente ans, sa situation se trouva plus aisée qu'elle ne l'avait jamais été. Sa bonté est devenue à présent plus raisonnable et plus modérée; mais il conserve toujours le caractère d'un homme singulier, et du goût pour les vertus qui s'écartent un peu de la route ordinaire."

J'étais si attentif à ce récit de M. Burchell, qu'à peine regardais-je devant moi en marchant, quand tout à coup nous fûmes alarmés par les cris de ma famille; et tournant la tête, j'aperçus ma seconde fille tombée de cheval au milieu d'un courant rapide qui l'entraînait malgré ses efforts. Elle avait été déjà deux fois à fond, et je ne pouvais arriver assez tôt à son secours; et quand je l'aurais pu, mes sensations, à cette vue, étaient trop violentes pour me permettre d'agir: elle aurait infailliblement péri, si mon compagnon, voyant son danger, ne se fût plongé au même instant dans l'eau pour l'en retirer; et ce ne fut pas sans peine qu'il l'amena sur le bord. En prenant un peu plus haut au-dessus du courant, le reste de ma famille passa heureusement, et alors nous joignîmes nos remercîments à ceux de ma fille. Sa reconnais-

sance pour son libérateur est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Elle le remerciait plus des yeux que des paroles, et elle continuait à s'appuyer sur son bras, comme si elle eût été encore bien aise de recevoir son secours. Ma femme aussi espérait être en état quelque jour de reconnaître son service, et de l'en remercier chez nous. Après nous être bien reposés à la première auberge et avoir dîné ensemble, M. Burchell, qui allait d'un côté opposé au nôtre, nous fit ses adieux, et nous continuâmes notre route. Ma femme, chemin faisant, me fit observer que M. Burchell lui plaisait beaucoup, et protesta que, s'il avait assez de naissance et de fortune pour pouvoir aspirer à une alliance avec une famille comme la nôtre, elle ne connaissait point d'homme qu'elle lui préférât. Je ne pus m'empêcher de sourire en l'entendant parler de cette manière. Quelqu'un sur le bord de la mendicité prendre ainsi le ton de l'opulence la plus présomptueuse, c'est de quoi fournir matière de raillerie à un cœur mal fait; mais pour moi, je n'ai jamais désapprouvé ces innocentes illusions qui tendent à nous rendre moins malheureux.

CHAPITRE IV.

Qui prouve que dans la fortune la plus humble on peut trouver le bonheur et le plaisir, et qu'ils ne dépendent point des circonstances, mais de la façon de penser.

Le lieu de notre nouvelle habitation était un petit hameau composé de fermiers qui cultivaient leurs propres terres, et qui étaient également éloignés des

deux extrêmes, la richesse et la pauvreté. Comme ils avaient chez eux presque toutes les nécessités de la vie, ils allaient rarement chercher le superflu dans les villes. Eloignés des gens polis, ils conservaient encore cette simplicité des premiers temps; et une longue habitude de la frugalité leur permettait à peine de savoir que la tempérance fût une vertu. Ils travaillaient gaiement les jours de travail; mais ils observaient les fêtes comme des intervalles de repos et de plaisir. Ils ne manquaient pas de chanter des noëls à la Nativité, s'envoyaient des nœuds d'amour à la Saint-Valentin, mangeaient des beignets au carnaval, déployaient leur esprit par des poissons d'avril au premier de ce mois, et cassaient religieusement des noix la veille de la Saint-Michel. Tout le hameau, instruit de notre approche, vint au-devant de son ministre, les habitants parés de leurs plus beaux habits, un fifre et un tambourin à leur tête. On avait préparé, pour nous recevoir, un repas auquel nous prîmes place joyeusement; et ce qui manqua à la conversation du côté de l'esprit fut suppléé par le rire et la gaieté.

Notre petite habitation était située au pied d'une montagne dont la pente était douce. Un beau bois nous couvrait par derrière; un ruisseau murmurait par devant: d'un côté nous avions un pré, de l'autre une pelouse. Ma ferme consistait en vingt acres environ d'excellente terre; et j'avais payé cent livres de pôt-de-vin à mon prédécesseur pour sa cession. Rien ne pouvait surpasser la propreté de mon petit enclos: les ormes et les haies qui l'entouraient étaient d'une beauté inexprimable. Ma maison n'avait qu'un étage et était couverte de chaume, ce qui lui donnait

un air plus *coi*. Les murailles en dedans étaient proprement blanchies, et mes filles entreprirent de les orner de peintures de leur propre dessin. Quoique la même chambre nous servît de salle de compagnie et de cuisine, cela ne faisait que la rendre plus chaude; d'ailleurs, comme la batterie était tenue dans l'état le plus propre, les plats, les assiettes, le cuivre, bien écurés et disposés avantageusement sur les tablettes, faisaient un effet agréable à la vue, et tenaient lieu de beaux ameublements. Il y avait trois autres appartements, un pour ma femme et moi, un autre pour mes deux filles, renfermé dans le nôtre, et le troisième à deux lits pour le reste de mes enfants.

La petite république à laquelle je donnais des lois était réglée de cette manière: au point du jour, nous nous assemblions dans la chambre commune, où le feu avait été allumé auparavant par la servante. Après nous être salués les uns les autres avec la cérémonie convenable (car j'ai toujours tenu pour maxime qu'entre personnes, même les plus intimes, il est bon de conserver quelque forme extérieure de politesse, sans quoi la liberté détruit toujours l'amitié), nous nous mettions tous à genoux pour remercier l'Etre suprême du nouveau jour qu'il nous accordait. Ce devoir rempli, mon fils et moi nous allions à nos affaires du dehors, tandis que ma femme et mes filles s'occupaient à préparer le déjeuner, qui était toujours prêt à une certaine heure. J'accordais une demi-heure pour ce repas, et une heure pour dîner; et ce temps était rempli par des plaisanteries innocentes entre ma femme et mes filles, et par des arguments philosophiques entre mon fils et moi.

Comme nous nous levions avec le jour, nous ne

poursuivions jamais nos travaux quand il était fini; mais nous retournions à la maison rejoindre une famille qui nous désirait, et qui nous recevait avec un visage riant, un cœur content et un bon feu. Nous n'étions pas même sans compagnie. Quelquefois le fermier Flamborough, un de nos voisins, qui ne haïssait pas la causette, et plus souvent un aveugle du lieu, qui jouait de la cornemuse, venaient nous rendre visite et boire de notre vin de groseilles, pour lequel nous n'avions pas perdu notre réputation. Ces bonnes gens avaient différents moyens pour se rendre amusants. Tandis que l'un jouait de sa cornemuse, l'autre nous chantait quelque ballade touchante. Le jour se terminait comme nous l'avions commencé. Les plus jeunes de mes garçons étaient chargés de lire les leçons de la Bible du jour; celui qui lisait le plus haut, le plus distinctement et le mieux, avait un demi-sou le dimanche pour mettre dans le tronc des pauvres.

Quand il venait, ce dimanche, c'était là le jour de parure et de braverie, que tous mes édits somptuaires ne pouvaient réprimer. Quelque effet que j'imaginasse avoir fait sur la vanité de mes filles par mes sermons sur l'orgueil, je les trouvais toujours attachées, dans le cœur, à leurs anciennes parures; elles aimaient encore les dentelles, les rubans, les *gazes* et les *blondes*. Ma femme elle-même tenait toujours à son pou-de-soie *cramoisi*, parce que je m'étais avisé de lui dire un jour qu'il lui allait bien.

Ce fut en particulier le premier dimanche après notre arrivée que leur coquetterie me mortifia bien. J'avais recommandé la veille à mes filles d'être prêtes le lendemain de bonne heure; car j'ai toujours aimé

à être arrivé à l'église bien avant les paroissiens. Elles m'obéirent ponctuellement; mais, quand il s'agit de nous assembler le matin pour déjeuner, je vis descendre ma femme et mes filles arrangées dans toute leur ancienne parure, leurs cheveux plâtrés de poudre et de pommade, des mouches, de grandes queues retroussées et bouffantes, dont l'étoffe faisait du bruit à chaque mouvement qu'elles faisaient. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant leur vanité, surtout celle de ma femme, de qui j'attendais plus de discernement. Le parti que je pris dans cette occasion fut d'ordonner à mon fils, d'un air grave, d'appeler notre carrosse. Mes filles furent surprises à cet ordre; mais je le répétai avec encore plus de sérieux qu'auparavant. "Sûrement, mon cher, vous badinez, dit ma femme: nous pouvons fort bien aller d'ici à l'église à pied; nous n'avons pas besoin de carrosse pour nous y conduire.—Vous vous trompez, lui dis-je, ma chère, nous avons besoin d'un carrosse; car, si nous allions à l'église à pied dans cet attirail, tous les enfants de la paroisse courraient après nous pour nous huer.—En vérité, reprit ma femme, j'avais toujours pensé que mon mari était bien aise de voir ses enfants mis honnêtement et proprement.—Vous pouvez vous tenir aussi propres que vous voudrez, m'écriai-je en l'interrompant; mais ce n'est pas de la propreté que tout ceci, c'est de la folie. Ces manchettes, ces mouches, ces découpures, ne serviront qu'à vous faire haïr par toutes les femmes de nos voisins. Non, mes enfants, continuai-je d'un air plus tranquille, il faut refaire ces robes d'une manière plus simple: car tout cet étalage d'ajustement ne va pas à quelqu'un qui n'a pas même le moyen de se soutenir avec décence.

Je ne sais pas même ci ces falbalas, ces garnitures, conviennent aux riches, quand on fait attention qu'à calculer modérément, la nudité des pauvres pourrait être couverte des garnitures superflues des riches."

Ma remontrance fit effet. Elles allèrent, à l'instant, d'un air fort tranquille, changer d'habillements; et j'eus la satisfaction de voir le lendemain mes filles s'occuper d'elles-mêmes à diminuer l'ampleur et la queue de leurs robes; et de ce qui en sortit, elles firent des vestes du dimanche pour les deux petits garçons. Ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est qu'ainsi diminuées, ces robes ne leur en allaient que mieux.

CHAPITRE V.

Grande et nouvelle connaissance introduite sur la scène. Ce sur quoi l'on compte le plus devient souvent le plus fatal.

A UNE petite distance de la maison, mon prédécesseur avait fait un banc ombragé d'une haie d'aubépine et de chèvrefeuille. Là, quand le temps était beau et que notre ouvrage était fini de bonne heure, nous avions coutume de nous asseoir tous ensemble pour jouir de la vue d'un beau paysage pendant les soirées calmes: nous y prenions aussi quelquefois le thé au goûter, qui n'était plus alors pour nous qu'un repas extraordinaire, et comme ce régal arrivait rarement, c'étaient pour nous des jours de réjouissance. Il fallait voir les cérémonies et l'air d'importance avec lesquels les préparatifs s'en faisaient. Dans cès occasions, les deux petits garçons lisaient toujours à notre table, et ils étaient servis quand nous avions

fini. Quelquefois, pour varier nos amusements, mes filles chantaient en s'accompagnant de la guitare; et, pendant qu'elles formaient ainsi un petit concert, ma femme et moi nous nous promenions aux environs sur la pelouse émaillée de fleurs; nous nous entretenions avec ravissement de nos enfants, et respirions avec plaisir l'air frais qui apportait à nos poumons la santé, et à nos oreilles l'harmonie.

Nous commençâmes, de cette façon, à trouver que chaque état de la vie peut fournir ses plaisirs particuliers. Si chaque matin nous évaillait pour le travail, chaque soir nous en récompensait par le plaisir de sa cessation.

C'était au commencement de l'automne, un jour de fête (car j'observais les fêtes comme des intervalles nécessaires pour délasser du travail), que j'avais conduit ma famille à notre place ordinaire d'amusement, et que nos jeunes musiciennes avaient commencé leur concert. Comme nous étions en train, nous vîmes un cerf sauter rapidement à côté de nous, environ à vingt pas de l'endroit où nous étions assis, et, par son air hors d'haleine, nous jugeâmes qu'il était poursuivi par des chasseurs: nous commencions à réfléchir sur la détresse de ce pauvre animal, quand nous aperçûmes les chiens et les piqueurs à quelque distance, qui suivaient sa piste. Je voulais dans le moment rentrer avec ma famille; mais, soit curiosité, surprise, ou quelque motif plus caché, ma femme et mes filles ne quittèrent pas leurs siéges; le chasseur qui était à la tête passa rapidement, suivi de cinq ou six autres qui paraissaient également pressés; à la fin un jeune homme de meilleure mine que les autres s'avança, et nous ayant regardés pendant quelque temps, au lieu

de suivre la chasse, il s'arrêta court, mit pied à terre, et ayant donné son cheval à un domestique qui le suivait, nous aborda d'un air de supériorité aisée : il crut n'avoir pas besoin de s'annoncer, et il alla tout droit pour embrasser mes filles, comme certain d'être bien reçu ; mais elles avaient appris de bonne heure à déconcerter la présomption d'un regard ; sur cela, il nous apprit que son nom était Tornhill, et qu'il était le seigneur du pays à l'entour ; il se présenta ensuite une seconde fois pour embrasser les femmes, et tel fut le pouvoir de la fortune et des beaux habits, qu'il n'éprouva pas un second refus. Ses manières, quoique présomptueuses, étaient aisées ; nous devînmes bientôt plus familiers, et ayant aperçu par terre quelques instruments, il demanda à être favorisé d'une chanson. Comme je n'étais pas flatté d'une connaissance si disproportionnée, je fis signe de l'œil à mes filles, pour leur défendre de chanter ; mais mon signe fut contrecarré par un autre de leur mère, auquel elles donnèrent la préférence : en sorte qu'avec un air satisfait elles nous donnèrent une chanson de Dryden. M. Tornhill parut fort content du choix de la chanson et de la manière dont elle avait été chantée, et prit lui-même la guitare ; il n'en jouait que très-médiocrement. Cependant ma fille aînée lui rendit avec usure les compliments qu'il lui avait faits, et l'assura qu'il tirait plus de son de l'instrument que le maître même de qui elle avait appris ; il s'inclina en recevant ce compliment ; elle fit une révérence ; il loua son goût ; elle loua son exécution : un siècle ne les aurait pas pu faire mieux connaître. Pendant tout cela, la mère, aussi folle que sa fille, et aussi heureuse qu'elle dans ses idées, insistait pour que Monsieur nous fît

l'honneur d'entrer et de se rafraîchir d'un verre de notre vin de groseilles. Toute la famille semblait s'empresser à lui plaire ; mes filles mirent sur le tapis les sujets de conversation qu'elles croyaient les plus modernes, pendant que Moïse, au contraire, s'avisa de lui faire une ou deux questions sur les anciens, par lesquelles il eut l'avantage de se faire rire au nez; mais il n'en était pas moins content : car il avait l'heureuse disposition de croire que c'était de son esprit qu'on riait, quand c'était de sa simplicité. Mes petits n'étaient pas moins occupés autour de l'étranger, dont ils ne quittèrent pas les côtés. J'eus bien de la peine à les empêcher, avec leurs doigts sales, de toucher et de ternir le galon de son habit, et de lever les pattes de ses poches pour voir ce qu'il y avait dedans. Il nous quitta sur le soir, mais en nous demandant la permission de nous revoir, ce qui fut accordé bien aisément à notre seigneur.

Aussitôt qu'il fut sorti, ma femme tint conseil sur ce qui venait de se passer. Elle fut d'avis que c'était une aventure très-heureuse ; car elle avait toujours vu les choses les plus extraordinaires produire à la fin un bon effet. Elle espérait revoir le jour où nous pourrions encore lever la tête parmi les plus huppés, et elle conclut par protester qu'elle ne voyait pas de raison pourquoi, les deux miss Wrenklers ayant bien trouvé de bons partis, ses filles ne pourraient pas en trouver de semblables. Comme c'était à moi que s'adressait directement cette dernière réflexion, je protestai que je ne voyais pas non plus la raison de l'un ni de l'autre, de même que je ne voyais pas pourquoi l'un gagnait un lot de cent mille livres à la loterie, pendant qu'un autre restait avec un billet

blanc. "Mais les personnes, ajoutai-je, qui aspirent à des maris au-dessus d'elles, ou au lot de cent mille livres, n'en sont pas moins des folles par leur ridicule prétention, soit qu'elles réussissent, soit qu'elles échouent.—Voilà, s'écria ma femme, comme vous cherchez toujours à nous chagriner moi et mes filles, quand nous sommes un peu gaies. Dis-moi, Sophie, ma chère, que penses-tu de notre nouvelle connaissance? ne te semble-t-elle pas d'un bon caractère?—Extrêmement, maman, répliqua ma fille. Je crois que ce *gentleman* peut dire beaucoup sur toutes sortes de sujets et qu'il n'est jamais embarrassé; plus le sujet même est frivole, plus il a à parler dessus. En outre, je vous assure qu'il est fort bel homme.—Oui, reprit Olivia, il est assez bien pour un homme; mais pour moi, il ne me plaît pas. Il est si familier, qu'il en est impudent; surtout il n'est pas soutenable quand il s'avise de jouer de la guitare." J'interprétai ces deux discours en sens contraire, et je découvris, par ce que mes filles venaient de dire, que Sophie le méprisait autant intérieurement qu'Olivia l'admirait. "Quelle que soit votre façon de penser sur son compte, mes enfants, je vous avouerai qu'il ne m'a pas beaucoup prévenu en sa faveur; les amitiés disproportionnées finissent toujours par le dégoût; et, malgré l'air aisé qu'il affectait, il m'a semblé qu'il sentait parfaitement la distance qu'il y a de lui à nous. Voyons des gens de notre sorte. Il n'y a point parmi les hommes de caractère si méprisable que celui de coureur de fortune, et je ne vois pas pourquoi, parmi les femmes, les coureuses de fortune ne seraient pas également méprisables. Ainsi, en supposant même ses vues honorables quant à présent,

le mépris y succèdera bientôt; mais si elles ne l'étaient pas, je tremble seulement d'y penser. Car, quoique je n'aie rien à craindre du caractère de mes enfants, je crois que du sien...." J'allais continuer, quand je fus interrompu par un domestique du chevalier qui venait, avec les compliments de son maître, nous apporter de sa part un quartier de venaison et la promesse de venir dîner avec nous dans quelques jours. Ce présent, venu à propos, plaida si puissamment en sa faveur, que je vis bien que je n'avais rien à espérer de tout ce que j'aurais pu dire. Je pris donc le parti de me taire, et je me contentai d'avoir fait voir le danger, laissant à léur prudence à l'éviter. Une vertu qui a besoin d'être perpétuellement gardée ne vaut pas la peine d'une sentinelle.

CHAPITRE VI.

Le bonheur du coin du feu de la vie champêtre.

Comme notre dispute avait été poussée avec quelque chaleur, pour raccommoder les affaires nous nous réunîmes dans la conclusion de manger à souper une partie de la venaison que nous venions de recevoir, et mes filles se mirent à la préparer gaiement. "Je suis bien fâché, m'écriai-je, de n'avoir pas quelque voisin ou quelque étranger à inviter pour prendre sa part de notre bonne chère, car je trouve que le plaisir de ces sortes de régals est double en les partageant.— Dieu me bénisse! reprit aussitôt ma femme, je vois venir notre bon ami M. Burchell, qui a sauvé notre

pauvre Sophie, et qui sait si bien vous river votre clou dans sa dispute.—Me river mon clou? ma femme, vous vous trompez : je crois que je n'ai personne à craindre sur ce point. Je ne dispute pas que vous ne soyez la première femme du monde pour mettre une oie en pâté ; mais pour ce qui est de l'argumentation, je vous prie de me le céder là-dessus." Comme j'achevais, le pauvre M. Burchell entra. Il fut salué par toute la famille, qui lui prit la main de bon cœur, pendant que le petit Dick lui approchait une chaise.

L'amitié de ce pauvre homme me faisait plaisir par deux raisons : d'abord parce que je savais qu'il avait besoin de la mienne ; ensuite parce que je savais qu'il était disposé à être aussi ami qu'il pouvait l'être. On le connaissait dans le voisinage sous le caractère du pauvre gentilhomme, qui n'avait rien voulu faire dans sa jeunesse, quoiqu'il n'eût pas encore plus de trente ans. Il avait des intervalles où il parlait de très-bon sens ; mais en général il aimait trop la compagnie des enfants ; qu'il avait coutume d'appeler de *petites créatures innocentes*. Il était connu pour leur chanter des romances et leur raconter des histoires ; et rarement il allait sans quelque chose pour eux dans ses poches, comme du pain d'épice, des sifflets de deux liards, et autres semblables bagatelles. Il venait ordinairement une fois l'année dans le canton, et vivait sur l'hospitalité des habitants. Il soupa avec nous, et ma femme ne lui ménagea pas son vin de groseilles. La conversation s'anima ; il nous chanta de vieilles chansons, et raconta aux enfants le conte du *Daim de Beverland* et de *Griselle*, les aventures de *Castkin* et de la *Belle Rosamonde*. Le chant de

notre coq, qui chantait toujours à onze heures, nous avertit qu'il était temps d'aller se reposer; mais nous nous trouvâmes fort embarrassés par une difficulté que nous n'avions pas prévue: c'était de savoir comment nous logerions notre hôte. Nous n'avions pas plus de lits qu'il ne nous en fallait pour nous; et il était trop tard pour l'envoyer coucher à l'auberge. Dans cet embarras, le petit Dick lui offrit sa place dans son lit, si son frère Moïse voulait consentir qu'il couchât avec lui: "Et moi, s'écria Bill, je lui donnerai la mienne, si mes sœurs veulent me prendre avec elles.—Fort bien, mes enfants, m'écriai-je, l'hospitalité est un des premiers devoirs d'un chrétien. Les bêtes se mettent à couvert dans leurs retraites, et les oiseaux sous les feuillages; mais l'homme malheureux ne peut trouver de refuge que chez ses semblables. Celui qui a été le plus étranger dans le monde a été celui qui est venu pour le sauver; il n'eut jamais de maison, comme s'il eût voulu éprouver s'il restait quelque hospitalité parmi nous. Déborah, criai-je à ma femme, donnez à chacun de ces enfants un morceau de sucre, et que Dick ait le plus gros, parce qu'il a parlé le premier."

Le matin, j'appelai de bonne heure ma famille pour aller retourner un regain de foin; et notre hôte, s'étant offert à nous aider, fut accepté au nombre des travailleurs. Notre besogne alla vite: j'étais à la tête et les autres suivaient en ordre. Cependant je ne pus m'empêcher de remarquer l'assiduité avec laquelle M. Burchell aida ma fille Sophie dans sa tâche. Quand il avait fini la sienne, il se joignait à elle, et ils entraient dans une conversation très-étroite. Mais j'avais trop bonne opinion du bon sens de Sophie, et

je connaissais trop bien son ambition pour rien craindre pour elle de la part d'un homme dont la fortune était délabrée. Quand nous eûmes fini pour ce jour-là, M. Burchell fut invité à rester comme la veille; mais il nous refusa, devant coucher cette nuit chez un de nos voisins, à l'enfant duquel il portait un sifflet. Quand il fut parti, notre conversation du souper tomba sur le pauvre malheureux hôte qui venait de nous quitter. "Quelle preuve frappante, disais-je, cet homme ne fournit-il pas des misères qui sont la suite d'une jeunesse inconsidérée et extravagante? Il ne manque point du tout de sens; mais cela ne fait que rendre ses premières folies plus impardonnables. Pauvre malheureux! où sont actuellement ces parasites, ces flatteurs qu'il inspirait autrefois, et sur lesquels il dominait? Ils sont peut-être à présent à faire leur cour au débauché qui s'est enrichi par ses extravagances. Ils le louaient autrefois, c'est actuellement le débauché qu'ils louent. Les applaudissements qu'ils donnaient auparavant à son esprit sont changés en sarcasmes sur ses folies. Il est pauvre et peut-être mérite-t-il de l'être; car il n'a ni l'ambition d'être indépendant, ni le talent de se rendre utile." Peut-être quelques raisons secrètes me firent mettre trop d'aigreur dans mes observations, et Sophie m'en reprit doucement. "Papa, me dit-elle, quelle qu'ait été autrefois sa conduite, son état actuel devrait le mettre à l'abri de la censure. Son indigence présente est une punition suffisante de sa première folie, et j'ai entendu dire à mon papa lui-même que nous ne devions jamais frapper inutilement ceux sur lesquels la main de la Providence tenait déjà levé le fouet de son ressentiment.—Vous avez raison, Sophie,

dit Moïse, et un ancien représente fort bien cette conduite maligne sous la fable d'un paysan qui tâchait d'écorcher Marsyas, dont la peau avait déjà été enlevée par Apollon. D'ailleurs, je ne sais si la situation de ce pauvre homme est aussi fâcheuse que mon cher père la représente. Nous ne devons pas juger de ce que sentent les autres par ce que nous sentirions à leur place. Quelque obscure que nous paraisse l'habitation d'une taupe, cependant l'animal lui-même trouve son appartement suffisamment éclairé; et, à dire vrai, il semble que l'esprit de cet homme s'accorde avec sa situation: car je n'ai jamais entendu personne parler avec plus de vivacité qu'il ne le faisait aujourd'hui dans la conversation qu'il avait avec vous." Ces dernières paroles étaient dites sans le moindre dessein; cependant elles firent rougir ma fille, qui tâcha de cacher son désordre par un rire affecté, et en assurant son frère qu'à peine avait-elle pris garde à ce que cet homme lui avait dit; mais qu'elle croyait qu'il avait pu être autrefois un fort aimable gentilhomme. Cet empressement à se défendre et cette rougeur furent des symptômes qui ne me plurent pas intérieurement; mais je réprimai mes soupçons.

Comme nous attendions notre seigneur le lendemain, ma femme se mit à faire un pâté de la venaison. Moïse était assis pendant que je montrais à lire aux petits. Mes filles paraissaient aussi fort empressées de leur côté; et je remarquai, pendant assez longtemps, qu'elles étaient occupées à faire cuire quelque chose auprès du feu. Je crus d'abord que ce qu'elles faisaient était pour aider leur mère; mais le petit Dick m'apprit tout bas qu'elles faisaient une eau pour

le visage. J'avais une antipathie naturelle pour les eaux de toute espèce ; car je savais qu'au lieu d'embellir, elles ne font que gâter le teint. J'approchai donc insensiblement ma chaise du feu, et prenant les pincettes, comme pour l'attiser, je renversai, en apparence par accident, toute la composition, et il était trop tard pour en recommencer une autre.

CHAPITRE VII.

Description d'un bel-esprit de la ville : Les plus sots peuvent apprendre à être plaisants pour un jour ou deux.

QUAND le matin du jour où nous devions traiter notre jeune seigneur fut venu, on peut penser quelle quantité de provisions furent épuisées pour faire figure. On peut bien s'imaginer aussi que ma femme et mes filles déployèrent leur plus riche plumage. M. Tornhill vint avec une couple d'amis et son chapelain, qui était son complaisant. Il voulut poliment envoyer les domestiques, qui étaient en grand nombre, au cabaret voisin ; mais ma femme, triomphante de joie, insista pour qu'ils restassent à manger dans la maison : vanité qui, pour le dire en passant, causa trois semaines de jeûne à la famille. Comme M. Burchell nous avait appris justement la veille que M. Tornhill faisait des propositions de mariage à miss Wilmot, ci-devant la maîtresse de mon fils Georges, cette nouvelle ne laissa pas que de refroidir un peu l'accueil qu'on lui fit. Mais le hasard nous tira d'embarras ; car quelqu'un de la compagnie l'ayant nommée, M. Tornhill observa avec un

serment qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi absurde que d'appeler *une horreur* comme cela une beauté. "Car je veux être défiguré tout à l'heure, continua-t-il, si je n'aimerais autant prendre une maîtresse à la lueur de la lampe qui est sous l'horloge de Saint-Dunstan." Il éclata de rire à son propos : ainsi fîmes-nous. Les plaisanteries des riches réussissent toujours ; Olivia, de son côté, ne put s'empêcher de dire tout bas, mais assez haut pour être entendue, qu'il avait un fonds de plaisanterie infini.

Après le dîner je commençai par proposer ma santé ordinaire, l'Eglise. Le chapelain m'en remercia, m'assurant que l'Eglise était la seule maîtresse de son cœur. "Allons, Frank, sois sincère, dit le chevalier avec son air de supériorité ordinaire : supposons que l'Eglise soit ta maîtresse ; ne lui ferais-tu pas infidélité pour miss Sophie ?—Miss Sophie est aimable, répondit le chapelain.—Fort bien, Frank, s'écria le chevalier : la franchise est la première des vertus ; car le déguisement est un des plus affreux vices, quoi qu'en disent les moralistes, qui prétendent qu'il ne faut pas dire tout ce qu'on pense. Et c'est ce que je veux prouver.—Je voudrais que vous l'entreprissiez, dit mon fils Moïse, et je crois que je serais en état de vous répondre.—Fort bien (dit le chevalier, qui le devina d'abord, et qui fit signe de l'œil au reste de la compagnie pour la préparer au divertissement qu'il allait lui donner), si vous en êtes pour une dispute de sang-froid sur la matière, je suis prêt à accepter le défi ; et d'abord comment voulez-vous traiter la dispute, analogiquement ou dialogicalement ?—Raisonnablement, s'écria Moïse tout joyeux qu'on lui permît de disputer.—Encore fort bien, dit le chevalier ; et

d'abord, avant tout, j'espère que vous ne nierez pas que tout ce qui est, est. Si vous ne m'accordez pas cela, je vous déclare que je ne vais pas plus loin.—Pourquoi ne vous l'accorderais-je pas? répondit Moïse. Je crois que je le puis faire, et même avec avantage.—J'espère aussi, reprit M. Tornhill, que vous m'accorderez qu'une partie est moindre que son tout.—Oui, dit Moïse, je l'accorde; cela est trop juste.—J'espère encore que vous ne nierez pas que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.—Rien de plus clair, dit mon fils, regardant autour de lui d'un air important.—Fort bien donc, reprit le chevalier se mettant à parler fort vite; les prémisses ainsi établies, j'observe que l'enchaînement des êtres, procédant en raison double réciproque, produit naturellement un dialogisme problématique, qui prouve en quelque façon que l'essence de la spiritualité peut être rapportée au second prédicament.—Arrêtez, arrêtez, cria Moïse, croyez-vous que je laisse ainsi passer doucement des propositions si hétérodoxes?—Quoi! s'écria le chevalier comme en colère, vous ne laisserez pas passer mes propositions? Répondez-moi à une question bien simple: croyez-vous qu'Aristote ait raison quand il dit que les relatifs sont des relations? —Sans difficulté, répliqua Moïse.—Cela étant ainsi, répondez directement à cette proposition: croyez-vous que l'investigation analytique de la première partie de mon enthymème soit défectueuse *secundùm quoad* ou *quoad minus?* Si cela est, donnez-moi votre raison; donnez-moi votre raison tout à l'heure.—Je proteste, répondit Moïse, que je ne comprends pas bien la force de votre raisonnement; mais si vous le réduisiez à une proposition simple, je crois que je

pourrais alors y répondre.—Oh! monsieur, reprit le chevalier, votre serviteur très-humble. Je vois que vous voulez que je vous fournisse tout à la fois des raisons et de l'intelligence. Non, monsieur, c'est trop exiger." Cela fit éclater de rire toute la compagnie sur le compte du pauvre Moïse, qui fut le seul qui, par la tristesse de sa figure, dépara le groupe des visages joyeux, et il ne lâcha pas un mot du reste de la fête.

Quoique tout ceci ne me fît pas plaisir, il fit un effet différent sur Olivia, qui s'y méprit, en prenant pour de l'esprit cette plaisanterie, qui n'était que l'effet de la mémoire. Elle regarda en conséquence le chevalier comme un gentilhomme accompli; et, quand on fera attention pour combien entrent dans cette qualification une figure agréable, de beaux habits et une grande fortune, on sera disposé à lui pardonner son erreur. M. Tornhill, quoique réellement ignorant, parlait avec aisance et pouvait s'étendre avec facilité sur les matières ordinaires de la conversation. Il n'est donc pas surprenant que ces talents gagnassent l'affection d'une fille qui, par son éducation, avait appris à estimer en elle-même une apparence superficielle, et conséquemment à l'estimer dans un autre où elle se rencontrerait.

Quand notre jeune seigneur fut parti, nous recommençâmes à disputer sur son mérite. Comme c'était sur Olivia qu'il avait fixé plus constamment ses regards, et comme il lui avait adressé plus fréquemment la parole, on ne douta pas que ce ne fût elle qui fût l'objet de ses visites. Les railleries innocentes de son frère et de sa sœur sur ce sujet ne parurent pas lui déplaire. Ma femme elle-même semblait par-

tager la gloire de ce jour, et se réjouissait de la victoire de sa fille, comme si c'eût été la sienne propre. " Puisque tout est ainsi, mon ami, s'écria-t-elle, je vous avouerai à présent que c'est moi qui ai conseillé à mes filles d'encourager les visites du chevalier. J'ai toujours eu un peu d'ambition, et vous voyez actuellement que je n'avais pas tort; car qui sait comme tout cela finira?—Qui le sait effectivement? repris-je avec un soupir. Pour moi, tout ceci ne me plaît pas; et j'aurais mieux aimé quelqu'un de pauvre et d'honnête que ce gentilhomme accompli avec sa fortune et son infidélité. Car sachez que, s'il est tel que je le soupçonne, jamais homme qui pensera légèrement sur la religion n'aura une de mes filles en mariage.

—Certainement, mon père, me dit Moïse, vous êtes trop sévère en ceci; car le ciel ne lui demandera jamais compte de ce qu'il aura pensé, mais de ce qu'il aura fait. Il n'y a pas d'homme qui ne soit sujet à avoir mille mauvaises pensées qui s'élèvent dans son esprit, sans qu'il soit le maître de les écarter. Penser librement de la religion peut être un acte involontaire chez ce gentilhomme; en sorte qu'en convenant que ses sentiments sont erronés, cependant comme il est en cela purement passif, il n'est pas plus blâmable de ce qu'ils s'emparent de son esprit que le gouverneur d'une ville sans murailles ne le serait de ce que l'ennemi viendrait s'y loger.

—Cela est vrai, mon fils, répliquai-je; mais si le gouverneur invite l'ennemi, alors il est criminel, et c'est toujours là le cas de ceux qui embrassent l'erreur. Ce vice ne consiste pas à se rendre aux preuves qui nous subjuguent, mais à s'aveugler volontaire-

ment sur les preuves qu'on nous présente. Ils ressemblent à des juges corrompus qui décident une cause sur les preuves qu'une partie leur administre, sans vouloir entendre celles de l'autre. Ainsi, mon fils, quoique nos opinions erronées puissent être involontaires quand nous les formons, cependant, comme nous nous laissons volontairement corrompre en les admettant, ou que nous sommes négligents à les examiner, nous méritons d'être punis pour notre crime, ou méprisés pour notre folie."

Ma femme soutint la conversation, mais sans répondre à l'argument. Elle observa que plusieurs personnes très-prudentes de notre connaissance étaient des *esprits-forts*, et n'en étaient pas moins de bons maris. D'ailleurs, elle connaissait des filles assez sensées pour pouvoir convertir ceux qui seraient leurs maris. "Et qui sait, continua-t-elle, de quoi Olivia est capable? Ma fille peut dire bien des choses sur un sujet; et, à ma connaissance, elle est très-versée dans la controverse.

—Quoi! ma chère, qu'entendez-vous? lui dis-je. Quels livres de controverse a-t-elle pu lire? Je ne me ressouviens pas de lui en avoir jamais mis de tels entre les mains. Vous exagérez sûrement son mérite. —Non, papa, reprit Olivia, ma chère mère a raison, j'ai lu beaucoup de controverses: les disputes de Twakum et de Square, celles de Robinson Crusoé avec le sauvage Vendredi.—Fort bien, ma fille, m'écriai-je, je crois que vous êtes très en état de faire des conversions; c'est pourquoi allez aider votre mère à faire la tourte de groseilles."

CHAPITRE VIII.

Amour qui ne promet pas une grande fortune, et qui peut cependant en produire une considérable.

Le lendemain matin, M. Burchell vint nous revoir. Quoique je commençasse, par certaines raisons, à n'être pas content de la fréquence de ses visites, je ne pus cependant refuser de lui tenir compagnie et de lui donner place au coin de mon feu. Il est vrai que l'ouvrage qu'il faisait payait au delà de sa dépense; car il travaillait vigoureusement avec nous, et soit qu'il s'agît de faner le foin, ou de le mettre en meules, il était toujours à la tête. D'ailleurs il avait toujours quelque chose d'amusant à dire, qui diminuait notre fatigue; il était tout ensemble si extravagant et si sensé, que je l'aimais; je riais de lui et en avais pitié. Mon seul sujet de mécontentement contre lui naissait de ce qu'il montrait de l'attachement pour Sophie. Il l'appelait, en plaisantant, sa petite maîtresse; et quand il achetait pour mes filles un ajustement de rubans, celui de Sophie était toujours le plus joli. Je ne savais pas comment cela se faisait, mais chaque jour il semblait qu'il devenait plus aimable, que son esprit augmentait, et que sa simplicité prenait un air de supériorité fondée sur la raison.

Nous dînions un jour dans les champs, assis ou plutôt couchés autour d'un repas frugal, notre nappe étendue sur le foin, et M. Burchell semblait répandre la joie et la gaieté sur la fête. Pour augmenter notre plaisir, deux merles se répondaient de dessus deux haies opposées. Le rouge-gorge familier venait becqueter dans nos mains des miettes de pain, et tout

ce qui nous environnait semblait partager et augmenter notre tranquillité. "Je ne suis jamais assise ainsi, dit Sophie, que je ne me rappelle le sort de ces deux amants, décrit d'une manière si touchante par M. Gay, qui expirèrent dans les bras l'un de l'autre sous la chute d'un monceau de gerbes. Il y a quelque chose de si pathétique dans cette description, que je l'ai lue cent fois avec un nouveau plaisir.—A mon avis, reprit mon fils, les plus beaux traits de cette description sont fort inférieurs à ceux de la peinture d'Acis et de Galatée dans Ovide. Le poète romain entend mieux l'usage des *contrastes;* et c'est de cette figure adroitement employée que dépend toute la force du pathétique.—C'est une chose remarquable, s'écria M. Burchell, que les deux poètes dont vous parlez aient également contribué à introduire dans leur pays un faux goût, en surchargeant leurs vers d'épithètes. Les auteurs d'un moindre génie ont trouvé plus aisé de les imiter dans leurs défauts; et la poésie anglaise, de même que celle des derniers siècles de l'empire romain, n'est à présent qu'un mélange d'images redondantes, sans dessein et sans liaison, une chaîne d'épithètes qui augmentent l'harmonie, sans servir au sens. Mais peut-être, madame, pensez-vous que, censurant les autres, il est juste que je leur donne occasion de me rendre la pareille: aussi n'ai-je fait cette remarque que pour avoir occasion de lire à la compagnie une ballade qui, parmi ses autres défauts, n'a pas au moins celui que je viens de critiquer.

BALLADE.

"Entends ma voix, gentil ermite de ce vallon; guide mes pas dans ce lieu solitaire, vers la place où la clarté de ta lumière réjouit cette vallée obscure par ses rayons qui m'annoncent un refuge.

"Car j'erre ici délaissée et perdue; mes pas faibles et chancelants sont embarrassés par les broussailles, qui semblent allonger mon chemin à mesure que j'avance.

"—Garde-toi, mon fils, cria l'ermite, de t'exposer dans cette obscurité dangereuse; car cette lumière qui te séduit n'est qu'un feu follet, qui t'égarerait pour te perdre.

"Ma porte est toujours ouverte au fils de l'indigent qui n'a point de retraite, et quoique ma provision soit petite, je la partagerai avec toi de bon cœur.

"Reste ici cette nuit, et partage librement ce que contient ma cellule: mon lit dur, mon repas frugal, mon bonheur et mon repos.

"Je ne condamne pas à la mort les troupeaux qui paissent dans la vallée; j'apprends de l'Etre suprême, qui a pitié de moi, à avoir pitié d'eux.

"Mais je cueille sur la montagne fertile un repas innocent; elle me fournit des herbes et des fruits, et la fontaine voisine apaise ma soif.

"Reste donc ici ce soir, pèlerin: envoie devant toi tes soucis, car les soucis des mortels sont injustes; l'homme n'a besoin que de peu ici-bas, et il n'en a pas besoin pour longtemps."

Les accents de l'ermite étaient aussi doux que la rosée qui tombe du ciel: le voyageur le remercie en s'inclinant, et le suit à sa cellule.

L'humble demeure de l'ermite était située dans un hallier retiré, elle était le refuge du pauvre et du voyageur égaré.

Elle ne renfermait point sous son toit de paille des provisions qui exigeassent les soins du maître: la porte, s'ouvrant avec un simple loquet, reçut le couple innocent.

C'était à l'heure où les hommes se retirent pour se réjouir ou pour se reposer: l'ermite garnit son petit feu, et cherche à égayer son hôte pensif.

Il étale sa provision de végétaux: il le presse, d'un air riant, de manger; et, instruit dans la science de la légende, il cherche, par des histoires qui en étaient tirées, à accourcir le temps ennuyeux.

Près de lui, un petit chat, partageant sa gaieté, déploie ses tours: le grillon chante dans le foyer; le fagot se consume en craquetant.

Mais rien ne peut adoucir la tristesse de l'étranger! car son cœur est accablé du poids de sa douleur, et ses larmes commencent à couler.

L'ermite observe sa tristesse, et son cœur la partage. "D'où naissent, cria-t-il, infortuné jeune homme, les chagrins de ton cœur?

"Est-ce une fortune perdue, une amitié payée d'ingratitude, ou un amour méprisé qui causent tes soucis?

"Hélas! les plaisirs que donne la richesse sont vains et périssables; et ceux qui estiment ces bagatelles sont encore plus méprisables qu'elles.

"Et qu'est-ce que l'amitié? un vain nom, un charme qui nous berce et nous endort; une ombre qui suit la richesse et la renommée, mais qui abandonne le malheureux à lui-même.

"L'amour est encore un nom plus vain; c'est l'objet de la plaisanterie de l'orgueilleuse beauté: on ne le trouve point sur la terre, excepté peut-être lorsqu'il échauffe le nid de la tourterelle.

"Allons, deviens raisonnable, jeune homme, et méprise le sexe." Il dit, et pendant qu'il parlait, la rougeur trahit son hôte.

Un nombre infini d'attraits se déploient à sa vue, semblables aux nuées transparentes qui parent le ciel au lever de l'aurore, aussi brillants et aussi passagers.

Ses yeux, sa bouche, son sein palpitant, répandent tour à tour le trouble dans le cœur de l'ermite: l'aimable voyageur est reconnu être une fille avec tous ses charmes.

"Pardonnez, hélas! s'écrie-t-elle aussitôt, à un étranger incivil, à un malheureux abandonné, qui vient ainsi porter ses pas infortunés dans un séjour où le ciel et vous résidez.

"Mais ayez pitié d'une fille que l'amour fait ainsi errer à l'aventure, qui cherche le repos, et qui ne trouve que le désespoir qui accompagne ses pas.

"Mon père vivait sur les bords de la Tyne. C'était un seigneur riche et puissant: tous ses biens devaient m'appartenir; je suis son seul enfant.

"Il se présenta un nombre infini d'amants pour m'obtenir de sa tendresse, des amants qui me louaient des charmes qu'ils m'attribuaient, et qui m'aimaient ou feignaient de m'aimer.

"Chaque matin leur troupe brillante s'empressait autour de moi avec les présents les plus riches. Parmi eux le jeune Edwin me faisait sa cour, mais ne me parlait jamais d'amour.

"Vêtu d'une manière simple, il n'avait ni richesse ni grandeur: un cœur constant était tout son bien; mais ce cœur était tout à moi. La fleur qui s'ouvre aux premiers rayons du jour, la rosée purifée par le ciel, ne pouvaient être comparées à la pureté de son âme.

"La rosée, les fleurs, ont des charmes, mais peu durables: il eut leurs charmes, et j'eus leur inconstance.

"Car, vaine et orgueilleuse, j'employai tout l'art de la coquetterie pour le tourmenter, et pendant que sa passion touchait mon cœur, je triomphais des peines que je lui causais.

"Enfin, accablé par mes mépris, il m'abandonna à ma fierté, et alla chercher dans les déserts une solitude où il mourut.

"Mais il me reste à présent le repentir de ma faute, et je ne puis l'expier que par ma mort: je veux chercher la solitude où il se retira, et m'étendre sur la place où il repose.

"Et là, perdue, désespérée, cachée à tous les yeux, je me coucherai par terre et j'y mourrai: c'est ainsi qu'Edwin est mort pour moi; c'est ainsi que je mourrai pour lui.

"—Non, vous ne le ferez pas!" s'écria l'ermite en la serrant contre son sein. La belle, étonnée, était prête à le réprimander. C'était Edwin lui-même qui la serrait entre ses bras.

"Regarde, Angéline, toi qui m'as toujours été chère; regarde, ma charmante, ton Edwin si longtemps perdu, rendu à l'amour et à la vie.

"Laisse-moi te presser contre mon cœur et oublier dans tes embrassements toutes mes peines, et ne nous séparons jamais, jamais, ô toi tout mon bien!

"Non, jamais nous ne nous séparerons; nous nous aimerons, et nous vivrons si constamment l'un pour l'autre, que le soupir qui terminera tes jours terminera aussi ceux de ton Edwin."

Pendant que M. Burchell lisait cette ballade, Sophie semblait mêler un air de tendresse à son approbation. Mais notre tranquillité fut bientôt troublée par le bruit d'un coup de fusil tiré tout près de nous; et à l'instant nous vîmes un homme percer à travers la haie pour ramasser le gibier qu'il avait tué. Ce chasseur était le chapelain du chevalier, qui venait de tirer un des merles qui nous amusaient tant. Un bruit si fort, et venant de si près, fit tressaillir mes filles, et je remarquai que dans le mouvement de sa frayeur, Sophie s'était jetée dans les bras de M. Burchell. Le chapelain nous aborda et nous demanda pardon de nous avoir effrayés, nous assurant qu'il ne savait pas que nous étions si près. Il s'assit ensuite auprès de ma fille cadette, et par une politesse de chasseur, il lui offrit le gibier qu'il avait tué dans la matinée. Elle allait le refuser, mais un coup d'œil de sa mère l'avertit bientôt de ne le pas faire; elle accepta donc le présent, quoique avec quelque répugnance. Ma femme découvrit son orgueil, suivant sa coutume, en me disant à l'oreille que Sophie avait fait la conquête du chapelain, comme sa sœur avait fait celle du chevalier. Je soupçonnai cependant avec plus de probabilité que ses affections étaient placées ailleurs. Le message du chapelain était pour nous avertir que M. Tornhill avait retenu des musi-

ciens et préparé des rafraîchissements, et qu'il se proposait de donner cette nuit un bal aux jeunes demoiselles, au clair de la lune, sur le gazon devant notre porte. « Et j'avouerai, continua-t-il, que mon empressement à être le premier à vous apporter cette nouvelle n'était pas désintéressé de ma part. J'attends, pour récompense, que miss Sophie veuille bien m'honorer de sa main pour danser avec moi." Ma fille répondit qu'elle n'aurait pas de répugnance à sa proposition, si elle pouvait l'accepter honnêtement. " Mais voici, dit-elle, un monsieur, en regardant M. Burchell, qui m'a aidée dans ma tâche pendant la journée, et il est juste qu'il partage mes amusements." M. Burchell la remercia de sa politesse, mais il la céda au chapelain, ajoutant qu'il allait ce soir à cinq milles de là, à un souper de moisson auquel il était invité. Son refus me parut un peu extraordinaire; et je ne concevais pas comment une fille aussi sensée que ma cadette pouvait ainsi préférer un homme de moyen âge, d'une fortune dérangée, à un jeune gaillard, vif et éveillé, de vingt-deux ans. Mais comme les hommes sont plus capables de distinguer le mérite des femmes, de même les femmes jugent plus sainement des hommes. Les deux sexes semblent avoir été faits pour s'observer l'un l'autre, et sont pourvus de talents différents pour cette observation mutuelle.

CHAPITRE IX.

Deux dames de grande distinction paraissent sur la scène. Une parure plus brillante semble toujours donner des manières supérieures.

A L'INSTANT où M. Burchell venait de nous quitter, et où Sophie venait de consentir à danser avec le chapelain, les petits vinrent, en courant, nous avertir que le chevalier était arrivé avec une grande compagnie. En rentrant au logis, nous trouvâmes notre seigneur, avec deux messieurs et deux dames superbement mises, qu'il nous présenta comme des dames de grande qualité et du grand monde, et qui étaient de la ville. Il se trouva que nous n'avions pas assez de chaises pour toute la compagnie. M. Tornhill proposa aussitôt que chaque homme prît une dame sur ses genoux. Je m'opposai nettement à cette proposition, malgré un regard de mécontentement que ma femme me lança. On envoya Moïse emprunter quelques chaises; et comme il nous manquait aussi des dames pour compléter une contredanse, les deux messieurs de la compagnie de M. Tornhill allèrent avec mon fils pour chercher une couple de danseuses. Ils revinrent, amenant les deux filles de mon voisin Flamborough, qui étaient toutes fières, avec des fontanges rouges. Mais il se trouva une malheureuse circonstance qu'on n'avait pas prévue. Quoique les demoiselles Flamborough fussent estimées les meilleures danseuses de la paroisse, et qu'elles entendissent en perfection les gigues et les rondes, elles ne savaient point du tout les contredanses. Cela nous embarrassa d'abord; cependant, après qu'on leur eut montré un peu les figures, et qu'on les eut tirées et

poussées pour les leur faire entendre, elles commencèrent à bien aller. Notre musique consistait en deux violons, avec un fifre et un tambourin. La lune était très-brillante. M. Tornhill et ma fille aînée menaient la danse, au grand plaisir des spectateurs; car les voisins, ayant appris ce qui se passait, étaient venus en foule pour nous regarder. Ma fille dansait avec tant de grâce et de vivacité, que ma femme ne put s'empêcher de laisser voir l'orgueil de son cœur, en m'assurant que la petite friponne avait pris d'elle tous les pas qu'elle faisait si bien. Les dames de la ville faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour attraper ses grâces, mais inutilement. La tête leur tournait, elles s'étendaient, languissaient, frétillaient; mais cela ne produisait rien. Les spectateurs avouaient que tout cela était fort beau; mais le voisin Flamborough me fit observer que les pas de miss Livy ne s'accordaient pas moins juste avec la musique que l'écho même qui la répétait. Après environ une heure de danse, les dames, dans la crainte de s'enrhumer, rompirent le bal. Une d'elles s'exprima, sur ce sujet, d'une manière qui me sembla bien grossière, en disant que la sueur lui *dégouttait partout*. A notre rentrée à la maison, nous trouvâmes un fort beau souper froid que M. Tornhill avait fait apporter. La conversation devint plus réservée qu'auparavant. Les deux dames éclipsèrent entièrement mes filles; car elles ne parlaient d'autre chose que du grand monde, de la haute compagnie, et d'autres sujets semblables à la mode, comme tableaux, goût, pièces de théâtre, musique, etc. Il est vrai que deux ou trois fois elles nous mortifièrent sensiblement, en laissant échapper un jurement; mais cela me paraissait la marque la

plus certaine qu'elles étaient de qualité, quoique j'aie appris depuis que les jurements sont à présent totalement hors de mode parmi le beau monde. Leur parure cependant jetait un voile sur la grossièreté de leur conversation. Mes filles semblaient regarder avec envie leurs perfections supérieures; et ce qui paraissait mal était considéré comme le superfin de la belle éducation. Mais leur complaisance était encore au-dessus de leurs autres qualités. Une d'elles remarqua que, si miss Olivia avait un peu plus vu le monde, cela la perfectionnerait beaucoup. Sur quoi l'autre ajouta que, si miss Sophie avait passé seulement un hiver à la ville, elle serait tout autre. Ma femme fut très-fort de son avis, ajoutant qu'elle ne désirait rien tant que de donner à ses filles le bon ton, par le séjour d'un seul hiver à la ville. Je ne pus m'empêcher de répliquer à cela que leur éducation était déjà au-dessus de leur fortune, et que plus de talents ne serviraient qu'à rendre leur pauvreté ridicule, et à leur donner un goût pour le plaisir qu'elles n'avaient pas droit d'espérer posséder. "Et à quels plaisirs n'ont pas droit de prétendre, s'écria M. Tornhill, celles qui sont en état d'en procurer de si grands? Pour moi, continua-t-il, ma fortune est assez considérable; l'amour, la liberté et le plaisir sont mes maximes. Mais je veux périr, si l'assurance de la moitié de mon bien pouvait procurer du plaisir à ma charmante Olivia, s'il n'était pas à elle; et la seule faveur que je demanderais en retour serait qu'elle me permît d'ajouter ma personne au présent." Je n'étais pas assez peu instruit du monde pour ne pas savoir que ce propos était le propos à la mode pour déguiser l'insolence de la proposition la plus insultante; mais

je fis un effort pour cacher mon ressentiment. "Monsieur, répliquai-je vivement, la famille que vous voulez bien honorer actuellement de votre compagnie a été élevée avec des sentiments d'honneur aussi délicats que les vôtres peuvent l'être. Toute tentative pour y donner atteinte peut entraîner les plus dangereuses conséquences. L'honneur, monsieur, est le seul bien qui nous reste à présent; et c'est un trésor que nous devons garder avec un soin particulier." Je me repentis bientôt de la chaleur que j'avais mise dans ces dernières paroles, quand je vis que le jeune chevalier, me serrant la main, me jura qu'il louait ma façon de penser, en désapprouvant mes soupçons. "Quant à ce que vous venez de me donner à entendre, me dit-il, je vous proteste que rien n'était si éloigné de mon esprit qu'une telle pensée. Non, par tout ce qu'il y a de séduisant au monde, une vertu qui exige un siége en forme ne fut jamais de mon goût; et tous mes amours ne se font que par des coups de main."

Les deux dames, qui avaient paru ne pas entendre le reste, semblèrent fort mécontentes de ce dernier trait de liberté, et commencèrent un dialogue fort sage et fort sérieux sur la vertu. Ma femme, le chapelain et moi, nous nous joignîmes bientôt à cette conversation, et le chevalier lui-même fut à la fin obligé de témoigner du repentir de ses premiers désordres. Nous parlâmes de la tempérance et de la pureté d'une âme qui n'est point souillée par le vice. Je fus bien aise que mes petits eussent veillé plus tard qu'à l'ordinaire pour être édifiés par une conversation si morale. M. Tornhill alla même plus loin que moi, et me demanda si je n'étais pas d'avis de

lire les prières du soir. J'embrassai avec joie sa proposition, et la soirée se passa de la manière la plus agréable, jusqu'à ce que la compagnie songeât à se retirer. Les dames semblaient très-fâchées de se séparer de mes filles, pour lesquelles elles avaient conçu une affection particulière, et elles se joignirent pour me demander le plaisir de les voir chez elles. Le chevalier appuya la demande, et ma femme y joignit ses instances. Dans mon embarras, je donnai deux ou trois excuses que mes filles écartèrent aussitot; en sorte qu'à la fin je fus obligé de refuser nettement: ce qui me produisit le jour suivant des airs de mauvaise humeur et des réponses courtes.

CHAPITRE X.

La famille du ministre s'efforce de se mettre de niveau avec des gens plus riches. Misère des pauvres, quand ils veulent paraître au-dessus de leur situation.

Je commençai depuis ce temps à m'apercevoir que toutes mes longues et pénibles instructions sur la modération, la simplicité et le contentement dans son état étaient entièrement méprisées. Les politesses que nous avions reçues de nos supérieurs pour le rang et pour la fortune réveillèrent cet orgueil que je n'avais fait qu'assoupir, mais que je n'avais pas éteint. Nos fenêtres recommencèrent, comme auparavant, à être chargées d'eaux pour le visage et pour le cou. On appréhenda le soleil, comme gâtant la peau quand on était dehors; et le feu, comme gâtant le teint dans la maison. Ma femme observa que de se lever trop matin gâterait les yeux de ses filles; que

de travailler après le dîner leur rendrait le nez rouge; et elle me convainquit que jamais les mains ne paraissaient si blanches que quand elles ne faisaient rien. Au lieu donc de finir les chemises de mon fils Georges, je les vis reprendre leurs anciens chiffonnages et broder du marly. Les pauvres miss Flamborough, qui leur faisaient auparavant une compagnie agréable, furent négligées comme des connaissances trop inférieures; et toute la conversation ne roula plus que sur la vie du grand monde, sur la haute compagnie, sur les tableaux, le goût, le spectacle et la musique.

Tout cela aurait encore pu se supporter, si une Egyptienne, qui disait la bonne aventure, ne fût venue achever de tourner nos têtes par des idées de grandeur et d'élévation. La sibylle basanée ne parut pas plutôt, que mes filles accoururent à moi pour me demander un schelling chacune, afin d'avoir la croix d'argent nécessaire pour l'opération. A dire vrai, j'étais las d'être toujours prudent, et je ne pus m'empêcher de leur accorder leur demande, parce que j'aimais à les voir heureuses. Je leur donnai donc à chacune un schelling. Je dois cependant observer, pour l'honneur de la famille, qu'elles n'étaient jamais sans argent sur elles; car ma femme leur laissait toujours généreusement une guinée dans leur poche, mais avec défense expresse de jamais la changer. Après qu'elles eurent été enfermées quelque temps avec la diseuse de bonne aventure, je lus aisément dans leurs yeux qu'on leur avait promis quelque chose de grand. "Eh bien! mes enfants, êtes-vous contentes? Dis-moi, Livy, la diseuse de bonne aventure t'a-t-elle, pour ton schelling, donné quelque chose qui vaille un sou?—Je vous proteste, papa,

me répondit-elle avec un air fort sérieux, que je crois que cette femme a commerce avec quelqu'un que je n'oserais pas nommer; car elle m'a dit positivement qu'avant un an je serais mariée à un chevalier.—Fort bien! et toi, Sophie, mon enfant, quel mari dois-tu avoir?—Papa, répondit-elle, je dois avoir un lord aussitôt après que ma sœur aura été mariée au chevalier.—Quoi! m'écriai-je, voilà tout ce que vous avez pour vos deux schellings: l'une un chevalier, l'autre un lord? Folles que vous êtes, pour un schelling je vous aurais promis un prince et un nabab."

Cette curiosité de mes filles produisit des effets très-sérieux. Nous commençâmes à nous croire réservés par les étoiles pour quelque chose de grand, et à anticiper sur notre future élévation.

On a mille fois fait l'observation, et je la ferai encore une fois, que les heures que nous passons dans l'espérance du bonheur sont plus agréables que celles qui sont couronnées par la jouissance. Dans le premier état, nous assaisonnons les mets à notre goût; dans le second, c'est la nature qui les assaisonne pour nous. Il est impossible de décrire les agréables rêveries auxquelles nous nous abandonnions pour nous satisfaire. Nous considérions que notre fortune se rétablirait, et comme toute la paroisse assurait que le chevalier était amoureux de ma fille, elle en était elle-même amoureuse à force de l'avoir entendu dire. Pendant cet agréable intervalle, ma femme faisait les rêves les plus heureux du monde, qu'elle ne manquait pas de nous raconter tous les matins, avec le plus grand sérieux et la plus grande exactitude: une nuit, elle rêvait de bière et d'os croisés, signe de mariage prochain; une autre fois, elle rêvait que les poches

de ses filles étaient pleines de liards, signe indubitable qu'un jour elles seraient remplies d'or. Mes filles avaient aussi leurs présages: elles sentaient des baisers sur leurs lèvres ; elles voyaient des anneaux dans la chandelle, des bourses dans le feu et des nœuds d'amour au fond des tasses à thé.

Vers la fin de la semaine, nous reçûmes une carte des dames de la ville, par laquelle, en nous envoyant leurs compliments, elles nous marquaient qu'elles espéraient voir toute notre famille à l'église le dimanche suivant. Je m'aperçus en conséquence que, pendant toute la matinée du samedi, ma femme et mes filles avaient ensemble des conversations secrètes, et me regardaient de temps en temps avec des yeux qui m'annonçaient qu'il se tramait quelque chose. Je soupçonnai fortement qu'il se machinait quelque projet extraordinaire, pour paraître avec éclat le lendemain. Le soir elles commencèrent leurs opérations en forme, et ma femme entreprit l'attaque. Après le thé, comme je paraissais de bonne humeur, elle commença en ces termes: "Je crois, mon cher ami, que nous aurons demain à l'église beaucoup de belle compagnie.—Peut-être bien, repris-je; mais cela ne doit pas vous inquiéter: je donnerai toujours un sermon, soit qu'elle y vienne, soit qu'elle n'y vienne pas.—Ah! je m'y attendais bien, reprit-elle; mais je crois, mon cher, que nous devrions paraître à l'église aussi décemment qu'il sera possible: car qui sait ce qui peut arriver?—Vos précautions, répondis-je, sont fort louables. Un extérieur décent à l'église me charme: nous devons y joindre la dévotion et l'humilité à la sérénité et à la satisfaction.—Oui, je sais bien cela, s'écria-t-elle; mais ce que j'entends, c'est

que nous devons y aller d'une manière aussi convenable qu'il sera possible, et non pas tout à fait comme les manants qui nous environnent.—Vous avez tout à fait raison, ma chère, répliquai-je, j'allais vous dire la même chose. La manière convenable est d'y aller d'aussi bonne heure qu'il vous sera possible, pour avoir le temps de faire la méditation avant que le sermon commence.—Bon! bon! dit ma femme en m'interrompant, on sait bien tout cela. Ce n'est pas ce dont je veux parler: ce que j'entends, c'est que nous devrions aller à l'église avec décence. Vous savez qu'elle est à deux milles de notre maison; et je vous assure que je n'aime point du tout à voir vos filles obligées de pousser pour entrer dans leur banc, tout essoufflées et toutes rouges par la longueur du chemin, et avec l'air de paysannes qui ont disputé une chemise à la course. Voici donc, mon cher, ce que je veux vous proposer: nous avons deux chevaux de charrue, le bidet, qui est depuis neuf ans dans la maison, et son camarade noiraud, qui n'ont presque rien fait depuis un mois et qui deviennent gras et paresseux. Pourquoi donc ne feraient-ils pas quelque chose aussi bien que nous? Je puis vous assurer que quand Moïse les aura arrangés, ils n'auront point du tout mauvaise mine."

J'objectai à cette proposition que marcher à pied serait cent fois plus honnête que d'aller à cheval sur d'aussi mauvaises montures, Blachery étant borgne, et le poulain sans crins; que l'un et l'autre n'avaient jamais été dressés à porter un cavalier; qu'ils avaient mille vices, et que nous n'avions qu'une selle de femme. Toutes ces objections furent inutiles. Je fus obligé de céder. Le lendemain matin je les vis

dans une grande occupation pour ramasser tous les attirails nécessaires pour l'expédition. Mais, comme je vis que cela prendrait trop de temps, je partis à pied devant, pour aller à l'église, où elles me promirent de me suivre bientôt. J'attendis près d'une heure dans la chaire, à lire les prières, jusqu'à ce qu'elles arrivassent ; mais, ne les voyant point venir, je fus obligé de commencer le service, fort fâché en moi-même de leur absence. Mon chagrin augmenta, quand je vis le service fini, sans que ma famille y fût venue. Je pris, pour m'en retourner, la grande route, qui avait cinq milles, pendant que la route de pied n'en avait que deux ; et quand je fus à moitié chemin de la maison, j'aperçus la procession qui s'avançait lentement vers l'église: mon fils, ma femme et les deux petits, perchés sur un des chevaux, et mes deux filles sur l'autre. Je demandai la cause de leur retard ; mais je lus bientôt dans leur figure qu'il leur était arrivé mille malheurs dans la route. D'abord les chevaux avaient refusé de sortir de la maison, jusqu'à ce que M. Burchell eût eu la complaisance de les faire avancer environ deux cents toises à coups de bâton. Ensuite les sangles du cheval de ma femme s'étaient rompues, et l'on avait été obligé de s'arrêter pour les raccommoder. Enfin, un des chevaux avait pris fantaisie de s'arrêter, sans que prières ni coups eussent pu le déterminer à avancer. Ce caprice ne venait que de lui passer quand je rencontrai mon monde. J'avoue que quand je vis qu'il n'était pas arrivé de plus grand malheur, leur confusion m'amusa, parce qu'elle me donnait beau jeu, par la suite, pour triompher de ma femme, et apprendre à mes filles à être un peu plus humbles.

CHAPITRE XI.

La famille du ministre continue de vouloir briller.

La veille de Noël arrivant le lendemain, nous fûmes invités aux divertissements usités à la campagne, en ce temps, chez le voisin Flamborough. Notre dernière mortification nous avait un peu humiliés: sans cela il était probable qu'on eût rejeté une pareille invitation avec mépris. Cependant nous voulûmes bien consentir à être heureux. L'oie et les poudings de notre honnête voisin étaient bons, et son *aile* fut trouvée excellente, même par ma femme, qui était une connaisseuse en cette matière. Il est vrai qu'il n'en était pas tout à fait de même de sa manière de narrer. Ses histoires étaient fort longues, fort ennuyeuses, toujours relatives à lui-même; et il nous avait déjà fait rire en nous les racontant dix fois auparavant: cependant, nous fûmes assez polis pour en rire encore une onzième.

M. Burchell, qui était de la partie, était toujours prêt à nous mettre en train par quelque amusement innocent. Il poussa donc mes garçons et mes filles à jouer au *colin-maillard*. Ma femme se mit du jeu, et j'eus du plaisir en pensant qu'elle n'était pas encore trop vieille. Mon voisin et moi nous regardions le jeu, riions à chaque attrape, et vantions notre adresse quand nous étions jeunes. La *main-chaude* suivit; ensuite vint le jeu des *questions;* enfin, on s'assit par terre pour jouer à la *savate*. Comme tout le monde peut bien ne pas connaître cet amusement des premiers siècles, il est nécessaire d'observer que,

pour jouer ce jeu, la compagnie s'assied à terre en rond, excepté un qui reste debout au milieu, et dont la tâche est d'attraper un soulier que la compagnie se glisse de main en main par-dessous les-jarrets, à peu près comme une navette de tisserand. Comme il est impossible à celui qui est debout de voir en face tout le cercle, le beau du jeu est de lui donner des coups du talon du soulier, du côté qui est hors de défense. C'était ainsi que ma fille aînée était enfermée au milieu du rond, sautant de côté et d'autre après le soulier, toute rouge et toute bouffie, criant : *point de tricherie*, *point de tricherie*, avec une voix capable de rendre sourd un chanteur des rues, quand tout à coup entrèrent dans la chambre, devinez qui? Rien moins que nos deux grandes connaissances de la ville, lady Blarney et miss Caroline-Wilhelmine-Amélie Skeggs. Je vous laisse à juger de la confusion. Les descriptions ne feraient qu'affaiblir l'idée, si j'entreprenais de peindre la mortification qu'on éprouva. Ah Ciel! être surprise par des dames d'un si bon ton dans des attitudes si vulgaires! aussi on ne pouvait pas attendre autre chose qu'un jeu aussi bas de la proposition de M. Flamborough. Nous semblâmes, pendant quelque temps, collés à la terre, comme si nous eussions été pétrifiés d'étonnement.

Le fait était que les deux dames étaient allées à notre maison pour nous voir, et que, ne nous y ayant pas trouvés, elles étaient venues nous chercher pour s'informer de l'accident qui avait empêché ma famille de paraître à l'église le jour précédent. Olivia se chargea de la réponse pour tous : et, abrégeant l'histoire, elle dit qu'elles avaient été jetées de cheval. Les dames furent fort fâchées au récit de l'aventure ;

mais, apprenant qu'il n'était point arrivé d'accident, elles en furent bien charmées. Ayant ensuite appris qu'on avait pensé mourir de peur, elles en furent extrêmement affligées; mais, apprenant qu'on avait passé une fort bonne nuit, elles furent de nouveau bien charmées. Elles furent d'une complaisance sans égale pour mes filles. Le dernier jour que nous les avions vues, leurs protestations étaient fortes; alors elles furent pressantes. Elles jurèrent qu'elles désiraient de lier une connaissance plus intime. Lady Blarney s'attacha particulièrement à Olivia; miss Caroline-Wilhelmine-Amélie Skeggs (j'aime à donner aux personnes leurs noms entiers) prit un peu plus de goût pour Sophie. La conversation se soutenait entre ces deux dames, pendant que mes filles admiraient en silence leur belle éducation. Mais comme il peut se faire que mes lecteurs, quelque bourgeois qu'ils soient, soient curieux d'une conversation du grand monde et d'anecdotes de lords, de ladys et de chevaliers de la Jarretière, je leur demande la permission de leur donner la fin de la présente conversation.

“ Tout ce que je sais de l'histoire, disait miss Skeggs, est que cela peut être ou ne pas être; mais ce dont je puis vous assurer, madame, c'est que toute l'assemblée fut dans le plus grand étonnement. Mylord changea cent fois de couleur, mylady s'évanouit; mais sir Tomkin, tirant son épée, jura qu'il était à elle, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

—Fort bien, répliqua lady Blarney; mais ce que je puis dire, c'est que la duchesse ne m'a jamais dit un mot de cette affaire, et je suis sûre qu'elle n'a rien de secret pour moi.—Mais vous pouvez être certaine de ceci; car c'est un fait que, le lendemain, mylord

duc cria trois fois à son valet de chambre : Jernigan, Jernigan, Jernigan ! apporte-moi mes jarretières !"

J'ai oublié d'avertir que, pendant cette conversation, M. Burchell se comportait très-impoliment. Il avait le visage tourné du côté du feu ; et à la fin de chaque phrase, il lâchait une expression de mépris et de désapprobation, qui nous déplaisait à tous, et qui empêchait, en quelque sorte, la conversation de s'échauffer.

" Outre cela, ma chère Skeggs (continua notre mylady), il n'y a pas un mot de cela dans les vers que le docteur Burdock a faits à ce sujet.

—J'en suis surprise, s'écria miss Skeggs, car il lui arrive rarement de passer quelque circonstance, d'autant qu'il écrit seulement pour son amusement. Mais madame peut-elle me faire la faveur de me montrer ces vers ?

—Ma chère, reprit mylady, croyez-vous que je porte ces sortes de choses sur moi ? quoique cependant ils soient fort jolis, sûrement, et je crois m'y connaître un peu ; au moins je sais ce qui me plaît. En vérité, j'ai toujours admiré les petites pièces de vers du docteur Burdock ; car, excepté les siennes et celles de notre chère comtesse d'Honover-square, le reste est la plus pitoyable chose du monde. Pas un mot de bon ton.

—Madame devrait excepter, reprit miss Skeggs, ses productions dans le *Magasin des Dames*. J'espère que vous conviendrez qu'il n'y a rien dedans qui ne sente le beau monde ; mais je suppose que nous n'aurons plus rien de cette part.

" Vous savez, répliqua mylady, que ma lectrice et demoiselle de compagnie m'a quittée pour se marier

au capitaine Roach; et comme ma pauvre vue ne me permet pas d'écrire moi-même, il y a quelque temps que je cherche une personne capable de la remplacer. C'est ce qui n'est pas aisé à trouver, et certainement trente livres sterling par an ne sont pas trop pour les appointments d'une demoiselle qui sait lire, écrire et se présenter en compagnie. Pour des filles élevées à la ville, ne m'en parlez pas, elles ne sont pas soutenables.

—Hélas! je ne le sais que trop, et par expérience, reprit miss Skeggs; car de trois demoiselles de compagnie que j'ai eues dans six mois, une refusait de travailler au linge une heure par jour; l'autre trouvait que vingt-cinq louis étaient des appointements trop faibles; et pour la troisième, je fus obligée de la renvoyer, parce que je soupçonnais quelques intrigues entre elle et mon chapelain. La vertu! la vertu! ma chère amie, ne peut être trop payée! Mais où la trouver?"

Ma femme avait été longtemps fort attentive à cette conversation, mais la dernière partie la frappa particulièrement. Trente livres sterling et vingt-cinq guinées faisaient bien cinquante-six livres sterling cinq schellings, monnaie d'Angleterre, qu'on jetait pour ainsi dire à la tête, et qu'il ne s'agissait que de demander pour obtenir. Elle me regarda un moment pour voir ce que je pensais; et, à dire vrai, je pensais que deux places pareilles conviendraient parfaitement à nos filles. De plus, si le chevalier avait effectivement de l'affection pour ma fille aînée, c'était le moyen de la mettre à portée de faire sa fortune. Ma femme résolut donc de ne pas perdre tant d'avantages faute de hardiesse, et elle entreprit la harangue pour la famille. "J'espère, dit-elle, que mesdames me

pardonneront ma présomption. Il est vrai que je n'ai pas droit de prétendre à de telles faveurs; mais cependant il est naturel que je souhaite l'avancement de mes enfants. Et j'ose dire que mes deux filles ont eu une belle et bonne éducation: au moins on ne peut en avoir une meilleure dans la province. Elles savent lire, écrire, compter; elles savent travailler à l'aiguille, tricoter, broder, et ont un peu de musique; elles peuvent faire de petits ajustements, broder du marly. Mon aînée sait découper, et ma cadette dit fort bien la bonne aventure dans les cartes."

Quand elle eut fini ce discours éloquent, les deux dames se regardèrent quelques minutes en silence avec un air d'importance et d'indécision. A la fin miss Caroline-Wilhelmine-Amélie Skeggs eut la complaisance d'observer que les deux jeunes demoiselles, autant qu'elle pouvait en juger d'après une connaissance aussi légère, leur paraissaient fort convenables pour ces places. "Mais, madame, dit-elle à mon épouse, une affaire comme celle-là exige un parfait examen du caractère et une connaissance plus particulière les unes des autres: non pas, madame, que je soupçonne la vertu, la prudence et la sagesse de cette jeune demoiselle; mais il y a une certaine forme, madame, une certaine forme dans ces affaires."

Ma femme approuva très-fort ses défiances, observant qu'elle était fort défiante elle-même; mais elle s'en rapporta à mes voisins pour le caractère de ses filles. Notre mylady dit que les informations d'autres personnes étaient inutiles, que la recommandation de son cousin le chevalier Tornhill suffirait; et notre demande resta suspendue jusqu'à ce qu'elle lui eût parlé.

CHAPITRE XII.

La fortune semble vouloir humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus douloureuses que des calamités réelles.

QUAND nous fûmes de retour à la maison, la nuit fut employée dans des projets de grandeur future. Ma femme déploya toute sa sagacité pour conjecturer laquelle de ses deux filles aurait la place la meilleure, et le plus d'occasions de voir la bonne compagnie. Le seul obstacle qui retardait notre avancement était la recommandation du chevalier; il nous avait déjà donné tant de marques de son amitié, qu'il n'y avait pas à douter qu'il ne nous l'accordât. Même étant au lit ma femme continua son sujet favori. "Ma foi, mon cher ami, entre nous, je crois que nous avons fait une excellente journée aujourd'hui.—Assez bonne, répondis-je, ne sachant trop que dire.—Comment assez bonne? reprit-elle, je crois qu'on ne la peut faire meilleure. Supposons que nos filles réussissent à faire connaissance à Londres avec des gens de bon goût. Et je suis convaincue que Londres est la ville de l'univers la plus propre pour trouver des maris. D'ailleurs, mon cher, on voit tous les jours des choses plus étranges; et si des femmes de qualité se prennent si fort d'amitié pour mes filles, pourquoi des hommes de qualité ne le feraient-ils pas? Entre nous, je vous assure que j'aime beaucoup mylady Blarney; elle est si obligeante? cependant j'aime bien aussi miss Caroline-Wilhelmine-Amélie Skeggs. Et quand elles sont venues à parler de places à la ville, vous avez vu comment je les ai prises sur le temps. Dites-moi, mon cher, ne pensez-vous pas que

j'aie fait là pour mes enfants....—Ah! repris-je, ne sachant pas trop que penser là-dessus, Dieu veuille que dans trois mois elles en soient mieux!" Cette observation était de l'espèce de celles que j'avais coutume de faire pour donner à ma femme une grande opinion de ma sagacité: car, si nos filles réussissaient, c'était un souhait pieux de ma part qui se trouvait accompli; s'il arrivait quelque malheur, alors ce que j'avais dit avait l'air d'une prophétie. Cependant toute cette conversation n'était qu'un préparatif à un autre plan de ma femme que je ne redoutais pas moins. Ce n'était autre chose, sinon que, comme nous devions à présent paraître un peu dans le monde, il était convenable que nous vendissions à une foire voisine notre bidet, qui était devenu vieux, et que nous achetassions à sa place un cheval qui pût porter deux cavaliers dans l'occasion, et qui fût de belle apparence pour aller à l'église ou faire une visite. Je m'opposai d'abord fortement à ce projet; mais il fut soutenu aussi fortement; et, comme je mollis, mon antagoniste gagna du terrain jusqu'à ce qu'elle m'eût forcé de consentir à m'en défaire.

Le lendemain était jour de foire, et j'avais dessein d'y aller moi-même; mais ma femme me persuada que j'étais enrhumé, et rien ne put l'engager à me laisser sortir de la maison. "Non, mon cher, dit-elle. Moïse est un garçon adroit, et il s'entend fort bien à vendre et à acheter avantageusement. Vous savez que tous nos bons marchés ont été faits par lui: il tient bon, et marchande jusqu'à ce qu'il ait amené à son point ceux auxquels il a affaire."

Comme j'avais quelque bonne opinion de l'intelligence de mon fils, je ne résistai pas trop à le charger

de la commission. Le matin, je vis ses sœurs très-occupées à le parer pour la foire, frisant ses cheveux, nettoyant ses boucles, et lui retroussant son chapeau avec des épingles. Quand sa toilette fut finie, nous eûmes la satisfaction de le voir monté sur le bidet, avec une boîte de sapin devant lui pour rapporter quelques merceries dedans. Il avait un habit du drap qu'on appelle *tonnerre* et *éclair*, à cause de sa force à résister aux orages, lequel, quoique devenu un peu court, était encore trop bon pour être quitté. Sa veste était d'une ratine verte, et ses sœurs avaient noué ses cheveux avec un large ruban noir. Nous le suivîmes tous à quelque distance de la porte, lui criant, tant qu'il fut à notre portée: *Bonne chance! bonne chance!*

Il ne fut pas plutôt parti que le sommelier de M. Tornhill vint nous féliciter sur notre bonne fortune, ayant entendu, nous dit-il, son maître parler de nous à des dames avec les plus grands éloges.

Un bonheur ne vient jamais seul. Un autre domestique de la maison du chevalier arriva avec une carte pour mes filles, par laquelle les deux dames leur apprenaient que, M. Tornhill ayant rendu de nous tous un compte fort satisfaisant, elles espéraient qu'après quelques informations de plus elles auraient lieu d'être entièrement satisfaites. "Ah! s'écria ma femme, je vois à présent que ce n'est pas chose aisée d'entrer chez les grands; mais aussi, quand une fois on y est, alors, comme dit Moïse, on n'a plus qu'à dormir!" A cette exclamation originale, que ma femme donnait pour de l'esprit, mes filles applaudirent par un rire éclatant de plaisir. Enfin, elle fut si satisfaite de la nouvelle, qu'elle mit la main à

la poche et donna au commissionnaire sept sous et demi.

Ce jour était destiné pour nous à recevoir des visites. M. Burchell, qui venait de la foire, entra aussitôt. Il apportait à chacun de mes petits un pain d'épice d'un sou, que ma femme se chargea de serrer pour le leur donner de temps en temps, quand ils liraient bien. Il apportait aussi à mes filles une couple de boîtes pour renfermer des pains à cacheter, du tabac, des mouches, ou de l'argent quand elles en auraient gagné. Ma femme aimait ordinairement les bourses de peau de belette, comme portant bonheur; mais ces boîtes étaient bonnes en attendant. Nous avions encore de la considération pour M. Burchell, quoique ses manières impolies, lors de la conversation des deux dames, nous eussent déplu: nous ne pûmes même nous empêcher de lui faire part de notre bonne fortune et de lui demander son avis; car, quoique nous ne suivissions guère les avis, nous étions assez portés à en demander. Quand il lut le billet, il branla la tête et observa qu'une affaire de cette espèce exigeait la plus grande circonspection. Cet air de défiance déplut beaucoup à ma femme. "Je n'ai jamais douté, monsieur, s'écria-t-elle, que vous ne fussiez toujours disposé à être contre moi et contre mes filles. Vous avez plus de circonspection qu'il n'en faut; cependant je crois que, quand nous voulons demander des avis, nous devrions nous adresser à des gens qui auraient su en suivre de bons.—Il n'est pas ici question, madame, reprit M. Burchell, de ma propre conduite; quoique je n'aie pas fait moi-même usage de conseils, je dois, en conscience, donner les miens à ceux qui en veulent." Comme

j'appréhendais que cette réponse n'attirât une repartie plus dure que spirituelle, je changeai de propos en feignant de m'étonner pourquoi notre fils était si longtemps à revenir de la foire, étant presque nuit fermée. "N'ayez pas d'inquiétude, répliqua ma femme; soyez sûr qu'il entend ses affaires; je vous garantis qu'il ne vendra jamais ses poules quand elles seront mouillées: je lui ai vu faire des marchés surprenants. Je vais, à propos de cela, vous en raconter un qui vous fera mourir de rire.—Mais, sur ma vie, le voilà qui revient sans cheval, avec sa boîte derrière son dos."

Pendant ce discours, Moïse s'avançait lentement à pied, suant sous le poids de la boîte, qu'il avait attachée avec une sangle derrière son dos. "Bonjour, bonjour, Moïse! Eh bien! mon enfant, que nous as-tu rapporté de la foire?—Ma personne, reprit Moïse avec un œil matois et posant la boîte sur la table.—Oui, oui, nous savons cela, dit ma femme. Mais où est le cheval?—Je l'ai vendu, reprit Moïse, trois livres cinq schellings deux sous.—Fort bien, mon cher enfant: je savais bien que tu leur en revendrais. Entre nous, trois livres cinq schellings deux sous, ce n'est pas une mauvaise journée. Allons, donne l'argent.—Je n'ai point rapporté d'argent, dit Moïse; je l'ai placé dans un marché que voici, en tirant de dessous son habit un paquet dans lequel il y avait une grosse de lunettes à verres verts enchâssés d'argent, avec leurs étuis de chagrin.—Une grosse de lunettes à verres verts! répéta ma femme d'une voix affaiblie. Et tu as vendu le bidet, et tu ne nous rapportes pour sa valeur qu'une grosse de méchantes lunettes!—Ma chère mère, s'écria mon fils, pourquoi ne voulez-vous

pas écouter la raison? C'est un marché d'or que j'ai fait: je les ai eues pour rien, autrement je ne les aurais pas achetées. Les seules châsses d'argent valent le double du prix que j'en ai donné.—Au diable tes châsses d'argent! s'écria ma femme hors d'elle-même. Je jurerais qu'on n'en aura pas la moitié de la valeur, à les vendre, comme vieux argent, cinq schellings l'once.—Vous n'avez pas besoin de tant vous inquiéter de la valeur des châsses, leur dis-je, car je m'aperçois que ce n'est que du cuivre blanchi.—Comment, s'écria ma femme, ce n'est pas de l'argent, ce n'est pas de l'argent!—Non, lui dis-je, ce n'est pas plus de l'argent que votre poêlon.—Ainsi donc, nous voilà, dit-elle, sans bidet, avec une grosse de lunettes montées en cuivre et des étuis de chagrin! Que la fièvre te serre, chien de trompeur! Oh! le nigaud, qui s'en est laissé revendre! n'aurait-il pas dû mieux connaître ses gens?—Vous avez tort en ceci, ma chère, m'écriai-je: il aurait dû ne point les connaître du tout. —Peste soit du sot, reprit-elle, de rapporter de pareilles drogues! Je les jetterais au feu.—Vous auriez encore plus de tort, lui dis-je, ma chère; car, quoique ce ne soit que du cuivre, nous devons les garder, puisqu'il vaut mieux avoir des lunettes montées en cuivre que de ne rien avoir du tout."

Pendant cette conversation, Moïse commençait à voir clair. Il s'apercevait qu'il avait été trompé par un escroc qui, sur sa figure, en avait fait aisément sa dupe. Je pris ce moment pour lui demander les circonstances de son histoire. Par ce que j'en appris, il me parut qu'il avait vendu le cheval, et qu'il se promenait dans la foire en en cherchant un autre; qu'un homme à figure respectable l'emmena dans sa

tente, sous prétexte d'en avoir un à vendre. "Là, continua mon fils, nous trouvâmes un autre homme bien mis, qui demandait à emprunter vingt livres sterling sur les lunettes, disant qu'il avait besoin d'argent, et qu'il donnerait sa marchandise au tiers de sa valeur. Le premier homme, qui fit semblant d'être mon ami, me dit à l'oreille de les acheter, et m'avertit de ne pas être assez sot pour manquer un si beau coup. J'envoyai chercher M. Flamborough: ils lui tinrent les mêmes propos qu'à moi; enfin nous nous laissâmes persuader d'acheter les deux grosses de lunettes entre nous deux."

CHAPITRE XIII.

On découvre que M. Burchell est un ennemi; car il a la hardiesse de donner des conseils désagréables.

Ma famille avait résolu de briller; mais quelque accident inattendu renversait son projet aussitôt qu'il était formé. Je tâchais de tirer parti de chaque contre-temps pour augmenter sa raison en proportion de ce que son ambition perdait. "Vous voyez, mes enfants, m'écriai-je, combien on réussit mal à vouloir en imposer au public en copiant ses supérieurs. Les pauvres qui veulent ne faire société qu'avec les riches sont haïs de ceux qu'ils abandonnent et méprisés de ceux qu'ils veulent imiter. Toutes associations inégales sont toujours désavantageuses au côté le plus faible. Le riche a tout le plaisir, et le pauvre tous les désagréments qui en peuvent résulter. A propos de cela, allons, Dick, mon enfant, répète-moi la

fable que tu lisais aujourd'hui pour l'instruction de la compagnie.

—Il y avait un jour, cria l'enfant, un géant et un nain qui étaient amis et qui vivaient ensemble. Après s'être promis de ne jamais se quitter l'un l'autre, ils allèrent ensemble chercher des aventures. Ils rencontrèrent d'abord deux Sarrasins, contre lesquels ils combattirent. Le nain, qui était fort courageux, porta à un des deux adversaires un coup de toute sa force; mais ce coup fit peu de mal au Sarrasin, qui, levant son sabre, en déchargea un coup si terrible sur le bras du nain, qu'il le lui coupa net. Celui-ci se trouvait fort embarrassé, quand le géant vint à son secours, et en peu de temps laissa les deux Sarrasins morts sur la place. Le nain, de rage, coupa la tête de son antagoniste mort. Ils continuèrent à voyager, et rencontrèrent une autre aventure. C'étaient trois Satyres qui enlevaient une demoiselle. Le nain n'était plus si hardi qu'il l'avait été d'abord; cependant il porta le premier coup, auquel un Satyre riposta de façon qu'il lui jeta un œil hors de la tête. Le géant fut bientôt sur eux, et, s'ils ne se fussent pas enfuis, il les aurait certainement tués tous trois. Les deux vainqueurs et la demoiselle furent fort joyeux de la victoire et, la belle délivrée étant devenue amoureuse du géant, ils se marièrent. Ils continuèrent à marcher, jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent une bande de voleurs. Pour cette fois, le géant se trouvait en avant, mais le nain n'était pas loin derrière. Le combat fut long et opiniâtre; tout tombait sous les coups du géant, et le nain fut plus d'une fois sur le point d'être tué. A la fin, la victoire se déclara pour les deux aventuriers; mais le nain perdit une

jambe dans le combat. Il se trouvait donc avec une jambe, un bras et un œil de moins, tandis que le géant, qui n'avait pas reçu une seule blessure, lui criait : "Allons, mon petit héros, voilà ce qui s'appelle bien travailler ; encore une victoire, et nous acquerrons une gloire immortelle.—Non, dit le nain, devenu plus sage, non, je vous le déclare, je ne me bats plus ; car je vois que, dans tous les combats, vous gagnez tout l'honneur et le profit, et que moi je porte tous les coups."

J'allais faire l'application de cette fable, quand mon attention fut détournée de sujet par une dispute violente qui s'éleva entre ma femme et M. Burchell, au sujet des places futures de mes filles à la ville. Ma femme insistait fortement sur les avantages qui en résulteraient pour elles. M. Burchell, au contraire, la dissuadait de toutes ses forces d'en rien faire ; et moi je restais neutre. Les raisons de M. Burchell contre le projet ne semblaient que la suite de celles qui avaient été si mal reçues le matin. La dispute s'échauffa, et ma pauvre femme, au lieu de raisonner plus sensément, ne faisait que crier plus haut, et fut à la fin obligée de quitter le combat, faute de pouvoir crier. La fin de sa harangue fut cependant fort désagréable pour nous tous. "Je connais, dit-elle, des gens qui ont des raisons secrètes pour les avis qu'ils donnent, mais je les prie de vouloir bien ne pas remettre à l'avenir les pieds dans ma maison.—Madame, dit M. Burchell d'un air fort tranquille, qui ne faisait qu'irriter davantage ma femme, quand vous parlez de raisons secrètes, vous avez raison. J'en ai de secrètes, que je me dispense de dire, parce que vous n'êtes pas capable de répondre

même à celles dont je ne fais pas un secret. Mais je vois que mes visites ici deviennent importunes ; c'est pourquoi je prends mon congé, et je ne reviendrai plus qu'une fois, peut-être pour vous dire un dernier adieu, quand je quitterai le pays." En achevant ces mots, il prit son chapeau ; et les regards de Sophie, qui semblaient lui reprocher sa précipitation, ne purent l'empêcher de partir.

Quand il fut sorti, nous nous regardâmes quelques minutes les uns et les autres, tout confus. Ma femme, qui sentait qu'elle en était la cause, s'efforça de cacher son chagrin par un sourire forcé et un air d'assurance que je désapprouvai. "Comment, ma femme, m'écriai-je, est-ce ainsi qu'on traite les étrangers ? Est-ce ainsi qu'on reconnaît leurs bienfaits ? Soyez sûre, ma chère, que voilà les expressions les plus dures et qui m'aient été le plus désagréables : il n'en est jamais sorti de pareilles de votre bouche.—Pourquoi m'a-t-il irritée ? répondit-elle. Je connais très-bien les motifs de ses conseils. Il voudrait empêcher que mes filles n'allassent à Londres, afin d'avoir ici le plaisir de la compagnie de ma cadette. Mais, quoi qu'il en soit, elle trouvera de meilleure compagnie que celle de tels mangeurs de tous biens.—Mangeurs de tous biens ! m'écriai-je : osez-vous bien l'appeler ainsi ? Est-il possible que nous puissions nous tromper à ce point sur le caractère de cet homme ? Il m'a paru, en toutes occasions, l'homme le plus accompli que j'aie jamais connu... Dis-moi, Sophie, dis-moi, mon enfant, t'a-t-il jamais donné quelques preuves d'un attachement secret ?—Ses conversations avec moi, mon père, reprit ma fille, ont toujours été sensées, modestes et agréables ; mais il n'y a jamais rien eu autre chose. Je

me souviens cependant qu'une fois il me dit qu'il n'avait jamais connu de femme qui eût trouvé du mérite à un homme qui n'était pas riche.—Voilà, ma chère, m'écriai-je, le propos ordinaire de ceux qui sont malheureux ou paresseux; mais j'espère que vous avez appris à juger sainement de telles gens, et que vous sentez que ce serait une folie d'attendre son bonheur d'un homme qui a été si mauvais économe du sien propre. Votre mère et moi nous avons à présent des vues plus avantageuses pour vous. L'hiver prochain, que vous passerez probablement à Londres, vous fournira des occasions pour faire un meilleur choix."

Je ne déciderai point quelles furent les réflexions de Sophie dans cette occasion; mais, au fond du cœur, je ne fus pas fâché d'être débarrassé d'un hôte dont j'avais tant à craindre. L'hospitalité violée me pesa un peu sur la conscience; mais j'eus bientôt imposé silence à cette conseillère importune, par deux ou trois raisons spécieuses qui servirent à me satisfaire et à me réconcilier avec moi-même. Les reproches que fait la conscience à un homme qui a déjà commis une mauvaise action sont bientôt étouffés. La conscience est une poltronne, qui, quand elle n'a pas eu assez de force pour prévenir une faute, a rarement assez de justice pour en punir le coupable en l'accusant.

CHAPITRE XIV.

Nouvelles mortifications, ou démonstration que des calamités apparentes peuvent être des bonheurs réels.

Le voyage de mes filles à la ville à présent était résolu, M. Tornhill nous ayant obligeamment promis de veiller lui-même à leur conduite et de nous en informer par lettres. Mais nous jugeâmes qu'il était nécessaire que leurs habillements répondissent à la grandeur de leur attente, ce qui ne pouvait se faire sans quelque dépense. Nous agitâmes donc en plein conseil quels étaient les moyens les plus propres pour faire de l'argent, ou, pour parler plus clairement, ce qu'il serait plus à propos de vendre pour en avoir. Notre délibération ne fut pas longue. Nous décidâmes bientôt que le cheval qui nous restait était totalement inutile pour la charrue, sans son compagnon, et qu'on ne pouvait le monter, parce qu'il lui manquait un œil. Nous résolûmes donc de le vendre à la foire voisine, et que je l'y mènerais moi-même pour éviter toute nouvelle surprise. Quoique ce fût la première opération mercantile que j'eusse faite de ma vie, je ne doutais pas que je ne m'en tirasse avec honneur. L'opinion qu'un homme se forme de sa capacité est mesurée sur celle de la compagnie qu'il fréquente; et, comme j'étais renfermé dans ma famille, je n'avais pas conçu des sentiments désavantageux de ma sagesse. Cependant ma femme, le lendemain matin, quand je partis pour la foire, me rappela, quand je fus à quelques pas de la maison, pour me dire à l'oreille de bien prendre garde à moi.

J'avais, suivant l'usage, en arrivant à la foire, mis

mon cheval sur toutes ses allures ; mais il ne se présentait pas d'acheteurs. A la fin il s'en approcha un qui, après avoir bien examiné le cheval de tous les côtés, le trouvant borgne, n'en voulut rien offrir. Un autre vint ensuite qui, lui ayant trouvé un éparvin, dit qu'il n'en voudrait pas quand on le lui donnerait pour la peine seulement de le monter jusque chez lui. Un troisième aperçut qu'il avait des molettes, et n'en offrit rien. Un quatrième vit dans ses yeux qu'il avait des javarts. Un cinquième, plus impertinent que les autres, me demanda que diable je venais faire à la foire avec une rosse boiteuse, fourbue, aveugle, qui n'était bonne qu'à envoyer à l'écorcheur. Tout cela commença à me donner à moi-même le plus grand mépris pour le pauvre animal ; et j'étais presque honteux, à l'approche de chaque nouvel acheteur : car, quoique je ne crusse pas entièrement tout ce que les autres m'avaient dit de ma bête, cependant je réfléchissais que le nombre des témoignages formait une forte présomption de la vérité, suivant l'opinion de saint Grégoire sur les bonnes œuvres.

J'étais dans cette situation mortifiante, quand un de mes confrères, une ancienne connaissance, qui avait aussi quelques affaires à la foire, s'approcha de moi, et, me prenant par la main, me proposa d'entrer dans un cabaret et de boire un coup de ce que nous y trouverions. J'acceptai sur-le-champ la proposition ; et, étant entrés dans un cabaret à bière, on nous plaça dans une petite chambre sur le derrière, où il n'y avait qu'un vieillard vénérable qui lisait avec attention dans un gros livre. Je n'ai jamais vu de ma vie de figure qui me prévint tant en sa faveur. Des cheveux gris

ombrageaient son front et inspiraient le respect, et sa vieillesse verte et vigoureuse semblaît annoncer le résultat de la bonne santé et de la bienveillance. Cependant sa présence n'interrompit point notre conversation : mon ami et moi nous nous entretenions des différents revers de fortune que nous avions éprouvés. Nous parlâmes de la dispute au sujet des seconds mariages, de ma dernière brochure, de la réplique de l'archidiacre et des mesures violentes qu'on avait prises contre moi ; mais notre attention fut détournée quelque temps de notre conversation par la vue d'un jeune homme qui entra dans la chambre et dit quelque chose tout bas à l'oreille du vieillard. "Point d'excuses, mon enfant, lui dit le vieillard. Faire du bien à nos semblables est un devoir que nous devons remplir. Prenez ceci : je voudrais que vous eussiez besoin de davantage ; mais si cinq livres sterling peuvent soulager votre infortune, je vous les donne de tout mon cœur." Le jeune homme modeste versa des larmes de reconnaissance ; et cependant la sienne n'égalait pas la mienne. J'aurais volontiers sauté au cou du vieillard pour l'embrasser, tant sa bienfaisance me faisait plaisir. Il se remit à lire, et nous continuâmes notre conversation jusqu'à ce que mon compagnon, se rappelant qu'il avait quelques affaires à la foire, sortit en me promettant d'être de retour dans un moment, ajoutant qu'il avait toujours désiré d'avoir le plus longtemps possible la compagnie du docteur Primrose. Le vieillard, entendant mon nom, sembla me regarder avec attention ; et, quand mon ami fut dehors, il me demanda de la manière la plus respectueuse si j'étais parent du grand Primrose, ce courageux défenseur de la mono-

gamie, qui avait été le boulevard de l'Eglise. Jamais mon cœur ne sentit de joie si pure qu'en ce moment. "Monsieur, m'écriai-je, les louanges d'un homme aussi vertueux que vous l'êtes ajoutent à la satisfaction que votre bienfaisance a déjà excitée dans mon cœur. Vous voyez en moi le docteur Primrose, le défenseur de la monogamie, celui qu'il vous a plu d'appeler le *grand*. Vous voyez cet infortuné ecclésiastique qui a si longtemps et, si j'ose le dire, avec tant de succès combattu les seconds mariages.—Monsieur, s'écria l'étranger avec un air pénétré d'une admiration respectueuse, je crains d'avoir été trop familier; mais pardonnez, s'il vous plaît, ma curiosité, je vous en conjure.—Monsieur, lui répliquai-je vivement en saisissant sa main, bien loin de me trouver offensé par votre familiarité, je vous conjure d'accepter mon amitié, comme vous avez déjà toute mon estime.—J'accepte l'offre avec reconnaissance, me dit-il en me serrant la main: vous, le ferme pilier de l'orthodoxie...! ai-je le bonheur de voir..." J'interrompis ici la suite de son discours; car, quoique, en qualité d'auteur loué sur ses ouvrages, je fusse en état de digérer une bonne dose de flatterie, cependant ma modestie, dans ce moment, ne me permit pas d'en avaler davantage. Quoi qu'il en soit, jamais deux amants de roman ne formèrent une amitié plus prompte. Nous parlâmes sur différentes matières: d'abord je jugeai qu'il était plus pieux que savant, et je commençai à croire qu'il méprisait toutes les sciences humaines comme du fumier. Cependant cela ne diminua en rien mon estime pour lui; car il y avait déjà quelque temps que j'avais commencé moi-même à être de cette opinion. Je pris donc oc-

casion d'observer que le monde en général devenait d'une indifférence blâmable sur les matières de doctrine et s'abandonnait trop aux spéculations humaines. "Ah! oui, monsieur, répliqua-t-il comme s'il eût réservé toute sa science pour ce moment, il n'est que trop vrai, le monde est sur son déclin; et cependant la cosmogonie ou création du monde a embarrassé les philosophes de tous les siècles. Quel mélange d'opinions bizarres n'a-t-on pas formé sur la création du monde? Sanchoniaton, Manéthon, Bérose et Ocellus Lucanus ont tous tenté en vain de l'expliquer. On trouve ces mots dans le dernier: *Anarchon ara kaï ateleutaïon to pan;* ce qui signifie que *tout n'a ni commencement ni fin.* Manéthon, qui vivait vers le temps de Nebuchadon-Asser (*Asser* était un mot syriaque, qui était le surnom ordinaire des rois de ce pays, comme Teglat Phaël-Asser, Nabon-Asser), Manéthon a formé une conjecture aussi absurde; car, comme nous disons communément: *ek tô bibliôn kubernètès;* ce qui veut dire que l'*on n'apprend pas le monde dans les livres*, de même il a tenté d'expliquer.... Mais, monsieur, je vous demande pardon, je m'écarte de la question." Certainement il s'en écartait; et je ne pouvais pas voir ce que la création du monde avait de commun avec notre sujet. Mais cela servit à me faire voir qu'il était homme de lettres, et je l'en respectai davantage. C'est pourquoi j'étais résolu de l'éprouver; mais il était trop doux et trop complaisant pour me disputer la victoire. Toutes les fois que je faisais une observation qui semblait une attaque sur la controverse, il souriait, secouait la tête, et ne disait mot; ce qui me faisait croire qu'il pouvait dire beaucoup s'il le jugeait à propos. Le

sujet de la conversation descendit insensiblement de la création aux affaires qui nous amenaient tous deux à la foire. La mienne, lui dis-je, était de vendre un cheval, et fort heureusement il se trouva que la sienne était d'en acheter un pour un de ses fermiers. Aussitôt je lui fis voir mon cheval, et le marçhé fut conclu. La seule chose qui restait était de m'en payer le prix. Pour ce faire il tira de sa poche un billet de banque de trente livres sterling, qu'il me proposa de lui changer. N'étant pas en état de le faire, il ordonna à la maîtresse de lui envoyer son laquais, qui vint aussitôt, vêtu d'une fort jolie livrée. "Abraham, lui dit-il, va me chercher la monnaie de ceci; tu en auras ou chez le voisin Jackson ou ailleurs." Pendant que le laquais fut dehors il me fit une déclamation fort pathétique sur la rareté de la monnaie d'argent; j'enchéris sur lui en me plaignant de la rareté de celle d'or; et quand Abraham revint, nous venions de tomber d'accord que l'argent n'avait jamais été si rare qu'alors. Abraham, de retour, nous dit qu'il avait couru toute la foire, et qu'il n'avait pas pu trouver à changer le billet, quoiqu'il eût offert un demi-écu pour cela. Ce fut un grand contre-temps pour nous tous; mais, après un instant de réflexion, le vieillard me demanda si je connaissais de mes côtés un certain Salomon Flamborough. Sur ce que je lui répondis que c'était mon voisin, et qu'il ne demeurait qu'à deux pas de chez moi: "Cela étant ainsi, me dit-il, je crois que nous pouvons faire affaire ensemble. Je vais vous donner un mandat sur lui payable à vue; et vous savez que c'est l'homme le plus exact à cinq milles à la ronde. L'honnête Salomon et moi nous avons été liés ensemble longtemps. Je me souviens

que je le gagnais toujours aux *trois-sauts;* mais il avait l'avantage sur moi au saut à *cloche-pied.*" Un mandat sur mon voisin était de l'argent pour moi, car je connaissais parfaitement sa solvabilité. Le billet fut donc signé et remis entre mes mains; et M. Jenkinson, le vénérable vieillard, Abraham son valet, et mon cheval, le vieux Blackbery, s'en allèrent trottant, fort contents les uns des autres.

Laissé seul à mes réflexions, je commençai à songer que j'avais commis une imprudence en prenant un mandat d'un inconnu, et je conclus prudemment de reprendre mon cheval, et, pour cet effet, de suivre mon acheteur; mais il était trop tard: c'est pourquoi je repris le chemin de chez moi, bien résolu de recevoir chez mon voisin l'argent de mon mandat le plus tôt possible. Je le trouvai à sa porte, qui fumait sa pipe; et lui ayant dit que j'avais un petit billet sur lui, il le prit, et le lut à deux fois. "Je crois que vous lisez bien le nom, m'écriai-je, Ephraïm Jenkinson.—Oui, oui, me répondit-il, le nom est assez bien écrit, et je connais l'homme aussi, le plus grand coquin qu'il y ait sous le ciel; c'est le même fripon qui nous a vendu les lunettes. N'était-ce pas un homme à face vénérable, des cheveux gris, et point de poches à son justaucorps? Ne vous lâchait-il pas des tirades de grec et des discours sur la cosmogonie, le monde, etc.?" A ce propos, je répliquai par un soupir. "Ah! continua-t-il, il n'a qu'une bribe de science qu'il débite toutes les fois qu'il se trouve en compagnie avec un homme de lettres; mais je connais le coquin, et je veux le faire pendre."

Quelque mortifié que je fusse déjà, mon plus grand embarras était de savoir comment paraître devant

ma femme et mes filles. Un écolier qui a fait l'école buissonnière n'est pas plus effrayé de se présenter devant son maître que je ne l'étais de rentrer à la maison. Je pris cependant la résolution de prévenir leur colère en commençant par m'y mettre bien fort.

Mais, hélas! en rentrant, je trouvai que ma famille n'était pas disposée à quereller. Ma femme et mes filles étaient tout en pleurs, M. Tornhill leur ayant fait savoir, ce jour-là, qu'il ne fallait plus compter sur le voyage et les places de Londres; que, quelques personnes malintentionnées pour nous ayant fait de mauvais rapports sur notre compte aux deux dames, elles étaient parties le jour même pour Londres; qu'il n'avait pu découvrir ni les auteurs de ces faux rapports, ni en quoi ils consistaient; mais que, quels que fussent et les rapports et les auteurs, il continuait à nous assurer de son amitié et de sa protection. Je les trouvai, par conséquent, disposées à supporter avec grande résignation mon infortune, parce qu'elle se trouvait éclipsée par une autre plus sensible pour elles. Mais ce qui nous inquiétait le plus était de deviner qui pouvait avoir l'âme assez basse et assez noire pour diffamer une famille aussi innocente que la nôtre, qui n'était ni assez élevée pour exciter l'envie, ni assez méchante pour exciter la haine.

CHAPITRE XV.

La noirceur de M. Burchell se découvre. C'est folie d'être trop sage.

La soirée et une partie du jour suivant furent employées à chercher vainement à découvrir quels étaient nos ennemis. Il y eut à peine une maison dans le voisinage qui échappât à nos soupçons : et chacun de nous avait ses raisons, qu'il connaissait fort bien, pour fonder son opinion. Pendant que nous étions dans cette perplexité, un de nos petits, qui revenait de jouer dehors, nous apporta un portefeuille qu'il avait trouvé sur l'herbe. Nous le reconnûmes sur le champ pour appartenir à M. Burchell, à qui nous l'avions vu ; et, en l'examinant, nous trouvâmes qu'il contenait quelques notes sur différents sujets. Mais ce qui attira le plus notre attention fut un papier cacheté, avec cette suscription : *Copie de la lettre à envoyer aux deux dames, au château de Tornhill.* Il nous vint d'abord à l'esprit que c'était lui qui était l'infâme calomniateur, et nous délibérâmes si nous décachèterions le papier. Ce n'était pas mon avis ; mais Sophie, en disant qu'elle était sûre que, de tous les hommes, M. Burchell était le plus incapable d'une telle bassesse, insista pour que le billet fût lu. Le reste de la famille seconda ses instances, et, à leurs sollicitations réunies, je lus ce qui suit :

" Mesdames—

" Le porteur vous instruira suffisamment de quelle part vient cette lettre. C'est au moins quelqu'un qui aime l'innocence et qui est disposé à empêcher qu'on

ne la séduise. Je suis informé de bonne part que vous êtes dans l'intention d'emmener à Londres, en qualité de demoiselles de compagnie, deux jeunes demoiselles que je connais un peu. Comme je ne veux point voir la simplicité trompée ni la vertu souillée, je vous avertis ici que cette démarche imprudente serait suivie des conséquences les plus dangereuses. Ce n'a jamais été ma coutume de traiter avec sévérité les personnes déshonnêtes et infâmes; et dans cette occasion, je me tairais encore si je ne voyais que la folie se propose un crime. Profitez donc de l'avis d'un ami, et réfléchissez sérieusement sur les conséquences qu'il y aurait d'introduire le vice et l'infamie dans une retraite que la paix et l'innocence ont habitée jusqu'ici."

Nos doutes furent alors levés. Il paraissait bien dans cette lettre quelque chose qui pouvait s'appliquer aux deux parties, et les censures qu'elle contenait pouvaient aussi bien se rapporter aux personnes auxquelles elle avait été écrite qu'à nous. Mais la mauvaise interprétation se présentait trop naturellement, et nous n'allâmes pas plus loin. Ma femme eut à peine la patience de m'entendre jusqu'au bout, car elle déclamait contre celui qui avait écrit la lettre avec un ressentiment sans bornes. Olivia ne fut pas plus modérée, et Sophie semblait interdite de sa noirceur. Pour moi, je considérais l'action comme une des preuves les plus odieuses d'une ingratitude sans sujet que j'eusse jamais vues. Je ne pouvais en découvrir d'autre raison que l'envie qu'il avait de retenir ma fille cadette dans la province, pour avoir plus d'occasions de se trouver avec elle. Nous étions

tous assis dans cet état, rêvant au moyen de nous venger, quand notre petit garçon vint en courant nous annoncer que M. Burchell arrivait à l'autre bout du champ. Il est plus facile de concevoir que de dépeindre les différentes sensations que nous causent la douleur d'une insulte récente et le plaisir d'une vengeance prochaine. Quoique notre intention ne fût que de lui reprocher son ingratitude, nous résolûmes de le faire de la manière la plus piquante que nous pourrions. Pour cet effet, nous convînmes de le recevoir avec un air ouvert et d'amitié à l'ordinaire, de jaser d'abord avec plus de douceur et d'affection que de coutume, pour l'amuser un peu ; et ensuite, au milieu de ce calme flatteur, de fondre sur lui comme un ouragan, et de l'accabler par les reproches de sa bassesse. Ce parti pris, ma femme se chargea elle-même de l'exécution, et elle avait réellement des talents pour l'entreprise. Nous le vîmes s'approcher, il entra, prit une chaise, et s'assit. "Il fait bien beau, M. Burchell.—Oh ! fort beau, docteur ; quoique cependant, par la douleur que me font mes cors, je juge que nous aurons de la pluie.—La douleur de vos cornes ! s'écria ma femme, en éclatant de rire, et ensuite lui demandant pardon de la plaisanterie.—En vérité, madame, reprit-il, je vous pardonne de bon cœur ; car je vous proteste que je n'aurais pas pensé que ce fût une plaisanterie, avant que vous me l'eussiez dit.—Cela se peut bien, monsieur, dit ma femme, en nous faisant un clin d'œil ; et cependant je suis sûre que vous savez combien il en faut de ce poids pour faire une once.—Je crois, madame, en vérité, reprit M. Burchell, que vous avez lu ce matin quelque livre de bons mots, tant vous êtes disposée à

en faire : cependant, madame, je vous dirai que j'aimerais mieux une once de bon sens.—Je le crois bien, dit ma femme, en nous regardant encore en riant, quoiqu'elle n'eût pas l'avantage. Cependant j'ai vu quelques gens qui prétendent au bon sens et qui en ont fort peu.—Il n'y a pas du doute à cela, répliqua son antagoniste : vous avez connu des dames qui passent pour des merveilles quant à l'esprit, et qui n'en ont point du-tout." Je m'aperçus bientôt que ma femme n'aurait pas l'avantage dans cette dispute ; en sorte que je pris le parti de traiter la matière plus sérieusement. " L'esprit et les connaissances, m'écriai-je, ne sont que des bagatelles sans l'honnêteté ; c'est elle qui donne du prix à un homme. Le paysan ignorant, mais sans défauts, vaut mieux que le philosophe qui en a beaucoup. Car, qu'est-ce que le génie ou le courage sans un cœur ? L'honnête homme est l'ouvrage le plus noble de la création.—J'ai toujours regardé cette opinion favorite de Pope, répliqua M. Burchell, comme indigne d'un homme de son génie, et comme bassement indigne de sa propre supériorité. Comme la réputation d'un livre ne dépend pas tant de ce qu'il est exempt de défauts que de ce qu'il contient de grandes beautés, de même celle des hommes devrait dépendre, non pas de leur exemption de défauts, mais de la grandeur des vertus qu'ils possèdent. L'homme savant peut manquer de prudence, le ministre d'état avoir de l'orgueil, et le guerrier de la férocité ; mais, pour cela, leur préférerons-nous un bas artisan qui chemine laborieusement au travers de la vie, sans mériter ni censure ni éloges ? Il faudrait, par la même raison, donner la préférence aux froides et exactes productions de l'école flamande sur

8*

les productions incorrectes, mais sublimes et animées, du pinceau italien.

—Monsieur, repris-je, votre observation est juste dans le cas où il y a des vertus brillantes jointes à de petits défauts; mais, quand de grands vices se trouvent dans le même sujet opposés à des vertus extraordinaires, un tel homme ne mérite que du mépris.

—Peut-être, répliqua M. Burchell, y a-t-il des monstres tels que vous les dépeignez, qui réunissent de grands vices à de grandes vertus. Cependant, dans le cours de ma vie, je n'ai point encore trouvé un seul exemple de leur existence: au contraire, j'ai toujours remarqué qu'où le génie était grand les affections étaient bonnes. Et, en vérité, la Providence nous a traités bien favorablement en ce point, en abaissant aussi l'entendement quand le cœur est corrompu, et en diminuant le pouvoir d'être nuisible dans ceux qui en ont la volonté. Cette règle semble s'étendre même aux autres animaux: les petits sont traîtres, cruels et lâches, pendant que ceux qui ont la force en partage sont braves, généreux et doux.

—Ces observations sont fort belles, répliquai-je. Cependant il me serait aisé, dans ce moment, de citer un homme (en disant cela, j'attachai mes regards fixement sur lui) dont la tête et le cœur forment le contraste le plus détestable. Oui, monsieur, continuai-je, je suis bien aise de le démasquer ici, au milieu de sa sécurité imaginaire.... Connaissez-vous, monsieur, ce portefeuille?—Oui, monsieur, répondit-il avec une assurance inconcevable; il est à moi, et je suis bien aise de le retrouver.—Et connaissez-vous aussi cette lettre? m'écriai-je.... Non, non, point de subterfuge: regardez-moi en face.... Connaissez-vous, vous dis-je,

cette lettre?—Cette lettre? Oui, c'est moi qui l'ai écrite.—Et comment avez-vous osé avoir la bassesse, la noirceur et l'ingratitude d'écrire une pareille lettre?—Et comment avez-vous eu la bassesse, vous (en me regardant avec une effronterie sans exemple), de décacheter cette lettre? Ne savez-vous pas que je puis vous faire tous pendre pour cela? Je n'ai qu'à aller chez le premier juge de paix, jurer que vous êtes coupables d'avoir ouvert la fermeture de mon portefeuille, et je vous ferai tous pendre devant cette porte." Cette insolence, à laquelle je ne m'attendais pas, me jeta dans un transport si violent, que j'avais peine à me contenir. "Ingrat, coquin! va-t'en, et ne souille pas plus longtemps ma maison par ton odieuse présence. Va-t'en, et que je ne te revoie jamais rentrer chez moi. La seule punition que je te souhaite est celle d'une conscience alarmée, qui sera ton continuel bourreau." En disant ces mots, je lui jetai son portefeuille, qu'il ramassa avec un sourire, en le refermant avec le plus grand sang-froid: il nous laissa étonnés de sa tranquillité et de son assurance. Ma femme, particulièrement, enrageait de ce que nous n'avions pu le mortifier ou le faire paraître honteux de ses bassesses. "Ma chère, lui dis-je, voulant calmer des passions qui étaient montées trop haut pour nous, nous ne devons pas être surpris que les méchants soient sans pudeur. Ils ne rougissent que quand on les surprend à faire une bonne action: pour les mauvaises, ils s'en glorifient.

"Le crime et la honte, à ce que rapporte une allégorie, furent d'abord compagnons et, au commencement de leur voyage, ils marchèrent toujours ensemble; mais leur union parut bientôt désagréable

et incommode à tous deux. Le crime donnait à la honte des sujets fréquents de mécontentement, et la honte trahissait souvent les projets du crime. Après bien des contestations, ils consentirent donc à se séparer pour toujours. Le crime marcha seul hardiment, pour atteindre le destin qui allait devant, sous la forme d'un exécuteur. Mais la honte, naturellement timide, retourna en arrière, pour aller tenir compagnie à la vertu, qu'ils avaient laissée derrière au commencement du voyage. C'est ainsi, mes enfants, que quand les hommes sont un peu avancés dans le chemin du vice, ils cessent d'avoir honte de mal faire; la honte n'accompagne que leurs vertus."

CHAPITRE XVI.

La famille du ministre use d'adresse, et on lui en oppose une plus grande.

Quels que fussent les idées et les sentiments de Sophie, le reste de la famille se consola aisément de l'absence de M. Burchell par la compagnie de notre seigneur, dont les visites devinrent plus fréquentes et plus longues. Quoiqu'il n'eût pas réussi à procurer à mes filles les amusements de Londres, comme il se le proposait, il tâchait de les en dédommager en leur procurant tous les petits amusements que notre retraite permettait. Il venait habituellement le matin; et, pendant que moi et mon fils nous étions dehors pour nos affaires, il restait à la maison avec le reste de la famille, et les amusait par des descriptions de la ville, qu'il connaissait parfaitement. Il répétait toutes les remarques faites dans l'atmosphère des

théâtres, et savait par cœur tous les dits notables des beaux esprits, avant qu'ils fussent dans les recueils de bons mots. Les intervalles des conversations étaient employés à apprendre à mes filles le piquet, ou quelquefois il mettait mes deux petits aux prises à coups de poing pour les *déniaiser*, à ce qu'il appelait. Mais l'espérance que nous avions de le voir notre gendre nous aveuglait en quelque sorte sur tous ses défauts. Il faut avouer que ma femme mettait en usage mille petites ruses pour l'attraper, ou, pour se servir d'une expression plus honnête pour elle, elle employait toutes sortes d'arts pour faire briller les perfections de sa fille. Si les gâteaux pour le thé étaient bien secs et bien croquants, ils étaient faits par Olivia. Si le vin de groseilles était trouvé bon, c'était Olivia qui avait cueilli les groseilles; c'était son habileté qui conservait aux fruits confits au vinaigre leur couleur naturelle; et son talent pour composer un pouding était sans égal. D'autres fois la pauvre femme disait au chevalier qu'elle croyait qu'Olivia et lui étaient de la même taille, et les faisait lever pour voir lequel des deux était le plus grand. Ces petites finesses, qu'elle croyait impénétrables, sautaient aux yeux de tout le monde; elles plaisaient fort à notre bienfaiteur, qui donnait, chaque jour, de nouvelles preuves de sa passion; et quoiqu'elles ne fussent jamais venues jusqu'à des propositions de mariage, cependant nous pensions qu'elles n'en étaient guère loin. Son retard à s'expliquer sur ce point, nous l'attribuions quelquefois à une défiance naturelle chez lui, quelquefois à la crainte de déplaire à un oncle riche. Une circonstance qui arriva bientôt ne laissa plus de doute qu'il n'eût envie de s'unir

à notre famille : ma femme la regarda même comme une promesse en forme.

Ma femme et mes filles, allant rendre une visite au voisin Flamborough, trouvèrent que sa famille s'était fait peindre depuis peu par un peintre qui courait la campagne et faisait des portraits à quinze schellings la pièce. Comme cette maison et la nôtre étaient depuis longtemps dans une espèce de rivalité sur le chapitre du goût, nous prîmes l'alarme de nous voir prévenus par cette marche qu'ils nous avaient dérobée ; et malgré ce que je pus dire (et je dis beaucoup), il fut résolu que nous serions peints aussi. Ayant donc averti le peintre, car que pouvais-je faire ? nous délibérâmes ensuite de faire voir la supériorité de notre goût dans les attitudes de nos portraits ; car la famille de notre voisin était composée de sept personnes, et chacune était représentée avec une orange à la main, ce qui faisait sept oranges, chose absolument sans goût, sans variété, sans composition. Nous voulûmes avoir quelque chose de plus brillant, et après bien des débats, nous résolûmes unanimement de nous faire peindre tous ensemble dans un seul tableau de famille qui eût trait à l'histoire. Cela était meilleur marché, parce qu'il ne fallait qu'un cadre, et cela était infiniment plus joli, car c'était ainsi que toutes les familles des gens de goût étaient peintes alors. Comme nous ne nous rappelions pas un sujet historique qui pût nous convenir à tous, nous nous contentâmes de nous faire tirer chacun comme une figure historique, mais indépendante l'une de l'autre. Ma femme voulut être représentée en Vénus, avec une pièce d'estomac enrichie de diamants, ses deux petits en Cupidons à ses

côtés, pendant que moi, avec ma robe de ministre et ma ceinture, je devais lui présenter les livres de ma dispute sur les seconds mariages. Olivia voulut être peinte en amazone, assise sur un parterre de fleurs avec un habit de cheval, vert, galonné en or, et un fouet à la main. Sophie devait être en bergère, avec autant de brebis autour d'elle que le peintre pourrait en faire tenir, et Moïse devait être avec un chapeau à plumet blanc. Notre goût plut si fort au chevalier, qu'il insista pour être dans le tableau de la famille, dans le caractère d'Alexandre-le-Grand, aux pieds d'Olivia. Nous regardâmes tous cette demande comme une marque de son désir d'entrer dans notre famille, et nous ne pûmes refuser sa proposition. Le peintre se mit donc à l'ouvrage, et comme il travaillait assidûment et promptement, en quatre jours le tableau fut achevé. La pièce était grande, et il n'avait pas épargné les couleurs, ce dont ma femme le loua beaucoup. Nous fûmes tous très-contents de l'exécution; mais une circonstance malheureuse, qui ne se présenta à notre esprit que quand le tableau fut fini, nous chagrina tous beaucoup. Il était si grand, que nous n'avions pas de chambre dans la maison assez grande pour l'y placer. Il est inconcevable comment nous n'avions pas fait auparavant une réflexion si importante; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cela nous était échappé. Au lieu donc de servir à satisfaire notre vanité, comme c'était notre dessein, ce malheureux tableau restait contre la muraille de la cuisine, où la toile avait été d'abord attachée pour le peindre: il était trop grand pour entrer dans aucune de nos chambres et pour passer par les portes. Il fournissait matière à la plaisanterie de nos

voisins : l'un le comparait à la chaloupe de Robinson Crusoé, qu'il avait bâtie trop grande pour pouvoir la remuer. Un autre disait qu'il ressemblait à ces dévidoirs qu'on construit dans une bouteille; quelques-uns enfin s'étonnaient comment il avait pu entrer là, et comment il pourrait en sortir.

Mais en même temps que ce tableau donnait matière de plaisanterie aux uns, il fournissait aux autres les interprétations les plus malignes. Le portrait du chevalier, qui se trouvait avec les nôtres, nous faisait trop d'honneur pour ne pas exciter l'envie. Des bruits malins commencèrent à courir sourdement sur notre compte, et notre repos fut troublé par des gens qui vinrent avec amitié nous rapporter les discours de nos ennemis. Nous recevions ces propos avec le ressentiment qui convenait; mais ce ressentiment ne fit qu'irriter la calomnie. Nous délibérâmes donc d'imposer silence à la malice de nos ennemis; et à la fin nous prîmes une résolution qui me parut trop fine pour que nous en eussions de la satisfaction. Voici quelle elle fut. Comme notre objet important était de connaître le motif des assiduités de M. Tornhill, ma femme se chargea de le sonder, sous prétexte de lui demander son avis sur le choix d'un mari pour sa fille aînée. Si ce plan ne se trouvait pas suffisant pour l'amener à une déclaration, alors il fut résolu de l'effrayer par la supposition qu'il avait un rival, et l'on imaginait que, par ce dernier moyen, quelque rétif qu'il fût, on l'amènerait au but. Mais je ne voulus jamais donner mon consentement à ce dernier projet, jusqu'à ce qu'Olivia m'eût donné les assurances les plus positives qu'elle épouserait le rival qu'on supposait à M. Tornhill dans le cas où celui-ci

ne préviendrait pas ce mariage en l'épousant lui même. Tel fut le plan auquel on s'arrêta, et que je n'approuvai pas tout à fait, quoique je ne m'y opposasse pas trop fortement.

La première fois que M. Tornhill vint nous voir, mes filles eurent soin de s'absenter pour donner à leur mère l'occasion de mettre son projet à exécution; mais elles n'allèrent pas plus loin que la chambre voisine, d'où elles pouvaient entendre toute la conversation. Ma femme mit adroitement la matière sur le tapis en disant qu'une des demoiselles Flamborough était sur le point de faire une bonne affaire avec M. Spanker. Le chevalier étant de son avis, ma femme continua la conversation en faisant la remarque que "celles qui avaient du bien étaient toujours sûres de trouver des mariages avantageux; mais, poursuivit-elle, pour celles qui n'en ont point, le ciel a pitié d'elles. Que signifie la beauté? que signifient toutes les vertus et toutes les meilleures qualités du monde dans ce siècle intéressé? Ce n'est pas *qui est-elle?* mais *qu'a-t-elle?* dont on s'informe.

—Madame, reprit-il, votre remarque est aussi juste que neuve; mais, si j'étais roi, cela ne serait pas de même. Les filles aimables sans fortune auraient alors bon temps. Vos deux demoiselles seraient les deux premières pourvues.

—Ah! monsieur, dit ma femme, vous voulez rire; mais moi, je voudrais bien être reine, je saurais bien où elles trouveraient des maris. Mais, à propos, monsieur Tornhill, vous m'y faites penser, ne connaîtriez-vous pas quelqu'un qui pût convenir pour mari à mon aînée? Elle a actuellement dix-neuf ans;

elle a pris toute sa croissance; elle est bien élevée, et, à mon petit avis, elle ne manque pas de mérite.

—Madame, répliqua-t-il, si vous laissiez cela à mon choix, je voudrais trouver quelqu'un qui eût assez de perfections pour rendre un ange heureux; quelqu'un qui eût de la sagesse, de la fortune, de la richesse, du goût, de la sincérité: je voudrais tout cela dans un mari pour mademoiselle votre fille.—Oui, mais, dit-elle, connaissez-vous quelqu'un de cette sorte?—Non, madame, reprit-il, il est impossible de connaître personne qui soit digne d'être son mari. C'est un trésor trop grand pour être possédé par un seul homme: c'est une divinité. Sur mon âme, je vous dis ce que je pense; c'est un ange.—Ah! M. Tornhill, vous flattez ma fille: mais nous avons songé à la marier à un de vos fermiers dont la mère est morte depuis peu, et qui a besoin d'une ménagère. Vous savez qui je veux dire.... le fermier William: c'est un homme actif, qui est en état de lui donner du pain, et qui nous a déjà fait des propositions (cela était effectivement vrai); mais je serais bien aise, monsieur, d'avoir votre approbation sur notre choix.—Comment, madame, mon approbation? mon approbation pour un tel choix?.... Sacrifier tant de beauté, d'esprit, de talents à une créature qui ne sentira pas son bonheur! Je vous demande pardon, je ne puis jamais approuver une injustice si manifeste. Et j'ai mes raisons.—En vérité, s'écria ma femme, si vous avez vos raisons, c'est autre chose; mais je voudrais bien savoir vos raisons.—Je vous demande bien des excuses, madame, reprit-il, mais je ne puis vous les découvrir. Elles sont (dit-il en mettant la main sur sa poitrine) enterrées, clouées ici."

Quand il fut parti, nous ne pûmes, après une consultation générale, définir quels étaient ses sentiments. Olivia les regardait comme les preuves de la passion la plus délicate. Pour moi, je considérais les choses d'un autre œil: j'y voyais plus d'amour que de désir de mariage. Cependant, quel que fût leur objet, il fut résolu de suivre le plan de la recherche du fermier William, qui, depuis que nous étions établis dans le pays, avait fait sa cour à ma fille.

CHAPITRE XVII.

Il y a bien peu de vertus qui résistent à une tentation longue et agréable.

Comme je n'envisageais que le bonheur réel de mes enfants, l'assiduité de M. William m'avait plu, parce qu'il avait une fortune honnête, et qu'il était prudent et sincère. Il ne fallut pas lui donner de grands encouragements pour faire revivre sa première passion: de sorte que deux ou trois jours après, M. Tornhill et lui se rencontrèrent le soir chez nous, et se regardèrent quelque temps avec des yeux de colère. Mais William ne devait point d'arrérages à son seigneur; en sorte qu'il s'embarrassait fort peu de son indignation. Olivia, de son côté, jouait la coquette en perfection, si l'on peut appeler jouer un rôle agir d'après son caractère, feignant de prodiguer toute sa tendresse à son nouvel amant. M. Tornhill parut tout à fait affligé de cette préférence, et nous quitta d'un air pensif; ce qui me surprit d'autant plus qu'il était en son pouvoir de faire cesser fort aisément la cause de

son chagrin en faisant la déclaration d'une passion honnête; mais, quelque mal à son aise qu'il nous parût, Olivia l'était encore davantage. Après ces entrevues avec ses amants, qui furent fort fréquentes, elle cherchait la solitude pour s'abandonner à sa tristesse. La trouvant, un soir, dans cet état, après avoir fait ses efforts pour soutenir pendant quelque temps une gaieté feinte: "Tu vois, lui dis-je, à présent, mon enfant, que toute ta confiance dans la sincérité de la passion de M. Tornhill n'a été qu'un rêve; il souffre la rivalité d'un inférieur, quoiqu'il sache qu'il est en son pouvoir de s'assurer ta possession par une déclaration honnête.—Oui, papa, me dit-elle, mais je sais qu'il a ses raisons pour différer. Je sais qu'il en a. La sincérité de ses regards et de ses expressions me convainc qu'il m'estime réellement. Dans peu de temps, j'espère qu'il découvrira la générosité de ses sentiments, et vous verrez que l'opinion que j'ai de lui est plus juste que la vôtre.—Olivia, ma chère enfant, lui répondis-je, c'est toi qui as formé et proposé tous les plans qui ont été suivis jusqu'à présent pour l'amener à une déclaration, et tu ne diras pas que je t'aie gênée en rien; mais tu ne dois pas attendre que je veuille jamais servir d'instrument pour qu'un honnête homme soit la dupe de ta passion mal fondée. Je te donnerai tout le temps que tu me demanderas pour amener à une explication ton admirateur prétendu; mais, le terme expiré, s'il ne vient point au but, j'exige absolument que la constance de M. William soit récompensée. Le caractère que j'ai soutenu jusqu'à présent dans la vie demande que je tienne cette conduite; et ma tendresse pour toi, comme père, n'influera jamais sur mon intégrité comme

homme. Nomme donc le jour, tu le prendras si éloigné que tu voudras; et, en même temps, instruis M. Tornhill du temps précis où j'entends te donner à un autre. S'il t'aime réellement, son bon sens lui fera voir aisément qu'il n'a qu'un parti à prendre pour ne te pas perdre pour toujours." Elle agréa cette proposition, dont elle ne put s'empêcher de reconnaître la justice. Elle me renouvela sa promesse, dans les termes les plus positifs, d'épouser M. William, dans le cas où l'autre serait insensible; et, à la première entrevue, nous fixâmes, en présence de M. Tornhill, de ce jour en un mois le temps de son mariage avec son rival.

Ces mesures vigoureuses semblèrent redoubler l'inquiétude de M. Tornhill; mais ce qu'Olivia elle-même éprouvait m'affectait sensiblement. Dans ce combat entre sa passion et sa raison, elle perdit toute sa vivacité naturelle, et elle cherchait toutes les occasions d'être seule pour pleurer. Une semaine se passa sans que son amant fît aucun effort pour mettre obstacle à son mariage. La semaine suivante il fut aussi assidu, mais il ne s'ouvrit pas davantage. La troisième il discontinua entièrement ses visites; et ma fille, au lieu d'en témoigner de l'impatience, semblait d'une tranquillité pensive que je prenais pour de la résignation. Pour moi, c'était avec la plus grande satisfaction que je pensais que ma fille allait s'assurer un état aisé et tranquille; et j'applaudissais fréquemment à sa résolution. Quatre jours avant celui fixé pour le mariage, ma petite famille était, le soir, rassemblée autour d'un bon feu, contant des historiettes du temps passé et faisant des projets pour l'avenir. Nous étions ainsi innocemment occupés, riant de

toutes les folies qui nous passaient par la tête. "Eh bien ! Moïse, m'écriai-je, nous allons bientôt, mon garçon, avoir un mariage dans la famille : qu'est-ce que tu en penses ? quel est ton avis là-dessus ?—Mon avis, papa, est que tout va fort bien, et je pensais tout à l'heure, que, quand ma sœur Olivia sera mariée au fermier William, il nous prêtera alors *gratis* son pressoir et ses chaudières à brasser.—Oh ! sûrement, Moïse, il le fera ; et par-dessus le marché il chantera, pour nous égayer, la chanson de la Mort et de la Dame.—Il a appris cette chanson à mon frère Dick, dit Moïse, et je crois qu'il la chante fort bien.—Oui-dà ! repris-je. Qu'il la chante ! Où est Dick ? Allons, qu'il chante avec hardiesse.—Mon frère Dick, reprit le petit Bill, vient de sortir tout à l'heure avec ma sœur Olivia ; mais M. William m'a appris deux chansons ; et, si vous voulez, papa, je vous les chanterai. Laquelle aimez-vous mieux, ou du *cygne mourant*, ou de l'élégie sur la *mort d'un chien enragé ?*—L'élégie, mon fils, l'élégie plutôt, lui dis-je : je ne l'ai pas encore entendue. Et vous, ma femme, vous savez que le chagrin altère : donnez-nous une bouteille du meilleur vin de groseilles, pour nous soutenir contre la tristesse. Les élégies m'ont tant fait pleurer dernièrement, que, sans un petit coup pour m'égayer, je craindrais que celle-ci ne m'affectât trop. Et toi, Sophie, mon amour, prends ta guitare, et racle un petit accompagnement à cet enfant."

ÉLÉGIE

SUR LA MORT D'UN CHIEN ENRAGÉ.

Or, écoutez, petits et grands ! prêtez l'oreille à ma chanson, et si vous la trouvez courte, elle ne vous tiendra pas longtemps.

Il y avait un homme à Islington, de qui on pouvait dire que c'était un homme qui menait une fort bonne vie toutes les fois qu'il se mettait en prières.

Il avait une âme tendre et charitable ; il faisait du bien à ses ennemis comme à ses amis ; il revêtait tous les jours celui qui était nu, quand il mettait sur lui ses habits.

Dans cette ville, il y avait un chien, comme il y en a beaucoup de toute espèce dans ce lieu, des mâtins, des lévriers, des épagneuls, et tant d'autres.

Le chien et l'homme furent d'abord amis ; mais, s'étant brouillés, le chien, pour en venir à son point, devint enragé, et mordit l'homme.

Les voisins, effrayés, accoururent de toutes les rues des environs, et juraient que le chien avait perdu l'esprit d'avoir mordu un si bon maître.

La blessure du pauvre chrétien paraissait à tout le monde dangereuse et mortelle ; et en même temps qu'ils juraient que le chien était enragé, ils disaient que l'homme en mourrait.

Mais bientôt on vit un grand miracle, qui leur donna le démenti : l'homme guérit de sa morsure, et ce fut le chien qui mourut.

"C'est un bon garçon que Bill, sur mon honneur ; et son élégie peut être appelée justement tragique. Allons, mes enfants, à la santé de Bill. Puisse-t-il devenir un jour évêque !

—Je le souhaite de tout mon cœur, s'écria ma femme ; et s'il prêche aussi bien qu'il chante, je ne doute pas qu'il n'y parvienne. Toute notre famille du côte de ma mère chantait très-bien : on disait communément dans le pays que les Blenkensops ne pouvaient jamais regarder droit devant eux, ni les Hugenses souffler une chandelle ; qu'aucun des Grograms ne pouvait mettre une chanson sur l'air, ni aucun des Majorams raconter une histoire ; mais que pour notre famille.... —Quoi qu'il en soit, repris-je, la ballade la plus commune me plaît plus en général que toutes nos belles odes modernes et toutes ces ariettes qui, dans un seul couplet, nous pétrifient ; et cependant nous louons ces productions en même

temps que nous les méprisons.... Passe le verre à ton frère Moïse.... La grande faute des faiseurs d'élégies, c'est qu'ils se désespèrent pour des malheurs qui ne donnent pas la moindre affliction aux gens sensés. Une dame perd son petit chien, et un sot va mettre en vers la triste aventure.

—Cela peut être l'usage, dit Moïse, dans les compositions sublimes; mais pour les chansons de Renelagh, qui nous parviennent ici, elles sont parfaitement simples et toutes jetées au même moule. Colin rencontre Dolly, et lui fait présent de quelques fleurs qu'il achète à la foire, pour mettre dans ses cheveux. Elle lui donne en échange un bouquet. Tous deux vont à l'église, où ils donnent avis aux nymphes et aux bergers de se marier le plus tôt qu'ils pourront.

—Et c'est un fort bon avis, m'écriai-je. On m'a dit aussi que ce Renelagh était l'endroit du monde où un tel conseil pouvait être donné le plus à propos; car, en même temps qu'on y engage à se marier, on y fournit aussi des femmes: et c'est sûrement un excellent marché, mon enfant, que celui où on nous instruit de la marchandise dont nous avons besoin, et où on nous la fournit.

—Oui, mon père, reprit Moïse, et je ne connais que deux marchés en Europe pour les femmes: Renelagh en Angleterre, et Fontarabie en Espagne. Le marché d'Espagne ne tient qu'une fois l'année; mais le nôtre tient tous les soirs.

—Tu as raison, mon fils, reprit sa mère; la vieille Angleterre est le pays du monde le plus commode aux hommes pour trouver des femmes.... —Et aux femmes pour gouverner leurs maris, dis-je en l'interrompant. Car c'est un commun proverbe que, si l'on

bâtissait un pont sur la mer, toutes les femmes du continent viendraient chez nous pour prendre modèle sur les nôtres.

—Mais, ma femme, donnez-nous une autre bouteille, et Moïse va nous donner une belle chanson. Quelles grâces n'avons-nous pas à rendre au Ciel pour la tranquillité, la santé et les nécessités de la vie, qu'il veut bien nous accorder! Je m'estime à présent plus heureux que le plus grand monarque de l'univers: il n'a pas un si bon feu, ni des visages si gais près de lui. Oui, ma chère femme, nous commençons à vieillir; mais le soir de notre vie a toutes les apparences d'être heureux. Nos ancêtres ont vécu sans reproche; et nous laisserons après nous des enfants honnêtes et vertueux. Ils seront nos soutiens pendant notre vie; et, après notre mort, ils transmettront notre honneur sans tache à leur postérité.... Allons, mon fils, nous attendons ta chanson: il faut que nous fassions chorus.... Mais où est ma chère Olivia? sa voix est si douce et si agréable dans un concert!" A peine avais-je prononcé ces mots, que Dick entra en courant. "Oh! papa, papa, elle s'en est allée, ma sœur Olivia s'en est allée pour toujours.—Elle s'en est allée, mon enfant!—Oui, elle s'en est allée avec deux messieurs, dans une chaise de poste: l'un d'eux l'embrassait et la caressait en l'assurant qu'il mourrait pour elle; et elle criait bien fort, en disant qu'elle voulait s'en retourner; mais, après l'avoir pressée de nouveau, elle est entrée dans la chaise, et a dit: Oh! que va devenir mon pauvre papa, quand il saura que je suis perdue?—Il ne nous reste donc plus à présent, mes enfants, m'écriai-je, qu'à être misérables; car nous n'aurons plus un seul

moment de joie dans notre vie. Que la vengeance éternelle du Ciel puisse accabler cet infâme qui me ravit mon enfant! Sûrement Dieu m'exaucera et le punira, pour m'arracher ainsi un enfant si sage, si vertueux, que je conduisais au ciel. Hélas! mon enfant, tu vas être misérable et déshonorée.... Oh! mon cœur est déchiré!—Mon père, s'écria mon fils, est-ce là votre courage?—Mon courage, mon enfant? Oui, tu vas voir que j'en ai. Qu'on m'apporte mes pistolets. Je veux poursuivre le traître; je le poursuivrai jusqu'au bout du monde. Il verra que, quoique vieux, je suis encore son homme. Le coquin, le scélérat!.... En disant ceci, j'avais pris mes pistolets, quand ma pauvre femme, dont les passions étaient aussi fortes que les miennes, me prenant entre ses bras: "Mon cher, mon cher, s'écria-t-elle, la Bible est actuellement la seule arme qui convienne à ton âge. Ouvre ce livre saint, et apprends-y à supporter ton malheur en patience; car il a indignement trompé...." Sa douleur l'empêcha d'achever.—Certes, mon père, me dit mon fils après une petite pause, je crois que votre colère est trop violente, et qu'elle est hors de propos. Vous devriez être le consolateur de ma mère, et vous augmentez son affliction. Ce n'est pas bien fait à vous, à un homme de votre caractère, de maudire personne, même votre plus grand ennemi. Vous ne deviez pas maudire ce scélérat, quelque scélérat qu'il soit.—Je ne l'ai pas maudit, mon enfant: l'ai-je maudit?—Oui, mon père, vous l'avez maudit, vous l'avez maudit deux fois.—Le ciel veuille donc lui pardonner, et à moi aussi, si je l'ai maudit! Je vois bien à présent, mon fils, qu'il fallait que ce fût une charité plus qu'humaine que celle qui

nous enseigna à bénir nos ennemis. Le Ciel soit béni pour le bien qu'il m'a donné et pour celui qu'il m'a ôté! mais ce n'est pas, non ce n'est pas un malheur ordinaire que celui qui peut arracher des larmes de ces yeux qui n'ont pas pleuré depuis tant d'années. Ma chère enfant!.... m'enlever ma chère enfant!.... Que la malédiction puisse tomber!.... Que le ciel me pardonne ce que j'allais dire! Tu te souviens, ma chère amie, combien elle était sage; elle était toute charmante. Jusqu'à ce malheureux moment, tout son soin était de nous plaire. Que n'est-elle morte auparavant! Mais elle s'en est allée! l'honneur de notre famille est souillé! Non, ce n'est plus dans ce monde que j'ai du bonheur à espérer. Mais, mon enfant, tu les a vus partir: peut-être il l'a enlevée du force. S'il l'a enlevée de force, elle peut être innocente.—Non, mon père, s'écria l'enfant, il l'embrassait seulement, il l'appelait son ange: elle pleurait beaucoup, et elle s'appuyait sur son bras; et la chaise a couru très-fort.—C'est une ingrate créature, s'écria ma femme, à qui ses pleurs permettaient à peine d'articuler, de nous traiter ainsi. Nous ne l'avons jamais gênée dans son inclination. La malheureuse a ainsi quitté ses parents, sans qu'ils lui en aient donné le moindre sujet, pour conduire vos cheveux blancs au tombeau, où je ne tarderai pas à vous suivre."

Ce fut ainsi que cette nuit, la première pour nous d'un malheur réel, se passa en plaintes amères et en accès d'enthousiasme mal soutenus. Je résolus cependant de trouver le ravisseur partout où il pût être et de lui reprocher sa bassesse. Le lendemain, notre malheureuse fille manquait au déjeuner, où elle avait

coutume d'inspirer la joie et la gaieté à toute la famille. Ma femme continua, comme elle avait déjà fait, à soulager son cœur par des reproches. "Jamais, s'écria-t-elle, cet opprobre de notre famille ne souillera cette innocente habitation par sa présence. Je ne veux jamais l'appeler davantage ma fille. Non, que la coquine vive avec son coquin de séducteur : elle peut nous déshonorer, mais elle ne nous trompera plus.

—Femme, repris-je, ne parlez pas si durement. Je déteste sa faute autant que vous ; mais cette maison et ce cœur seront toujours ouverts à une pauvre pécheresse repentante. Plus tôt elle reviendra de son égarement, plus elle sera la bienvenue. Le plus juste peut faire une première faute ; l'artifice peut persuader, la nouveauté surprendre par ses charmes. Une première faute est l'enfant de la simplicité ; mais toutes les autres sont la production du crime. Oui, vous dis-je, la malheureuse créature sera toujours la bienvenue dans ce cœur et dans cette maison, fût-elle souillée par mille vices. Je veux encore entendre l'harmonie de sa voix ; je veux encore la presser tendrement contre mon sein, si je trouve en elle de la repentance. Mon fils, apporte-moi ma Bible et mon bâton ; je veux aller à sa poursuite, quelque part qu'elle soit ; et si je ne puis prévenir sa honte, je puis au moins arrêter la continuation du désordre."

CHAPITRE XVIII.

Poursuite d'un père pour ramener son enfant à la vertu.

Quoique l'enfant ne pût pas dépeindre la personne qui avait donné la main à sa sœur pour monter dans la chaise de poste, cependant mes soupçons tombèrent sur notre jeune seigneur, dont le caractère n'était que trop connu pour ces sortes d'intrigues. Je tournai donc mes pas vers le château de Tornhill, résolu de lui faire les reproches qu'il méritait, et de ramener ma fille si je le pouvais. Mais avant que d'avoir gagné le château, je rencontrai un de mes paroissiens, qui me dit qu'il avait vu une jeune demoiselle, qui ressemblait beaucoup à ma fille, dans une chaise de poste avec un monsieur que, par la description, je ne pus pas juger autre que M. Burchell, et qu'ils couraient très-fort. Cette information ne me satisfit point du tout. J'allai donc chez le chevalier; et, quoiqu'il fût fort matin, j'insistai pour lui parler sur-le-champ. Je le vis bientôt paraître avec l'air le plus ouvert et le plus aisé. Il me parut extrêmement surpris de l'évasion de ma fille, protestant sur son honneur qu'il n'y avait point la moindre part. Je blâmai alors mes premiers soupçons; et je n'eus plus d'autre personne sur qui je pusse les fixer que M. Burchell, avec lequel je me ressouvins alors qu'elle avait eu, depuis peu, plusieurs conversations particulières. Mais je n'eus plus lieu de douter de sa bassesse, quand une autre personne m'apprit que lui et ma fille étaient actuellement allés aux eaux, à environ trente milles de là, où il y avait grande compagnie.

Sur cet avis, je résolus de les poursuivre à cet endroit. Je marchai bon pas, et je m'informai à plusieurs personnes, le long du chemin, si on les avait vus, sans rien apprendre. Mais en entrant dans la ville, je rencontrai une personne à cheval, que je me rappelai avoir vue chez le chevalier, qui m'assura que, si j'allais jusqu'à l'endroit des courses, qui n'était qu'à trente milles plus loin, je les y trouverais infailliblement; qu'il les avait vus danser aux eaux cette nuit, et que toute l'assemblée avait été charmée des grâces de ma fille. Je pris donc, le lendemain, de bon matin, le chemin du lieu des courses, et j'y arrivai vers les quatre heures de l'après-midi. La compagnie était fort brillante, et tout le monde était très-occupé à continuer le divertissement. Quelle différence d'eux à moi, qui venais pour retrouver un enfant qui s'était écarté du chemin de la vertu! Je crus apercevoir M. Burchell à quelque distance de moi; mais, comme s'il eût craint de me voir, quand j'approchai il se mêla dans la foule, et il me fut impossible de le revoir. Je réfléchis alors qu'il serait inutile de poursuivre ma recherche plus loin; et je résolus de m'en retourner à la maison, retrouver une famille innocente à qui ma présence était nécessaire. Mais l'agitation de mon esprit et la fatigue du voyage me causèrent une fièvre dont je sentis les symptômes avant de quitter les courses. C'était un nouvel accident fort embarrassant, me trouvant alors à soixante-dix milles de chez moi. Je me retirai donc dans un petit cabaret qui était hors du chemin, dont l'apparence annonçait qu'il était la retraite ordinaire de l'indigence et de la frugalité; et là, je pris un lit pour attendre patiemment l'issue de ma maladie. Je lan

guis dans cet endroit environ trois semaines. A la fin mon tempérament prit le dessus; mais je n'avais pas d'argent pour payer ma dépense. L'inquiétude seule que me causait cette dernière circonstance aurait pu occasionner une rechute, si je n'avais été assisté par un voyageur qui entra par hasard dans le cabaret, pour se rafraîchir en passant. Cet homme était justement l'honnête libraire près de Saint-Paul, qui a écrit tant de petits livres pour les enfants. Il s'appelait lui-même leur ami; mais il était en effet l'ami de l'humanité en général. Il ne fut pas plutôt entré qu'il pensa à s'en aller; car il avait toujours quelques affaires de la dernière importance, et il était alors occupé à ramasser des matériaux pour l'histoire d'un certain M. Thomas Trip. Je reconnus aussitôt le bon homme à sa face bourgeonnée; car il avait publié mes écrits contre les seconds mariages. Je lui empruntai quelque argent, que je promis de lui rendre à mon retour chez moi. Je quittai donc l'hôtellerie; et, comme j'étais encore faible, je résolus de retourner à la maison à petites journées de dix milles chacune. Ma santé et ma tranquillité ordinaires étaient presque entièrement rétablies; et je condamnais alors mon orgueil, qui m'avait fait révolter contre la Providence qui me châtiait. L'homme connaît bien peu les malheurs qui sont au-dessus de ses forces, jusqu'à ce qu'il vienne à les éprouver: de même l'ambitieux, qui voit tout brillant d'en bas, trouve, à mesure qu'il monte, que chaque pas qu'il fait lui découvre quelque desagrément caché qu'il n'avait pas prévu; de même, par l'effet de la disposition naturelle de notre esprit, toujours occupé à chercher des amusements dans quelque situation

qu'il se trouve, le malheureux, à mesure qu'il descend dans l'abîme du malheur, qui, vu la hauteur où règne le plaisir, lui paraît ténébreux et horrible, trouve quelque chose qui le flatte et qui le surprend. A mesure que nous descendons, les objets s'éclaircissent, des perspectives inattendues nous amusent, et les yeux de l'esprit s'adaptent aux ténèbres qui les environnent.

Il y avait deux heures que je marchais, quand j'aperçus de loin une voiture qui me parut être un chariot couvert. Je résolus de l'atteindre; mais quand j'en fus près, je reconnus que c'était un chariot qui voiturait les décorations, les habits et les bagages d'une troupe de comédiens de campagne au village voisin, où ils devaient représenter. Il n'y avait que le charretier qui conduisait et un des comédiens dans le chariot, parce que les autres ne devaient arriver que le lendemain. Bonne compagnie en chemin, dit le proverbe, le rend court. J'entrai donc en conversation avec le pauvre comédien; et, comme j'avais eu moi-même autrefois quelques talents pour le théâtre, je fis une petite dissertation sur ce sujet avec ma liberté ordinaire. Mais, comme j'étais fort peu instruit de l'état actuel du théâtre, je demandai quels étaient les auteurs dramatiques à présent en vogue, quels étaient les Drydens et les Otways du jour. "Je crois, monsieur, répondit le comédien, que peu de nos auteurs d'aujourd'hui se croiraient honorés d'être comparés aux auteurs que vous nommez. La manière d'écrire de Dryden et de Rawe est à présent tout à fait hors de mode. Notre goût a remonté d'un siècle. Fletcher, Ben Jonson et Shakspeare sont les seuls auteurs dont on représente les pièces.—Comment! m'écriai-je, est-il bien possible que notre siècle puisse

s'amuser avec le vieux langage, les mauvaises plaisanteries et les caractères outrés qui abondent dans ces pièces ?—Monsieur, répondit mon compagnon de voyage, le public ne s'embarrasse ni du langage, ni de la plaisanterie, ni des caractères. Ce n'est pas là son objet : il va au spectacle pour s'amuser, et il se trouve fort heureux quand il peut avoir une pantomime à l'abri du nom de Shakspeare ou de Ben Jonson.—En sorte donc, repris-je, je suppose que nos écrivains modernes s'attachent plutôt à imiter la manière de Shakspeare que la nature.—Pour vous dire la vérité, reprit mon compagnon, je crois qu'ils n'imitent ni l'un ni l'autre ; et le public n'exige que cela d'eux. Ce n'est pas la manière de traiter le sujet, mais la quantité d'actions, d'attitudes et de gestes qu'on peut y introduire, qui attire les applaudissements. Je connais une pièce qui ne contenait pas une seule plaisanterie, et qui est devenue la favorite du public, parce qu'il y avait beaucoup de haussements d'épaules ; et une autre, dont la chute fut prévenue par un accès de colique que le poëte y avait placé. . Non, monsieur, les pièces de Congrève et de Farguhar ont trop d'esprit pour le goût présent. Notre dialogue actuel est bien plus naturel."

Pendant la conversation, l'équipage de la troupe ambulante arriva au village, qui, à ce qu'il parut, avait été instruit de notre arrivée, et qui était sorti pour nous considérer ; car mon compagnon observa que les comédiens de campagne avaient toujours beaucoup plus de spectateurs dehors que dedans. Je ne fis pas réflexion à l'indécence qu'il y avait de me trouver en pareille compagnie, jusqu'à ce que j'eusse aperçu la canaille s'attrouper autour de nous.

Je me réfugiai donc au plus vite dans le premier cabaret qui se présenta, où je fus introduit dans la salle commune. J'y fus aussitôt accosté par un homme fort bien mis, qui me demanda si j'étais le chapelain de la troupe, ou si c'était mon habit de caractère pour la pièce, que je portais. Lui ayant dit le fait, et que je n'appartenais pas à la troupe, il eut la complaisance de m'inviter, moi et le comédien, à prendre notre part d'un bol de punch avec lui ; et pendant que nous le vidâmes, il parla politique avec tant de véhémence et d'intérêt, que je ne le pris pour rien moins que pour un membre du parlement ; mais ma conjecture fut confirmée quand, après avoir demandé ce qu'il y avait pour souper dans le cabaret, et n'ayant pas été content de ce qui y était, il insista pour que le comédien et moi vinssions souper chez lui, ce que j'acceptai après quelques instances.

CHAPITRE XIX.

Description d'une personne mécontente du gouvernement, et qui craint la perte des droits de la nation.

La maison où nous allions n'étant qu'à une petite distance du village, celui qui nous invitait nous dit que, comme le carrosse n'était pas prêt, il nous y conduirait à pied ; et nous arrivâmes bientôt à une des plus belles maisons de campagne que j'eusse jamais vues. L'appartement où l'on nous introduisit était très-élégamment orné, et à la moderne. Notre hôte sortit pour donner ses ordres pour le souper ; et le comédien me fit entendre par un clin d'œil que nous

étions en bonheur ce jour-là. Lorsqu'on eut servi un souper magnifique, deux dames dans un déshabillé aisé entrèrent, et la conversation commença avec beaucoup de gaieté. La politique était le sujet sur lequel notre hôte s'étendait principalement; car il assurait que la liberté était tout à la fois sa gloire et sa terreur. Quand le couvert fut levé, il me demanda si j'avais lu le *Moniteur;* sur quoi lui ayant répondu que non: "Mais vous avez vu au moins l'*Auditeur?* je suppose.—Non, monsieur, ni l'un ni l'autre, répondis-je.—Cela est étrange, très-étrange! répondit mon hôte. Pour moi je lis tous les papiers politiques qui paraissent: le *Daily*, le *Public*, le *Ledger*, la *Chronicle*, le *London-Evening*, le *Whitehall-Evening*, les dix-sept *Magasins* et les deux *Revues;* et, quoique tous les écrivains de ces différents ouvrages se détestent les uns les autres, je les aime tous. La liberté, monsieur, est la gloire d'un Anglais; et, par mes *mines de Cornouailles*, j'en respecte les protecteurs. —En ce cas, m'écriai-je, j'espère que vous respectez le roi.—Oui, reprit mon hôte, quand il fait ce que nous désirons; mais, s'il se comporte comme il a fait dernièrement, je ne me mêlerai plus de ses affaires. Je ne dis rien, je me contente de penser. Il y a beaucoup de choses qui auraient été mieux, si je les avais dirigées. Je crois qu'il n'y a pas eu assez d'avis: il devrait prendre conseil de chaque personne qui voudrait lui en donner; et alors tout irait mieux.

—Je voudrais, repris-je, que ces donneurs d'avis qu'on ne demande pas fussent mis au pilori. C'est le devoir des honnêtes gens d'assister le côté le plus faible de notre constitution, ce pouvoir sacré de la royauté qui a été en déclinant depuis quelques an-

nées, et qui perd l'influence qu'il devrait avoir dans l'Etat. Mais une foule d'ignorants crient toujours à la liberté ; et, s'ils ont quelque poids, ils le mettent bassement dans le côté de la balance qui penche déjà.

—Comment ! s'écria une des dames, ai-je vécu pour voir quelqu'un d'assez abject, d'assez misérable, pour être ennemi de la liberté et défenseur des tyrans ? La liberté ! ce don précieux du ciel, ce privilége glorieux des Bretons !

—Est-il bien possible, s'écria de son côté notre hôte, qu'on trouve aujourd'hui des avocats défenseurs de l'esclavage ? des hommes capables d'abandonner honteusement les priviléges des Bretons ? Peut-il y avoir, monsieur, quelqu'un d'assez lâche pour cela ?

—Non, monsieur, répliquai-je, je suis pour la liberté, cet attribut de Dieu ; pour la glorieuse liberté, ce sujet des déclamations modernes. Je voudrais que tous les hommes fussent rois. Je voudrais être roi moi-même. Nous avons tous une même prétention au trône ; nous sommes tous originairement égaux. Telle est mon opinion, et telle fut autrefois celle d'une espèce d'honnêtes gens qu'on appelait *Levellers*. Ils essayèrent de s'ériger en une société, où tous seraient également libres. Mais, hélas ! cela ne pouvait jamais réussir ; car, parmi eux, il y avait des individus, les uns plus forts, les autres plus fins ; et ceux-là devinrent maîtres du reste. Car il est sûr, comme il l'est que votre postillon ne monte vos chevaux que parce qu'il est un animal plus fin qu'eux, qu'un autre animal plus fin ou plus fort que lui lui montera sur les épaules à son tour. Puisqu'il est donc nécessaire que l'homme soit soumis à quelqu'un, et que les uns soient nés pour commander et les autres pour obéir,

la question est de savoir, puisqu'il doit y avoir des maîtres, s'il vaut mieux les avoir dans la même maison avec nous, ou dans le même village, ou plus loin encore, dans la capitale. Pour moi, monsieur, comme je hais naturellement la présence d'un maître, plus il est loin de nous, plus je suis content. La majeure partie du monde est aussi de mon avis. On a unanimement élu un roi, dont l'élection diminue le nombre des petits tyrans qu'il y aurait eus et éloigne la tyrannie le plus loin possible du plus grand nombre du peuple. Ceux qui étaient des tyrans avant l'élection d'un roi sont naturellement ennemis d'un pouvoir élevé au-dessus d'eux, et dont le poids est supérieur au leur sur les ordres inférieurs de l'Etat. C'est pourquoi il est de l'intérêt particulier des grands de diminuer autant qu'ils peuvent l'autorité royale, parce que naturellement tout ce qu'ils lui enlèvent leur retourne, et tout ce qu'ils ont à faire dans l'Etat, c'est de miner en dessous autant qu'ils peuvent le maître général, pour reprendre leur autorité primitive. Or, un Etat peut être tel dans sa constitution, ses lois peuvent être tellement ordonnées, et ses sujets riches et puissants tellement intentionnés, que tout conspire à détruire la monarchie. Si les circonstances de l'Etat sont telles, par exemple, qu'elles favorisent l'accumulation des richesses et rendent ceux qui sont déjà opulents encore plus riches, leur force et leur ambition s'accroîtront en même temps. Or, une accumulation de richesses arrive nécessairement dans un Etat qui tire plus de richesses du commerce extérieur que de son industrie intérieure, car il n'y a que des riches qui puissent faire avec avantage le commerce extérieur; et ces gens ont en même temps

tout le produit de l'industrie intérieure: en sorte que le riche, dans un tel Etat, a deux sources pour amasser des richesses, pendant que le pauvre n'en a qu'une. C'est par ce moyen qu'on a toujours vu les richesses s'accumuler dans les Etats commerçants, et ces Etats sont tous devenus par la suite aristocratiques. Outre cela, les lois mêmes d'un pays peuvent contribuer à cette accumulation excessive de richesses dans les mains des particuliers: comme, par exemple, quand les liens naturels qui unissent les riches et les pauvres sont rompus, et qu'il est réglé que les riches ne se marieront qu'entre eux; ou quand les gens sages seront prévenus de servir leur pays comme conseillers, uniquement à cause de leur manque d'opulence, et que, par ce moyen, on rend les richesses l'objet de l'ambition d'un homme prudent; je dis que, par ces moyens et d'autres semblables, les richesses s'accumuleront. Le possesseur de ces richesses accumulées, quand il s'est procuré les nécessités et les plaisirs de la vie, ne peut employer le superflu de sa fortune qu'à chercher à acquérir du pouvoir; ce qui veut dire, en d'autres termes, à se faire des sujets en achetant la liberté des indigents ou des âmes vénales, d'hommes enfin qui veulent bien, pour du pain, souffrir la tyrannie près d'eux. C'est ainsi que l'homme opulent ramasse en général autour de lui un cercle du plus pauvre peuple; et l'Etat abondant en richesses accumulées peut être comparé au système de Descartes, où chaque globe est entouré de son tourbillon propre. Cependant ceux qui veulent bien se soumettre à se mouvoir ainsi dans le tourbillon d'un grand ne peuvent être que des gens disposés à l'esclavage, de la canaille dont l'âme est formée pour la servitude, et

qui ne connaît de la liberté que le nom. Mais il y aura encore un plus grand nombre d'hommes hors de la sphère de l'influence des opulents, j'entends cet ordre de citoyens qui ont trop de fortune pour se soumettre au pouvoir de leur voisin, et qui cependant n'en ont pas assez pour s'ériger eux-mêmes en tyrans. C'est dans cet état mitoyen que se trouvent communément les arts, la prudence et les vertus de la société : c'est cet ordre seul qui est le conservateur de la liberté, et qu'on peut appeler le peuple. Or, il peut arriver que cet ordre mitoyen perde toute son influence dans l'Etat, et que sa voix soit étouffée par celle de la canaille ; car, si la fortune nécessaire aujourd'hui pour procurer seule le droit de donner sa voix dans les affaires d'Etat est dix fois moindre que celle qui a été jugée nécessaire au temps que la constitution s'est formée, il est évident qu'alors un plus grand nombre de la canaille entrera dans le système politique, et que, se mouvant toujours dans la sphère des grands, ils iront où la grandeur les dirigera. Dans un tel Etat, tout ce que l'ordre mitoyen a donc à faire est de conserver et de défendre avec le plus grand soin les droits et les prérogatives d'un seul maître ; car le prince divise le pouvoir des riches et empêche les grands de tomber avec un poids supérieur sur l'ordre qui est au-dessous d'eux. L'ordre mitoyen peut être comparé à une ville dont les opulents forment le siége, et que le prince se hâte de secourir. Tant que les assiégeants sont dans la crainte de l'ennemi extérieur, il est naturel qu'ils offrent à la ville les conditions les plus avantageuses, qu'ils flattent les assiégés de paroles, et qu'ils leur promettent des priviléges. Mais, si une fois ils défont le prince, les murailles de

la ville ne seront plus qu'une faible défense pour les habitants. On voit ce qu'ils doivent attendre, en considérant la Hollande, Gênes et Venise, où les lois gouvernent les pauvres, et où les riches gouvernent les lois. Je tiens donc, et je donnerais ma vie pour ce pouvoir sacré de la monarchie: car, s'il y a quelque chose de sacré parmi les hommes, ce doit être le souverain, l'oint du Seigneur; et toute atteinte portée à son pouvoir, dans la guerre comme dans la paix, est une atteinte réelle portée aux libertés des sujets. Les mots de liberté, de patriotisme, de *Bretons* ont déjà trop opéré: il est à souhaiter que les vrais enfants de la liberté empêchent qu'ils n'opèrent davantage. J'ai connu dans mon temps beaucoup de ces vaillants champions de la liberté, et cependant, je ne m'en rappelle pas un seul qui, dans son cœur et dans sa famille, ne fût un tyran."

Je m'aperçus que ma chaleur sur la matière avait allongé ma harangue au delà des bornes de la politesse. Mais l'impatience de mon hôte, qui avait fait souvent des efforts pour m'interrompre, ne put se contenir plus longtemps. "Ainsi donc, dit-il, c'est un *jésuite* sous les habits d'un ministre que je me trouve avoir à ma table: mais, de par toutes les *mines de charbon de Cornouailles*, il décampera d'ici, comme je m'appelle Wilkinson." Je sentis alors que j'avais été trop loin, et je demandai pardon de la chaleur avec laquelle j'avais parlé. "Pardon! s'écria-t-il en fureur, dix mille excuses n'obtiendraient pas votre pardon pour de tels principes. Abandonner la liberté, la propriété, est, comme dit le gazetier, tendre le dos avec bassesse pour recevoir le bât.... Monsieur, j'exige que vous sortiez tout à l'heure de cette maison,

si vous voulez qu'il ne vous arrive pas pis. Je l'exige." J'allais recommencer mes remontrances, quand nous entendîmes un laquais frapper à la porte. Les deux dames de la compagnie s'écrièrent aussitôt, avec un air d'inquiétude : " Ah! mord...., c'est notre maître et notre maîtresse qui rentrent." Je connus alors que l'homme qui nous traitait n'était que le sommelier de la maison, qui, dans l'absence de son maître, avait eu envie de se donner les airs de faire le maître pour quelque temps. Et, à dire vrai, il parlait aussi bien politique que la plupart des gentilshommes de campagne. Mais rien ne put exprimer quelle fut ma confusion quand je vis le maître et son épouse entrer; et leur surprise ne fut pas moindre que la nôtre, de trouver chez eux telle compagnie et si bonne chère. "Messieurs, dit le véritable maître de la maison, à moi et à mon compagnon, votre très-humble serviteur; mais je vous proteste que la faveur que vous me faites est si grande, que je ne sais comment vous en remercier." Quelque inattendue que notre compagnie lui parût, la sienne ne l'était pas moins pour nous; et je restais muet, en réfléchissant sur mon inconséquence, quand je vis entrer après eux dans la chambre miss Arabella Wilmot, qui avait été autrefois destinée à mon fils Georges, mais dont le mariage avait été rompu par l'accident que j'ai rapporté pcécédemment. Dès qu'elle me vit, elle vint se jeter dans mes bras avec les signes de la joie la plus vive. "Mon cher monsieur, s'écria-t-elle, quel heureux hasard nous procure le plaisir de votre visite? Je suis sûre que mon oncle et ma tante seront charmés de savoir qu'ils ont pour hôte l'honnête docteur Primrose." En entendant mon nom, le monsieur

et la dame s'avancèrent et me dirent que j'étais le bienvenu de la manière la plus polie et la plus affable. Ils ne purent s'empêcher de sourire en apprenant l'histoire de ma visite; mais ils voulaient mettre dehors sur-le-champ le malheureux sommelier: cependant ils lui pardonnèrent à ma prière.

M. Arnold et son épouse, qui étaient les maîtres de la maison où j'étais, insistèrent pour que je restasse chez eux quelques jours; et comme leur nièce, ma charmante pupille, dont mes instructions avaient, en quelque façon, formé l'esprit, se joignit à eux, j'acceptai. Cette nuit, on me donna une chambre à coucher magnifique; et le lendemain matin, de bonne heure, miss Wilmot me fit prier d'aller me promener avec elle dans le jardin, qui était décoré dans le goût moderne. Après qu'elle m'eut fait voir pendant quelque temps les beautés de l'endroit, elle me demanda, d'un air désintéressé, s'il y avait longtemps que je n'avais reçu des nouvelles de mon fils Georges. "Hélas! madame, m'écriai-je, voilà trois ans qu'il est absent, sans m'avoir écrit, ni à aucun de ses amis. J'ignore où il est; peut-être ne le reverrai-je plus, non plus que le bonheur. Non, ma chère demoiselle, nous ne reverrons plus ces heures agréables que nous passions au coin de notre feu à Wakefield. Ma petite famille commence à se disperser; et non-seulement la pauvreté, mais le déshonneur tombent sur nous." Le bon cœur de miss Wilmot ne lui permit pas d'entendre ce récit sans verser des larmes; et comme je vis sa sensibilité, je n'entrai pas dans un plus long détail de nos malheurs. Ce fut cependant une consolation pour moi de trouver que le temps n'avait pas changé ses affections, et qu'elle avait

refusé plusieurs partis qui lui avaient été proposés depuis que nous avions quitté le pays. Elle me promena dans tous les endroits où l'on avait fait des augmentations et des embellissements, me montrant les différentes allées, les bosquets, et prenant occasion, sur chaque objet, de me faire quelque question relative à mon fils. Nous employâmes ainsi la matinée, jusqu'au temps où l'on vint nous avertir pour le dîner. Nous y trouvâmes le directeur de la troupe ambulante, qui était venu pour placer des billets pour la *Belle Pénitente*, qui devait être représentée le soir, et dans laquelle un jeune homme, qui n'avait encore jamais paru sur aucun théâtre, devait jouer le rôle d'Horatio. Il semblait fort chaud dans ses louanges du nouvel acteur, et assurait qu'il n'en avait jamais connu qui promît tant. "Bien jouer, observait-il, n'est pas l'affaire d'un jour; mais cet homme paraît avoir été formé par la nature pour être sur le théâtre. Sa voix, sa figure, ses gestes sont admirables. Nous l'avons rencontré par hasard dans notre voyage ici." Ce récit excita notre curiosité; et, à la sollicitation des dames, je consentis à les accompagner à la comédie, qui n'était rien autre chose qu'une grange. Comme les personnes avec lesquelles je me trouvais étaient incontestablement les principaux du lieu, nous fûmes reçus avec beaucoup de respect et placés au premier rang, en face du théâtre, où nous attendîmes quelque temps, impatients de voir Horatio paraître. Enfin ce nouvel acteur s'avança, et je vis que c'était mon malheureux fils. Il allait commencer, quand, jetant les yeux sur les spectateurs, il nous aperçut et resta sans voix et sans mouvement. Les acteurs, derrière la scène, qui croyaient que c'était la timidité

naturelle à un débutant qui l'arrêtait, tâchaient de l'encourager; mais, au lieu de commencer, il fondit en larmes et se retira. Je ne sais quelles furent les sensations que j'éprouvai alors; car elles se succédèrent trop rapidement pour que je puisse les décrire. Mais je fus bientôt tiré de ma rêverie par miss Wilmot, qui, pâle et tremblante, me dit de la reconduire chez son oncle. De retour à la maison, M. Arnold, qui ne concevait encore rien à notre conduite extraordinaire, ayant été instruit que le débutant était mon fils, lui envoya son carrosse et une invitation pour venir chez lui; et, comme il persévéra dans son refus de paraître sur le théâtre, les comédiens en mirent un autre à sa place, et nous l'eûmes bientôt avec nous. M. Arnold l'accueillit avec beaucoup de politesse, et moi avec mes transports ordinaires; car je n'ai jamais pu contrefaire le ressentiment. Miss Wilmot le reçut avec un air d'indifférence affectée, et je voyais qu'elle s'étudiait à jouer ce rôle. Le trouble de son esprit ne paraissait pas encore apaisé; elle lâchait mille propos qui ressemblaient à de la joie, et elle éclatait ensuite de rire de son étourderie. De temps en temps elle donnait un coup d'œil dans la glace, comme si elle eût été bien aise de s'assurer du pouvoir irrésistible de sa beauté, et souvent elle faisait des questions sans en écouter la réponse.

CHAPITRE XX.

Histoire d'un vagabond philosophe, qui court après la nouveauté et perd le contentement.

Après le souper, madame Arnold offrit poliment à mon fils d'envoyer deux de ses gens chercher son bagage. Il la remercia d'abord de son offre. Mais, comme elle insista, il fut obligé de lui avouer qu'un bâton et un sac de voyage étaient tout le mobilier qu'il possédât sur la terre. "Oui, mon fils, m'écriai-je, tu m'as quitté pauvre et tu reviens pauvre; mais du moins tu as beaucoup vu le monde.—Oui, mon père, répondit-il; mais courir après la fortune n'est pas le moyen de l'attraper; et ma foi, depuis quelque temps j'ai abandonné ma poursuite.—Je crois, dit madame Arnold, que le récit de vos aventures serait amusant. J'en ai entendu souvent raconter la première partie par ma nièce; mais, si vous vouliez nous favoriser du reste, la compagnie vous aurait beaucoup d'obligation.—Madame, reprit mon fils, je puis vous assurer que le plaisir que vous aurez à entendre mon histoire ne sera pas à moitié aussi grand que ma vanité à la raconter. Cependant je ne puis vous promettre d'aventures, car j'ai plus vu que fait. Le premier malheur de ma vie, que vous connaissez, fut grand; mais, s'il m'affligea, il ne m'abattit point. Personne n'eut jamais une plus heureuse disposition à se flatter d'espérances que moi. Moins je trouvai la fortune favorable alors, plus j'espérai qu'elle me récompenserait dans un autre temps; et, comme j'étais au plus bas de sa roue, une nouvelle révolution ne pouvait que m'élever. Je me mis donc en route

pour Londres, par un beau jour, sans inquiétude pour le lendemain, mais joyeux comme les oiseaux qui chantaient sur mon chemin. Je prenais courage en réfléchissant que Londres était la vraie place où les talents de toute espèce pouvaient être connus et récompensés.

"En arrivant à la ville, mon premier soin fut de remettre votre lettre de recommandation à notre cousin, que je trouvai n'être pas beaucoup en meilleure situation que moi. Mon premier plan, comme vous vous le rappelez, était d'être précepteur dans une école, et je lui demandai son avis là-dessus. Notre cousin reçut ma proposition avec un rire sardonique: "Oui, ma foi, dit-il, voilà une jolie carrière à laquelle on vous a destiné. J'ai été moi-même précepteur dans une pension, et je veux être pendu si je n'eusse pas mieux aimé vivre sous la garde d'un geôlier à Newgate. Je me levais de bonne heure et me couchais tard. Le maître me regardait avec hauteur, la maîtresse me haïssait parce que je n'étais pas beau garçon; les enfants me faisaient enrager à la maison, et je n'avais pas la liberté de sortir pour aller chercher des civilités dehors. Mais êtes-vous sûr que vous soyez propre pour entrer dans une école? Voyons un peu. Savez-vous mettre la main à tout?—Non.—En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Savez-vous accommoder les cheveux des enfants?—Non.—En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Avez-vous eu la petite-vérole?—Non.—En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Pouvez-vous coucher trois dans un lit?—Non.—En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Avez-vous bon appétit?—Oui.—En ce cas, vous n'êtes pas

bon pour une pension. Non, mon cher cousin, si vous voulez une profession jolie et aisée, mettez-vous en apprentissage pour sept ans chez un coutelier pour tourner sa roue, mais fuyez une pension. Cependant, continua-t-il, je vois que vous êtes un garçon qui avez des sentiments et de la science: voudriez-vous, à mon exemple, devenir auteur? Vous avez lu sans doute dans vos livres que des gens de génie sont morts de faim à ce métier; mais aujourd'hui je vous ferai voir quarante sots dans la ville, qui en vivent et qui s'y enrichissent. Ce sont tous d'honnêtes lourdauds qui vont tout doucement et tout uniment leur chemin, qui écrivent sur l'histoire, la politique, et qu'on loue; qui, s'ils avaient été faits savetiers, auraient toute leur vie raccommodé des souliers, sans qu'ils en eussent jamais fait." Voyant que le métier de précepteur dans une pension n'était pas fort honorable, je me résolus d'accepter la proposition de mon cousin, et, ayant le plus grand respect pour la littérature, je saluai avec vénération la fameuse Grubstreet. Plein d'idées brillantes, je m'imaginais que j'allais marcher sur les pas des Dryden et des Otway. Dans le fait, je considérai la déesse de ce pays comme une mère par excellence; car, quoique le commerce du monde puisse former le bon sens, la pauvreté que la déesse distribue à ses suivants élève le génie. Plein de ces réflexions, je me mis à l'œuvre, et, considérant qu'il restait les meilleures choses du monde à dire du côté faux, je résolus de faire un livre qui fût tout à fait neuf. J'habillai donc trois paradoxes avec vraisemblance. Mes propositions étaient fausses sans doute, mais elles étaient neuves. Les diamants réels de la vérité sont une marchandise qu'on a si souvent im-

portée ; je n'avais de ressource que dans l'importation de quelque chose de brillant, qui, vu à une certaine distance, leur ressemblât. Quelle importance, quand j'y pense, était perchée sur ma plume pendant que j'écrivais ! Je ne doutais point que tout le monde littéraire ne s'élevât contre mon système, mais j'étais préparé à tenir tête au monde littéraire. Semblable au porc-épic qui se roule sur lui-même, présentant ses piquants pour défense, j'avais ma plume aiguisée contre tout assaillant.

—Bien ! mon enfant, m'écriai-je, et quel sujet traitas-tu ? J'espère que tu n'oublias pas l'importance de la matière du second mariage des ecclésiastiques. Mais je t'interromps. Continue. Tu publias donc tes paradoxes ; et que dirent les gens de lettres ?

—Hélas ! répondit mon fils, le monde littéraire ne dit rien à mes paradoxes, rien du tout. Chacun d'eux était occupé à se louer, lui et ses amis, ou à critiquer ses ennemis ; et malheureusement je n'avais ni amis ni ennemis. J'éprouvai la plus cruelle de toutes les mortifications, le mépris. Comme j'étais, un jour, dans un café, à réfléchir sur le sort de mes paradoxes, un petit homme entra dans la salle, se plaça à une table devant moi, et, après quelques instants de conversation, s'étant aperçu que j'étais lettré, il tira de sa poche un paquet de prospectus, me priant de souscrire pour une nouvelle édition qu'il allait donner de Properce avec des notes. Sa demande produisit nécessairement ma réponse, qui fut que je n'avais pas d'argent ; et cet aveu de ma part le conduisit à s'informer quelle était la nature de mes espérances. Voyant, par ma réponse, qu'elles n'étaient pas plus grandes que ma bourse n'était pleine : " Je vois bien,

me dit-il, que vous ne connaissez pas la ville ; je vais vous donner quelques instructions là-dessus. Regardez ces prospectus. Par leur moyen, j'ai subsisté fort à mon aise pendant douze années. Dès l'instant qu'un riche créole arrive de la Jamaïque, ou une riche douairière de sa province, je leur propose de souscrire. J'assiége d'abord leur cœur par des flatteries, et quand par ce moyen la brèche est faite, je l'attaque avec mes prospectus. S'ils souscrivent d'abord sans difficulté, alors je renouvelle mes sollicitations pour la permission de leur dédier l'ouvrage. Si je l'obtiens, je leur demande celle de faire graver leurs armes en tête de l'épître dédicatoire. Ainsi, continua-t-il, je vis aux dépens de la vanité, et je m'en moque.... Mais, entre nous, je commence à être trop connu, je serais bien aise que vous vous prêtassiez à m'obliger. Un seigneur de distinction vient de revenir justement d'Italie. Son portier connaît ma figure ; mais, comme il ne connaît pas la vôtre, si vous voulez vous charger de cette pièce de vers, je suis sûr que vous réussirez, et nous partagerons le profit.

—Dieu me bénisse, m'écriai-je, Georges, est-ce là l'emploi de nos poètes à présent ? Des gens d'un talent supérieur s'abaissent à ces indignités ! Peuvent-ils déshonorer si honteusement la profession en faisant un vil trafic de louanges pour du pain ?

—Oh ! non, mon père, répondit-il, un vrai poète ne s'abaisse jamais si bas : car où il y a du génie, il y a de l'orgueil. Les hommes que je vous dépeins sont les mendiants de la rime. Un véritable poète, en même temps qu'il méprise toutes les difficultés pour acquérir de la gloire, est poltron pour souffrir

le mépris; et il n'y a que les gens indignes d'être protégés qui se soumettent à demander de la protection. Ayant le cœur trop haut pour m'avilir à ces indignités, et la fortune trop basse pour hasarder un second effort pour la gloire, je fus obligé de prendre un parti mitoyen, et d'écrire pour avoir du pain. Mais je n'avais pas les qualités nécessaires pour une profession où l'adresse seule assure le succès. Je ne pouvais reprimer ma passion secrète pour la louange; en sorte que j'employais à faire mon possible pour écrire bien et avec précision un temps qui aurait été plus utilement employé à écrire médiocrement, mais beaucoup. Mes petits ouvrages ne furent pas remarqués au milieu de la foule des écrits périodiques. Le public avait des occupations trop importantes pour s'amuser à remarquer l'aisance et l'agréable simplicité de mon style, et l'harmonie de mes périodes fut ensevelie dans l'oubli. Mes essais moururent avec les *Essais sur la liberté*, les *Contes orientaux* et les *Remèdes pour la morsure des chiens enragés;* pendant que l'*ami de lui-même*, l'*ami de la vérité*, l'*ami de la liberté*, l'*ami de l'humanité*, écrivaient mieux que moi parce qu'ils écrivaient plus vite. Je commençai donc à n'avoir pour compagnie que des auteurs négligés, comme moi, qui se louaient, se plaignaient et se méprisaient les uns les autres. La satisfaction que nous causaient les écrits de tout auteur que le public estimait était en raison inverse de leur mérite. L'esprit des autres ne pouvait plus me plaire. Le malheur de mes paradoxes avait entièrement tari cette source de contentement pour moi. Je ne pouvais ni lire, ni écrire d'une façon qui me plût; car la supériorité dans un autre était l'objet de

mon aversion, et écrire était mon métier. Au milieu de ces sombres réflexions, étant un jour assis sur un banc dans le parc Saint-James, un jeune homme de bonne famille, que j'avais connu à l'Université, m'aborda; nous nous saluâmes l'un l'autre en hésitant, lui presque honteux d'être connu de quelqu'un aussi mal mis que je l'étais, et moi craignant d'être méprisé. Mes craintes s'évanouirent bientôt; car je trouvai qu'au fond Edward Tornhill était un bon garçon.

—Que dis-tu, Georges? m'écriai-je en l'interrompant: Tornhill, tu le nommes? Ce ne peut être certainement que notre seigneur.—Ah! s'écria madame Arnold, est-ce que vous êtes si voisin de M. Tornhill? Il a été longtemps ami de notre famille, et nous attendons dans peu une visite de lui.

—Le premier soin de mon ami, continua mon fils, fut de changer mes pauvres vêtements pour un bel habit qu'il me donna; enfin je fus admis à sa table sur le pied d'un demi-ami, d'un demi-favori. Mon emploi était de l'accompagner aux ventes publiques, de l'entretenir gai pendant qu'on faisait son portrait, de prendre la gauche dans son carrosse quand il n'y avait point d'autre compagnie, et de l'aider à faire la débauche quand il était en humeur libertine. Outre cela, j'avais beaucoup de petites choses à faire sans qu'on me l'ordonnât: j'étais muni d'un tire-bouchon pour le lui présenter; je tenais en son nom les enfants de ses domestiques; je chantais quand on me le demandait; j'étais toujours gai, toujours humble, et content si je pouvais. Je n'étais cependant pas sans rival dans ce poste honorable. Un capitaine de marine, que la nature semblait avoir formé pour une

pareille place, me disputait l'affection de mon protecteur. Sa mère avait été blanchisseuse d'un homme de qualité, et par ce moyen, il avait acquis de bonne heure de goût pour les intrigues amoureuses et la généalogie. Comme cet homme faisait l'unique occupation de sa vie de s'introduire dans la connaissance des seigneurs, quoique plusieurs l'eussent éconduit à cause de sa stupidité, d'autres permettaient ses assiduités, parce qu'ils étaient aussi sots que lui. La flatterie étant sa profession, il la pratiquait avec une aisance inconcevable; et en même temps que chaque jour le désir d'être flatté croissait chez mon patron, la connaissance que j'acquérais chaque jour de ses défauts me dégoûtait de le louer. J'étais donc sur le point d'abandonner tout à fait le champ de bataille au capitaine, quand il se présenta une occasion où mon ami prétendu eut besoin de mon secours. Il ne s'agissait de rien moins que de me battre pour lui contre un gentilhomme avec la sœur duquel on prétendait qu'il en avait mal agi. J'acceptai sans difficulté la commission, et, quoique je voie que ma conduite vous déplaît, je crus que je devais à l'amitié de ne pas le refuser. Je me battis donc; je désarmai mon adversaire, et j'eus bientôt après la satisfaction de découvrir que la dame insultée n'était qu'une femme du monde, et celui contre qui je m'étais battu un escroc qui vivait avec elle. Les assurances de la reconnaissance la plus vive me furent prodiguées pour le service que je venais de rendre; mais, comme mon patron devait quitter la ville dans peu de jours, il ne trouva d'autre moyen de m'être utile que de me recommander à son oncle, sir William Tornhill, et à un autre grand seigneur qui avait une place dans le gou-

vernement. Quand il fut parti, je n'eus rien de plus pressé que d'aller porter ma lettre de recommandation à son oncle. C'était un homme qui passait pour posséder toutes les vertus, et qui cependant était juste. Ses gens me reçurent de l'air le plus honnête ; car on voit toujours dans la réception des domestiques le caractère du maître. On m'introduisit dans une grande salle où sir William Tornhill vint bientôt me trouver. Je lui présentai ma lettre qu'il lut, et, après avoir réfléchi pendant quelques minutes : "Quels sont, monsieur, me dit-il, les services que vous avez rendus à mon parent, pour mériter qu'il vous recommande si chaudement? Mais je crois, monsieur, deviner votre mérite auprès de lui. Vous vous serez battu pour lui, et vous attendez que je vous récompense pour avoir été l'instrument de ses vices. Je souhaite de tout mon cœur que le refus que vous éprouvez de moi puisse être pour vous une punition de votre faute; mais plutôt je souhaite qu'il puisse vous conduire au repentir...." Je souffris avec patience la rudesse de ce traitement, parce que je sentais qu'il était juste. Ma seule ressource fut donc alors dans ma lettre pour l'homme en place. Comme les portes des grands sont presque toujours assiégées par une troupe de gens prêts à les importuner de demandes ridicules, il me fut assez difficile d'être admis à lui parler. Cependant, après que j'eus dépensé la moitié de ma fortune, qui n'était pas considérable, à faire des présents aux valets, on m'introduisit dans une salle spacieuse, pour attendre que l'on eût porté ma lettre à monseigneur. J'eus le temps, avant que la réponse vînt, de considérer l'appartement où j'étais. Tout était grand et de bon goût. Les peintures, la

dorure, les meubles me pétrifiaient d'admiration et m'inspiraient les idées les plus grandes du maître. Ah! me disais-je à moi-même, combien doit être grand celui qui possède toutes ces choses, qui a dans sa tête les affaires de l'Etat, et dans sa maison la moitié des richesses du royaume! Certainement la profondeur de son génie doit être immense. Pendant ces sublimes réflexions, j'entendis quelqu'un s'avancer pesamment. Ah! me dis-je, voilà le grand homme lui-même. Non, ce n'était qu'une fille de chambre. Bientôt après j'entendis de nouveau marcher; ceci doit être lui. Non, ce n'était que le valet de chambre du grand homme. A la fin, sa Grandeur parut elle-même. "Est-ce vous, me dit-il, qui êtes le porteur de cette lettre?—Je répondis en m'inclinant.—Ah! dit-il, elle m'instruit que.... oui.... eh bien!...." A cet instant même, un domestique lui remit une carte, et sans faire davantage attention à moi, il sortit de la salle, me laissant réfléchir à mon aise sur mon bonheur. Je ne le vis plus jusqu'à ce qu'un laquais me dît que sa Grandeur descendait pour monter en carrosse. Je courus aussitôt en bas, et je joignis ma voix à celle de deux ou trois autres personnes qui étaient là comme moi pour demander des grâces. Mais sa Grandeur allait trop vite pour nous, et gagnait son carrosse à grandes enjambées, de manière que je fus obligé d'élever ma voix le plus que je pus pour savoir si j'obtiendrais une réponse. Pendant ce temps, il murmura à demi-voix une réponse dont j'entendis une moitié; l'autre moitié fut emportée par le bruit des roues de la voiture. Je restai quelque temps le cou tendu, dans la posture d'un homme qui prête l'oreille pour tâcher de saisir des sons, jusqu'au

moment où, regardant autour de moi, je me trouvai seul à la porte de sa Grandeur. Ma patience était épuisée. Désespéré de tous les affronts que j'éprouvais, j'étais déterminé à me précipiter, et il ne me manquait qu'un précipice pour m'y jeter, la tête la première. Je me considérais comme un de ces meubles de rebut que la nature avait jetés dans son garde-meuble pour y périr dans l'oubli et dans l'obscurité. Il me restait cependant une demi-guinée, et je pensais que la fortune ne pourrait pas m'en priver. Mais, pour m'en assurer, je résolus d'aller à l'instant même la dépenser pendant que je l'avais, et de m'en remettre ensuite au hasard pour le reste. Comme je marchais dans cette résolution, le bureau d'adresses de M. Cripse, qui se trouvait sur mon chemin, sembla m'inviter à y entrer. Dans ce bureau, M. Cripse offre obligeamment à tous les sujets de Sa Majesté une récompense de trente livres par an, pour laquelle ils donnent en échange leur liberté et la permission qu'on les transporte en Amérique comme esclaves. Je m'estimai heureux de trouver une place où je pouvais noyer mes craintes dans le désespoir. J'entrai donc dans sa caverne; car on peut l'appeler ainsi, tant elle est obscure, humide et sale. Là, je trouvai un nombre de malheureux, tous dans un état semblable au mien, attendant l'arrivée de M. Cripse, et présentant un tableau frappant de l'impatience anglaise. Leurs âmes hautaines, brouillées avec la fortune, déchargeaient ses injustices sur leurs propres cœurs. M. Cripse descendit enfin, et tous les murmures cessèrent. Il daigna me regarder avec une distinction particulière, et il fut le premier homme qui, depuis un mois, m'eût parlé avec un air souriant. Après

quelques questions, il trouva que j'étais propre pour tout au monde. Après avoir réfléchi un peu sur les moyens de m'occuper, il se frappa le front, comme s'il venait de penser qu'il était question alors d'une ambassade que le synode de Pensylvanie devait envoyer aux Indiens Chiachas, et il m'assura qu'il s'emploierait pour me procurer la place de secrétaire de cette ambassade. Je savais en moi-même que mon homme mentait, et cependant sa promesse me fit plaisir, par la raison qu'elle était magnifique. Je partageai donc ma demi-guinée : une moitié alla tenir compagnie à ses trente mille livres sterling de fortune, et avec l'autre je résolus d'entrer dans la première taverne, pour me rendre plus heureux que lui. Comme je sortais avec cette résolution, je rencontrai à la porte un capitaine de vaisseau que j'avais connu autrefois légèrement, et il consentit à me tenir compagnie pour vider un bol de punch. Comme je n'ai jamais déguisé ma situation, il m'assura que j'étais au bord de ma ruine en écoutant les promesses du maître du bureau d'adresses, et qu'il n'avait d'autre dessein que de me vendre pour les plantations. "Mais, continua-t-il, je crois que vous pourriez, sans aller si loin, trouver moyen de gagner aisément votre vie. Croyez-moi, je fais voile demain pour Amsterdam. Que ne venez-vous à bord comme passager? Tout ce que vous avez à faire en débarquant est d'enseigner l'anglais aux Hollandais, et je vous assure que vous ne manquerez pas d'écoliers et d'argent. Je suppose, ajouta-t-il, que vous entendez l'anglais, ou bien le diable s'en serait mêlé." Je l'assurai que, pour cela, il pouvait en être sûr; mais je lui témoignai quelque doute de savoir si les Hollandais étaient curieux d'apprendre

l'anglais. Il m'assura avec serment qu'ils aimaient la langue anglaise à la folie; et, sur sa parole, je m'embarquai le lendemain pour aller enseigner l'anglais en Hollande. Le vent fut bon: notre voyage fut court, et, après avoir payé mon passage avec la moitié de mes effets, je me trouvai comme un étranger tombé des nues dans une des principales villes de Hollande. Dans mon état, je ne voulais pas laisser passer de temps sans enseigner. Je m'adressai donc à deux ou trois des gens qui passaient, dont l'apparence me parut promettre davantage: mais il était impossible que nous nous entendissions l'un l'autre. Ce ne fut qu'alors que je songeai que, pour apprendre l'anglais à des Hollandais, il fallait d'abord qu'ils m'apprissent le hollandais. Je fus surpris moi-même d'avoir pu manquer de faire une réflexion si simple; mais il est certain que je ne l'avais pas faite.

"Ce projet ainsi évanoui, j'eus quelque envie de me rembarquer tout de suite pour retourner en Angleterre: mais, m'étant rencontré en compagnie avec un étudiant irlandais, notre conversation tourna sur des sujets de littérature; car je vous ferai observer en passant que j'oubliais toujours ma misère quand je trouvais occasion de m'entretenir de ces matières. Il m'apprit que dans l'Université où il étudiait il n'y avait pas deux hommes qui entendissent le grec: cela me surprit. Je pris à l'instant la résolution d'aller à Louvain, et d'y gagner ma vie à enseigner le grec. Je fus encouragé dans mon projet par mon camarade, qui me fit entendre que je pouvais faire ma fortune à ce métier.

"Je me mis en route le lendemain matin, plein d'espérance: chaque jour voyait diminuer le fardeau

de mes nippes comme le panier de pain d'Esope; car je les donnais en payement pour mon logement, à mesure que je voyageais. Quand j'arrivai à Louvain, je ne voulus point aller faire ma cour aux professeurs inférieurs; mais je pris le parti d'aller tout droit offrir mes talents au principal lui-même. J'y allai, je fus admis à lui parler, et je lui offris mes services comme maître en langue grecque, dont j'avais appris qu'on manquait dans son Université. Le principal parut d'abord douter de mes talents; mais j'offris de l'en convaincre sur-le-champ en traduisant devant lui en latin une page de tel auteur grec qu'il voudrait choisir. Comme il vit que cela était sérieux, il me parla en ces termes :

"—Vous voyez, jeune homme, que je n'ai jamais appris le grec, et je ne vois pas que j'en aie jamais eu besoin. J'ai eu le bonnet et la robe de docteur sans grec. J'ai dix mille florins par an sans grec. Je bois et mange bien sans grec. Enfin, je ne sais point le grec, et je ne crois pas qu'il serve à quelque chose."

"J'étais alors trop loin de chez moi pour songer à m'en retourner, ainsi je résolus d'avancer. Je savais un peu de musique; j'avais une voix passable; et de ce qui avait fait autrefois mon amusement, je fis un moyen de me procurer ma subsistance. Je traversai la partie de la Flandre où les paysans sont assez pauvres pour être joyeux; car j'ai toujours remarqué qu'ils étaient gais en proportion qu'ils étaient plus malheureux. Quand j'approchais de la maison d'un paysan, à la chute du jour, je jouais un de mes airs les plus gais, et cela me procurait non-seulement un logement pour la nuit, mais de quoi vivre pour le lendemain. J'essayai une fois ou deux de jouer pour

des gens comme il faut; mais ils trouvaient que je jouais horriblement, et ils ne me donnèrent jamais la moindre bagatelle: cela me paraissait d'autant plus extraordinaire que, quand je jouais autrefois en compagnie pour mon seul plaisir, mon exécution ne manquait jamais de ravir l'assemblée, surtout les dames; mais, comme c'était alors ma seule ressource pour vivre, on la trouvait misérable; ce qui prouve combien le monde est disposé à estimer bas les talents par lesquels un homme gagne sa vie.

"J'arrivai de cette manière à Paris, sans autre dessein que de voir la ville et de m'en retourner. Le peuple de Paris aime beaucoup mieux les étrangers qui ont de l'argent que ceux qui ont de l'esprit. Comme je n'avais ni l'un ni l'autre, vous pouvez bien imaginer que je ne fus pas fort bien accueilli. Après m'être promené dans la ville quatre ou cinq jours, et avoir vu les meilleures maisons par dehors, je me préparais à quitter cette ville où l'hospitalité est vénale, quand, passant dans une des principales rues, je rencontrai notre cousin à qui vous m'aviez recommandé. Sa rencontre me fit beaucoup de plaisir, et la mienne, je crois, ne lui fit pas de peine. Il s'informa des motifs qui m'avaient amené à Paris, et m'apprit que son occupation actuelle en cette ville était de ramasser des tableaux, des médailles, des gravures et des antiques de toute espèce pour un particulier de Londres qui venait d'acquérir tout d'un coup une grande fortune et du goût. Je fus d'autant plus surpris de voir mon cousin choisi pour cet emploi, que lui-même m'avait assuré plusieurs fois qu'il ne s'entendait point du tout dans ces matières. Sur ce que je lui demandai comment il avait fait pour

devenir connaisseur en si peu de temps, il m'assura qu'il n'y avait rien de plus aisé, que tout le secret consistait en deux règles : l'une, de faire l'observation que le tableau aurait pu être meilleur si le peintre avait pris plus de peine ; l'autre, de louer les ouvrages de Pietro Perugino. "—Mais, me dit-il, comme je vous ai appris autrefois à être auteur à Londres, je veux vous apprendre l'art d'acheter des tableaux à Paris."

"J'acceptai de bon cœur sa proposition, parce que c'était un moyen de vivre, et que tout ce que je cherchais était de vivre. J'allai donc chez lui, je me vêtis mieux par son secours, et je l'accompagnai aux ventes de tableaux où l'on attendait des Anglais pour acheteurs. Je ne fus pas peu surpris de le voir connu des gens du plus beau monde, qui s'en rapportaient à son jugement sur chaque tableau et chaque médaille, comme à un guide infaillible et au modèle du goût. Il tirait bon parti de ma présence dans ces occasions ; car, quand on lui demandait son avis, il me tirait gravement à l'écart, il me demandait le mien, levait les épaules, regardait avec finesse, retournait et assurait la compagnie qu'il ne pouvait donner son opinion sur une affaire de cette importance. Cependant il se trouvait des occasions où il fallait montrer plus d'impudence. Je me ressouviens de l'avoir vu, après avoir dit que la peinture d'un tableau n'était pas assez moelleuse, prendre d'un air assuré une brosse et du vernis brun, qui se trouvaient là par hasard, en frotter tranquillement la pièce devant la compagnie, et demander ensuite si les teintes n'avaient pas gagné par l'opération.

"Quand il eut fini sa commission à Paris, il m'y

laissa fortement recommandé à plusieurs personnes de distinction, comme fort propre à servir de gouverneur à un jeune homme dans ses voyages, et je fus quelque temps après employé en cette qualité par un Anglais qui avait amené son pupille à Paris, pour l'envoyer de là faire son tour de l'Europe. Je fus donc choisi pour gouverneur du jeune homme, sous la condition qu'il se gouvernerait toujours à sa fantaisie. Mon pupille, en effet, entendait bien mieux que moi l'art de ménager l'argent. Il était l'héritier d'un bien de deux cent mille livres sterling, qu'un oncle mort dans les Indes orientales lui avait laissé; et ses tuteurs, pour le mettre en état de gouverner sa fortune, l'avaient mis apprenti chez un procureur: aussi l'avarice était sa passion dominante. Toutes ses informations en route roulaient sur les moyens d'épargner l'argent, de voyager à moins de frais et de savoir où il pourrait acheter quelques marchandises sur lesquelles il y eût du bénéfice à faire en les revendant à Londres. Il avait assez de goût pour voir les curiosités qui se trouvaient sur le chemin, et qu'on pouvait voir pour rien; mais, s'il fallait payer quelque chose pour les voir, il assurait ordinairement qu'il avait entendu dire que cela ne valait pas la peine d'être vu; il ne payait jamais un mémoire sans faire l'observation combien la dépense était prodigieuse en voyageant, et cependant il n'avait pas encore vingt-un ans. Quand nous fûmes à Livourne, en nous promenant sur le port, il s'informa combien coûtait le passage de là en Angleterre, par mer. Ayant su que ce n'était qu'une bagatelle en comparaison de la dépense du voyage par terre, il ne put résister à la tentation. Il me paya donc la petite

portion de mes appointements qui m'était due, me quitta, et s'embarqua pour Londres avec un seul domestique.

"Je me trouvai donc encore une fois abandonné au milieu du monde, sans ressources; mais j'y étais alors accoutumé. Mon talent pour la musique ne pouvait me servir à rien dans un pays où le moindre paysan était meilleur musicien que moi; j'avais acquis alors un autre talent qui pouvait me servir aussi bien: c'était de l'habileté à disputer. Dans toutes les Universités étrangères et dans les couvents, il y a de certains jours où l'on soutient des thèses philosophiques contre tout venant; et si le disputant montre quelques talents, il reçoit un petit présent en argent, un dîner et un lit pour la nuit. Ce fut ainsi que je fis ma route d'Italie en Angleterre, allant de ville en ville, examinant les hommes de plus près, et je puis dire que j'ai vu les deux côtés du tableau. Mes remarques cependant ne furent pas en grand nombre. J'ai vu que les monarchies étaient les meilleurs gouvernements pour les pauvres, et les républiques pour les riches. J'ai vu que, dans tout pays, la richesse était un nom qui remplace celui de liberté, et qu'il n'y a pas d'homme si ami de la liberté qui ne voulût soumettre la volonté de quelques individus à la sienne.

"A mon arrivée en Angleterre, mon dessein était d'abord de vous présenter mes respects, ensuite de m'engager comme volontaire pour la première expédition qui se rencontrerait; mais dans ma route, ma résolution changea par la rencontre d'une ancienne connaissance que je retrouvai, qui était membre d'une troupe de comédiens qui allaient faire une campagne

pendant l'été dans la province. La troupe ne parut pas éloignée de m'admettre: tous les acteurs cependant m'avertirent de l'importance de mon entreprise; que le public était un monstre à plusieurs têtes, et qu'il en fallait avoir une bonne pour lui plaire; que ce n'était pas l'affaire d'un jour que d'apprendre à jouer, et que sans quelques mouvements d'épaules que la tradition conservait, et dont on usait sur le théâtre seulement depuis cent ans, je ne pourrais jamais prétendre à plaire. Une autre difficulté fut de me fixer des rôles, parce que presque tous étaient retenus. On me promena donc de rôle en rôle pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin on se fût décidé pour celui d'*Horatio*, que la présence de la compagnie m'a heureusement empêché de jouer."

CHAPITRE XXI.

L'amitié ne subsiste pas longtemps entre les vicieux: elle ne dure qu'autant qu'ils y trouvent leur satisfaction réciproque.

Le récit de l'histoire de mon fils était trop long pour avoir été fait en une fois. La première partie avait été racontée le soir, et la seconde s'achevait après le dîner du lendemain, quand la vue de l'équipage de M. Tornhill à la porte parut suspendre la satisfaction générale. Le sommelier, qui était alors devenu mon ami, me dit à l'oreille que le chevalier avait fait quelques ouvertures de mariage à mademoiselle Wilmot, et que l'oncle et la tante de la demoiselle semblaient fort approuver la proposition. M. Tornhill, en entrant, parut se reculer en nous aperce-

vant, moi et mon fils; mais j'imputai son mouvement plutôt à la surprise qu'au mécontentement de nous voir. Cependant, quand nous nous avançâmes pour le saluer, il nous rendit nos compliments avec l'air de la plus grande candeur, et, après quelques minutes, sa présence ne parut plus qu'augmenter la gaieté générale.

Après le thé, il me tira à l'écart pour me demander des nouvelles de ma fille. Sur ce que je lui appris que mes recherches avaient été vaines, il parut extrêmement surpris, ajoutant que, depuis mon départ, il avait été souvent chez moi pour consoler le reste de ma famille, et qu'il l'avait laissée en fort bonne santé. Il me demanda ensuite si j'avais fait part de mon infortune à mademoiselle Wilmot et à mon fils: quand je lui eus répondu que je ne l'avais pas encore fait, il loua beaucoup ma prudence et ma modération, et me conseilla très-fort de leur en faire un secret. "Car, après tout, dit-il, cela ne peut servir qu'à divulguer son déshonneur, et miss Olivia peut n'être pas si coupable qu'on l'imagine." Nous fûmes alors interrompus par un domestique qui vint avertir le chevalier qu'on le demandait pour danser des contredanses. Il me quitta donc, et je demeurai tout à fait pénétré de la part qu'il paraissait prendre à mes chagrins. Ses assiduités auprès de mademoiselle Wilmot étaient cependant trop remarquables pour qu'on pût s'y méprendre; cependant elle ne paraissait pas en être fort satisfaite, et semblait les souffrir plutôt par complaisance pour les volontés de sa tante que par goût; j'avais même la satisfaction de la voir lancer à la dérobée, sur mon malheureux fils, des regards tendres, qui ne pouvaient avoir leur cause ni dans la fortune,

ni dans les assiduités de celui-ci. La tranquillité apparente de M. Tornhill ne laissait pas cependant de me surprendre. Il y avait alors une semaine que nous restions dans cette maison, sur les instances réitérées de M. Arnold; mais plus la tendresse de mademoiselle Wilmot pour mon fils semblait augmenter, plus l'amitié de M. Tornhill pour lui semblait aussi s'accroître.

Il nous avait déjà donné autrefois les assurances les plus obligeantes de s'employer de tout son pouvoir pour nous être utile; mais alors sa générosité ne se borna plus à des promesses. La matinée du jour où je devais partir, M. Tornhill me vint trouver avec l'air de la satisfaction la plus réelle, pour m'apprendre ce qu'il avait fait en faveur de son ami Georges: c'était de lui avoir procuré une place d'enseigne dans un régiment qui allait dans les Indes, qui ne coûterait que cent livres sterling, M. Tornhill ayant par son crédit obtenu la diminution des deux cents autres. "Ce service, continua le chevalier, est une bagatelle dont je ne veux d'autre récompense que le plaisir d'avoir servi mon ami, et, pour les cent livres sterling, si vous n'êtes pas en état de les payer, je vous les avancerai, et vous me les rendrez à votre commodité." Nous manquâmes d'expressions, mon fils et moi, pour exprimer notre ressentiment d'une si grande faveur; je lui donnai mon billet pour la somme, et je lui témoignai autant de reconnaissance que si j'eusse dû ne jamais la lui rendre.

Georges devait partir le lendemain pour Londres, afin d'aller s'assurer de sa commission, suivant l'avis de son généreux patron, qui pensait qu'il fallait user de la plus grande diligence, de peur que, dans l'inter-

valle, quelqu'un ne vînt faire des propositions plus avantageuses. Le lendemain matin donc, notre jeune officier fut prêt à partir de fort bonne heure, et il semblait le seul d'entre nous que ce départ n'affligeât pas. Ni les dangers et les fatigues auxquels il allait s'exposer, ni la séparation d'avec ses amis, ni sa maîtresse (car alors mademoiselle Wilmot l'aimait visiblement), qu'il allait quitter, n'abattaient son esprit. Après qu'il eut pris congé du reste de la compagnie, je lui donnai ce que j'avais, ma bénédiction. "Actuellement, mon enfant, m'écriai-je, tu vas combattre pour ton pays. Ressouviens-toi avec quel courage ton brave aïeul a combattu pour la personne sacrée du roi, dans un temps où la fidélité au souverain était une vertu chez les Anglais. Va, mon enfant, ressemble-lui en tout, excepté dans ses malheurs, si c'en fut un que de mourir avec milord Falkland. Va, mon fils, si tu péris dans un combat éloigné, abandonné sans être pleuré de ta famille qui t'aime, souviens-toi que les larmes les plus précieuses sont celles que le ciel répand sur le corps sans sépulture d'un brave guerrier."

Le lendemain matin, je pris congé de la famille honnête qui avait eu la complaisance de me retenir si longtemps, sans oublier de renouveler les témoignages de ma reconnaissance à M. Tornhill, pour son dernier service. Je les laissai tous dans le bonheur que l'abondance peut procurer, et je pris le chemin de mon logis, désespérant de jamais retrouver ma fille, mais poussant au ciel des soupirs qui lui demandaient son pardon. J'étais à la distance d'environ dix milles de chez moi, ayant loué un cheval pour m'y porter, parce que j'étais encore faible; et je me

consolais par l'espérance de revoir bientôt ce que j'avais de plus cher au monde; mais, la nuit venant, je m'arrêtai à une petite hôtellerie sur le bord du chemin, et je demandai à l'hôte sa compagnie pour boire une bouteille de vin. Nous nous assîmes au feu de sa cuisine, qui était la meilleure chambre de la maison, et nous parlâmes politique et nouvelles du pays. Entre autres choses, nous parlâmes du jeune chevalier Tornhill, que l'hôte m'assura être aussi détesté qu'un oncle qu'il avait, et qui venait quelquefois dans le pays, était chéri. Il me dit qu'il faisait toute son étude de débaucher les filles de ceux qui l'admettaient chez eux, et qu'après en avoir joui quinze jours ou trois semaines, il les quittait sans leur donner la moindre récompense, abandonnées et sans ressource. Comme notre conversation en était là, la femme de l'hôte, qui était sortie pour aller chercher de la monnaie, rentra, et, voyant que son mari jouissait d'un plaisir qu'elle ne partageait pas, elle lui demanda d'un ton de mauvaise humeur ce qu'il faisait; à quoi il répondit ironiquement en buvant à sa santé. "M. Symmond, lui dit-elle, vous me traitez fort mal, et je ne le souffrirai pas plus longtemps. Vous me laissez les trois quarts de l'ouvrage à faire, et l'autre quart ne se fait pas, tandis que vous ne faites autre chose que de gobelotter tout le jour, à tout venant, pendant que moi, il ne me faudrait qu'une cuillerée de vin pour me guérir d'une fièvre, et je n'en tâte jamais une goutte." Je m'aperçus de ce qu'elle voulait dire; à l'instant je lui versai un verre, qu'elle reçut en me faisant une révérence et buvant à ma santé. "Monsieur, réprit-elle ensuite, ce n'est pas par rapport au vin que je suis fâchée; mais peut-on être de bonne

humeur quand tout va de travers dans une maison? S'il faut tourmenter les pratiques ou les hôtes pour avoir de l'argent, toute cette besogne est sur mon dos, et lui, il mangerait plutôt ce verre que de bouger pour rien faire. Nous avons actuellement là-haut une jeune femme qui est venue loger ici, et je ne crois pas qu'elle ait d'argent avec toute sa belle politesse. Je sais bien que son argent est bien long à venir, et je voudrais qu'on l'y fît penser.—Que signifie, reprit l'hôte, l'y faire penser? Si son argent est lent à venir, il est sûr.—Je n'en sais rien, reprit la femme; mais ce que je sais, c'est que voilà quinze jours qu'elle est ici, et nous n'avons pas encore vu comment son argent est fait.—Eh bien! ma femme, dit l'hôte, nous l'aurons en gros.—En gros? réprit l'hôtesse, je souhaite que nous l'ayons de quelque façon que ce soit, et je suis résolue que ce sera ce soir, ou bien je la ferai décamper, armes et bagage.—Considérez, ma femme, dit l'hôte, que c'est une femme de quelque chose, et qu'elle mérite plus d'égards.—Ah! pour cela, répliqua l'hôtesse, femme de quelque chose ou de rien, noble ou roturière, elle décampera. Les gens comme il faut peuvent être de fort honnêtes gens quand ils achètent et payent bien, mais, pour moi, je n'en ai jamais vu grand profit venir à la maison." En achevant ces mots, elle courut par un petit escalier étroit qui montait de la cuisine à une chambre au-dessus, et je m'aperçus bientôt, par l'élévation de sa voix et par l'aigreur de ses reproches, qu'il n'y avait pas d'argent. Je pouvais entendre très-distinctement ce qu'elle disait. "Sors d'ici tout à l'heure, décampe à l'instant, malheureuse, ou je te donnerai une touche dont tu te sentiras plus de trois mois.

Comment, affronteuse, venir se loger dans une honnête maison sans un sou ni maille pour payer? Descends, te dis-je.—Oh! ma chère dame, criait la femme, ayez pitié de moi, ayez pitié, pour une nuit, d'une pauvre créature malheureuse; la mort vous délivrera bientôt de moi." Je reconnus à l'instant la voix de ma pauvre infortunée Olivia. Je volai à son secours, je l'arrachai des mains de l'hôtesse, qui la traînait par les cheveux le long de l'escalier, et je pris dans mes bras la chère malheureuse éperdue. "Sois la bienvenue, sois mille fois la bienvenue, ma chère, mon trésor, dans les bras de ton pauvre vieux père. Quoique les vicieux t'abandonnent, il y a encore quelqu'un dans le monde qui ne t'oubliera jamais. Quand tu serais coupable de mille crimes, il te les pardonnera tous.—O mon cher!.... (pendant quelques minutes, elle n'en put pas dire davantage) mon cher papa, les anges pourraient-ils être plus doux? Comment puis-je mériter tant de bontés? Le traître, je le déteste, je me déteste moi-même d'être un sujet de honte à vos yeux. Vous ne pouvez me pardonner; non, je sais que vous ne pouvez me pardonner.—Oui, mon enfant, je te pardonne de tout mon cœur: sois seulement repentante, et nous serons tous heureux; nous verrons encore des jours agréables, ma chère Olivia.—Ah! jamais, jamais, mon cher père, le reste de ma malheureuse vie ne sera qu'infamie dehors et honte à la maison. Mais, papa, vous paraissez plus pâle qu'à l'ordinaire. Pourrais-je en être la cause? sûrement vous avez trop de sagesse pour vous punir vous-même de mes folies.—Notre sagesse, *jeune enfant*, répliquai-je!....—Ah! mon cher père, pourquoi un nom si froid? s'écria ma fille:

voilà la première fois que vous m'avez appelée ainsi.
—Je te demande pardon, ma chère, repris-je; mais je voulais te dire que la sagesse n'est qu'une faible défense contre le chagrin, quoiqu'à la fin elle soit sûre."

L'hôtesse revint alors pour savoir si nous ne voulions pas avoir une chambre plus belle: j'y consentis, et on nous mena dans une où nous pouvions nous entretenir plus librement. Après avoir parlé tendresse, jusqu'à ce que nous fussions plus tranquilles, je ne pus m'empêcher de lui demander compte des gradations par lesquelles elle était parvenue à sa malheureuse situation présente. "Ce perfide, me dit-elle, depuis le premier jour que je l'ai vu, m'a fait des propositions honnêtes, quoique secrètes.

—C'est un perfide effectivement, m'écriai-je. Cependant je suis surpris qu'un homme d'autant de bon sens, qui paraissait avoir autant d'honneur que M. Burchell, puisse être coupable d'une telle bassesse de propos délibéré, et de s'être introduit dans une maison pour la déshonorer.

—Mon cher papa, répondit ma fille, vous êtes dans une étrange méprise: M. Burchell n'a jamais cherché à me séduire: au contraire, il a saisi toutes les occasions de m'avertir en particulier des artifices de M. Tornhill, que je reconnais à présent être pire qu'il ne me le représentait.—M. Tornhill! m'écriai-je en l'interrompant, se peut-il faire?—Oui, mon cher père, reprit-elle, c'est M. Tornhill qui m'a séduite, qui a employé les deux dames, comme il les appelait, mais qui, dans le fait, n'étaient que deux femmes de mauvaise vie, sans éducation et sans pitié, pour m'attirer à Londres. Leur artifice, vous vous le rappelez, aurait

réussi sans la lettre de M. Burchell, qui leur faisait les reproches que nous nous sommes tous appliqués à nous-mêmes : comment il a pu réussir à détruire leur projet, c'est ce que j'ignore encore ; mais il a toujours été le plus zélé et le plus sincère de nos amis.

—Tu me surprends, ma chère, m'écriai-je ; mais je vois à présent que mes premiers soupçons de la bassesse de M. Tornhill n'étaient que trop fondés : il peut triompher impunément ; car il est riche et nous sommes pauvres. Mais, dis-moi, mon enfant, il fallait sûrement que la tentation fût bien considérable, pour te faire ainsi oublier les impressions d'une aussi bonne éducation que celle que tu as reçue, et les heureuses dispositions que tu avais à la vertu.

—En vérité, reprit-elle, mon cher père, il doit son triomphe au désir que j'ai eu de le rendre heureux plutôt que moi-même. Je savais que la cérémonie de notre mariage, ayant été faite secrètement par un prêtre papiste, n'était nullement valable, et que je n'avais que son honneur pour sûreté.—Quoi ! interrompis-je, vous êtes effectivement mariés par un prêtre qui est dans les ordres ?—Oui, mon père, nous le sommes, répondit ma fille, quoique nous ayons juré l'un et l'autre de cacher son nom.—Eh bien donc, mon enfant, viens encore une fois dans mes bras, et tu y seras mille fois mieux venue qu'auparavant ; car, actuellement tu es sa femme, sa femme légitime aux yeux de la religion, et toutes les lois humaines, quand elles seraient écrites sur des tables de diamant, ne peuvent affaiblir la sainteté de ce lien sacré.

—Hélas ! papa, reprit-elle, vous ne savez pas toutes ses infamies. Il a déjà été marié par le même prêtre

à six ou huit autres femmes qu'il a séduites et abandonnées comme moi.

—Est-ce ainsi? m'écriai-je. En ce cas, il faut faire pendre le prêtre, et il faut que tu rendes plainte demain contre lui.—Mais, mon père, répondit-elle, cela serait-il honnête, puisque j'ai juré le secret?—Ma chère, repris-je, si tu as fait une telle promesse, je ne puis ni ne veux t'obliger d'y manquer. Quand cela même pourrait être utile au public, tu ne dois pas faire de plainte contre lui. Dans toutes les institutions humaines on permet un petit mal pour produire un plus grand bien: comme en politique, on peut abandonner une province pour assurer un royaume; en médecine, on peut couper un membre pour sauver le reste du corps; mais, en matière de religion, la loi est écrite, et elle est inflexible, de ne jamais faire mal: et cette loi, mon enfant, est juste. Car autrement, si nous faisions un petit mal pour procurer un plus grand bien, alors un mal certain se trouverait commis pour l'attente d'un avantage incertain. Et, quand même l'avantage suivrait certainement, cependant l'intervalle, qu'on convient être criminel, entre la mauvaise action et le bien qu'on en attend, peut être celui dans lequel nous serons appelés pour rendre compte de ce que nous aurons fait, et où le livre des actions humaines peut se fermer pour nous à jamais. Mais, ma chère, je t'ai interrompue.... Continue.

“Le lendemain même du jour que je fus sa femme, continua-t-elle, je vis le peu de fond que j'avais à faire sur sa sincérité. Cette matinée même, il me présenta à deux femmes qu'il avait séduites, ainsi que moi, mais qui vivaient contentes dans la prostitution. Je l'aimais trop pour pouvoir souffrir tranquillement

ces rivales, et je m'efforçai d'oublier l'idée de ma honte dans le tumulte des plaisirs. Dans cette vue, je me parais, je dansais, je chantais, mais je n'en étais pas plus heureuse. Les hommes qui venaient nous voir me parlaient à tous moments du pouvoir de mes charmes, et ces discours seuls contribuaient à augmenter ma mélancolie, d'autant plus que j'avais perdu leur pouvoir.. Ainsi chaque jour augmenta mes rêveries et son insolence, jusqu'à ce qu'enfin le monstre eût l'infamie de m'offrir à un baronnet de sa connaissance. Ai-je besoin de vous décrire à quel point son ingratitude me déchira le cœur? Ma réponse à sa proposition fut la fureur: je demandai à m'en aller. Comme je partais, il m'offrit une bourse; mais je la lui jetai au visage avec indignation, et le quittai dans un accès de rage qui, pour quelque temps, m'ôta le sentiment de la misère de ma situation; mais, quand je vins à regarder autour de moi, je ne me vis que comme un objet vil, abject, coupable, sans un ami dans le monde auquel je pusse recourir.

"Justement dans cet intervalle, un carrosse de voiture passa près de moi: j'y pris une place sans autre intention que de m'éloigner d'un scélérat que je méprisais et que je détestais. Je suis descendue ici, où, depuis que j'y suis, mes chagrins et la dureté de cette femme ont été ma seule compagnie. Le souvenir des jours de plaisir que j'ai passés avec ma chère mère et ma sœur ne sert qu'à redoubler ma peine: leurs chagrins sont grands, mais les miens le sont encore plus, puisqu'ils naissent du crime et de la honte.

—Prends patience, m'écriai-je, mon enfant, et j'espère que les choses iront mieux. Repose-toi cette nuit, et demain je te ramènerai au logis, à ta mère et

au reste de la famille, dont tu seras reçue avec tendresse. Ta pauvre mère, tu lui as fendu le cœur; mais elle t'aime encore, ma fille, et elle te pardonnera."

CHAPITRE XXII.

On pardonne aisément à quelqu'un qu'on aime.

Le lendemain matin, je pris ma fille en croupe, et me mis en route pour retourner au logis. Chemin faisant, je m'efforçais de calmer par toutes sortes de raisons ses craintes et ses douleurs, et de l'armer de résolution pour soutenir la présence d'une mère offensée. Je prenais occasion de la vue d'un beau paysage, qui se présentait à nos yeux, pour lui faire remarquer combien le ciel avait été meilleur envers nous que nous ne le sommes envers les autres, et que les malheurs de la façon même de la nature étaient en fort petit nombre. Je l'assurais qu'elle ne trouverait aucun changement dans ma tendresse pour elle, et que, pendant le reste de mes jours, elle pouvait compter sur mes conseils et mes instructions. Je l'armais contre la censure du monde; je lui faisais voir que les livres étaient une compagnie douce et irréprochable pour les malheureux, et que, s'ils ne pouvaient pas nous procurer les plaisirs de la vie, ils nous apprenaient du moins à la supporter.

Je devais mettre le cheval de louage que je montais à une hôtellerie sur le chemin, à environ cinq milles de ma maison; et comme j'étais bien aise de préparer ma famille pour la réception de ma fille, je

résolus de la laisser cette nuit dans l'hôtellerie, et de revenir le matin, avec sa sœur Sophie, la chercher. Il était nuit avant que nous fussions arrivés à l'hôtellerie; cependant, après lui avoir fait fournir une chambre décente et lui avoir fait préparer les rafraîchissements convenables, je l'embrassai et pris le chemin de la maison. Mon cœur sentait un nouveau plaisir à mesure que j'en approchais, semblable à un oiseau que quelque bruit a fait fuir de son nid; mes désirs devançaient mes pas et voltigeaient autour de ma petite famille. Je songeais à toutes les choses tendres que j'allais dire, et je prévenais la bienvenue que j'allais recevoir. Je sentais déjà les tendres embrassements de ma femme, et je souriais à la joie que mes petits me témoigneraient de me revoir. Comme je marchais doucement, la nuit s'avançait. Les laboureurs s'étaient retirés pour prendre leur repos: on ne voyait plus de lumières dans les chaumières; on n'entendait plus d'autre bruit que celui du coq qui chantait, ou des chiens qui aboyaient. J'approchai de ma petite retraite avec un plaisir inexprimable, et avant que je fusse à cent pas de la maison, mon chien accourut pour me caresser.

Il était alors près de minuit quand je vins frapper à ma porte; tout était calme et tranquille. Mon cœur était dilaté par la joie, quand je fus surpris de voir la maison qui était en flammes, et le feu qui sortait par toutes les ouvertures. Je jetai un cri terrible et convulsif, et je tombai sur le pavé, sans sentiment. Le bruit que je fis éveilla mon fils, qui, voyant le feu, éveilla à l'instant sa mère et ses sœurs. Tous coururent dehors, nus, la tête perdue par la frayeur, et leurs cris me rappelèrent à la vie; mais ce ne fut que

pour me présenter de nouveaux objets de frayeur; car, pendant ce temps, les flammes avaient gagné le toit de la maison, qui s'enfonçait partie par partie, tandis que ma famille, debout, dans une agonie qui ne lui permettait pas de parler, regardait comme si elle se fût amusée de la clarté. Je tournai mes yeux tour à tour sur eux et sur la maison, et je regardai autour de moi, pour voir mes petits enfants; mais ils n'y étaient pas. "Oh! malheureux que je suis! où sont, m'écriai-je, ces petits?—Ils sont brûlés dans les flammes, répondit ma femme d'un air calme, et je mourrai avec eux." Au même instant, j'entendis en dedans le cri des enfants, que le feu venait d'éveiller. Rien n'aurait pu m'arrêter. "Où sont, où sont mes enfants, m'écriai-je en me jetant au travers des flammes et brisant la porte de la chambre où ils étaient, où sont mes petits?—Ici, papa, ici," crièrent-ils tous ensemble. Les flammes prenaient déjà au lit où ils couchaient. Je les saisis tous deux dans mes bras, et je les emportai le plus promptement que je pus au travers des flammes. A peine fus-je sorti que le plancher de la chambre s'enfonça. "A présent, m'écriai-je, serrant mes enfants dans mes bras, que le feu consume la maison, que tout ce que je possède soit brûlé: les voici. J'ai sauvé mon trésor. Voici, ma chère, voici nos trésors, et nous pourrons encore être heureux." Nous baisâmes mille fois nos petits; ils nous passaient leurs bras autour du cou et semblaient partager nos transports, tandis que ma femme riait et pleurait tour à tour.

Je demeurai alors tranquille spectateur des flammes, et après quelques moments, je commençai à sentir de la douleur à mon bras, qui était grillé con-

sidérablement jusqu'à l'épaule. J'étais par là hors d'état d'aider mon fils, soit pour tâcher de sauver quelques effets, soit pour empêcher les flammes de gagner nos grains. Pendant ce temps, l'alarme se répandit chez nos voisins, qui accoururent pour nous secourir; mais tout ce qu'ils purent faire fut d'être comme nous tranquilles spectateurs des flammes. Mes effets, parmi lesquels étaient des billets de banque que je conservais pour la dot de mes filles, furent entièrement consumés, à l'exception d'une boîte et de quelques papiers qui étaient dans la cuisine, et de deux ou trois autres bagatelles que mon fils sauva dans le commencement. Les voisins contribuèrent autant qu'ils purent à soulager notre malheur. Ils nous apportèrent des habits et nous fournirent des ustensiles de cuisine dans une petite chaumière qui était à quelque distance de notre maison: en sorte qu'au jour, nous eûmes du moins une misérable retraite. Mon honnête voisin Flamborough et ses enfants ne furent pas les moins empressés à nous fournir ce qui nous était nécessaire et à nous donner toutes les consolations qu'un bon cœur et une bienfaisance naturelle pouvaient leur suggérer.

Quand les craintes de ma famille furent un peu apaisées, la curiosité de savoir la cause de ma longue absence prit la place. Les ayant donc instruits de chaque particularité, je commençai à les préparer à la réception de notre pauvre égarée; et, quoique nous n'eussions rien que de la misère à partager avec elle, je les exhortai à l'admettre avec bienveillance à ce qui nous restait. Cette tâche aurait été plus difficile sans le malheur que nous venions d'éprouver, qui avait abaissé l'orgueil de ma femme, et qui avait

émoussé son affliction de la fuite de sa fille par d'autres plus sensibles. N'étant pas en état d'aller moimême chercher ma pauvre fille, parce que mon bras était devenu plus douloureux, j'envoyai mon fils et ma fille, qui furent bientôt de retour, soutenant la malheureuse pécheresse, qui n'osait pas regarder sa mère, que toutes mes instances ne pouvaient pas engager à se réconcilier avec sa fille; car les femmes sont plus impitoyables pour les fautes des autres femmes que les hommes. "Mademoiselle, disait la mère, vous venez ici dans un bien pauvre endroit, après tant de braverie. Ma fille Sophie et moi ne sommes pas en état d'amuser beaucoup quelqu'un qui est accoutumé à ne voir que des gens de condition. Oui, mademoiselle Olivia, votre père et moi avons bien souffert à votre sujet: Dieu veuille vous pardonner!" Pendant cet accueil, la malheureuse victime était debout, pâle et tremblante, incapable de pleurer et de répondre; mais je ne pus voir sa détresse sans rien dire; c'est pourquoi, prenant un air de sévérité qui se faisait toujours obéir à l'instant: "Femme, dis-je à la mienne, faites, une fois pour toutes, attention à ce que je vous dis: je vous ai ramené ici une pauvre malheureuse égarée: son retour à son devoir demande le retour de notre tendresse pour elle. Voilà les malheurs réels de la vie qui fondent sur nous; ne les augmentons point par des divisions de famille. Si nous vivons ensemble en bonne intelligence, nous pourrons encore trouver le contentement, parce que nous sommes assez entre nous pour fermer notre porte aux censeurs et pour nous soutenir l'un l'autre. Le ciel promet le pardon à ceux qui se repentent; imitons son exemple. Les anges se réjouissent plus pour

un pécheur qui se repent que pour un grand nombre de justes qui ne sont jamais sortis du sentier de la justice ; et cela est raisonnable ; car le seul effort par lequel nous nous arrêtons court dans la descente glissante qui conduit à la perdition est, en soi, un acte qui exige qu'on déploie plus de force qu'une marche tranquille dans un chemin égal et uni."

CHAPITRE XXIII.

Il n'y a que les méchants qui puissent être longtemps et tout à fait malheureux.

Il nous fallut quelque assiduité pour rendre notre nouvelle habitation aussi commode qu'il était possible, et en peu de temps tout devint aussi serein qu'auparavant. Comme mon bras m'empêchait d'aider mon fils dans nos occupations ordinaires, je faisais à ma famille des lectures de livres que nous avions sauvés en petit nombre, surtout de ceux qui, en amusant l'imagination, contribuaient à tranquilliser le cœur. Nos honnêtes voisins venaient tous les jours nous voir et nous témoigner la plus tendre sensibilité ; ils fixèrent même entre eux un temps où ils devaient tous se réunir pour nous aider à rétablir ma première maison. L'honnête fermier William n'était pas des derniers à nous faire visite, et il nous offrit cordialement son amitié. Il aurait même de bon cœur renouvelé ses propositions pour ma fille, mais elle les rejeta de manière à lui ôter toute espérance. San chagrin semblait devoir continuer, et elle était la seule personne de notre petite société qui, dans une semaine, ne recouvra pas sa gaîté ordinaire. Elle avait alors perdu

cette innocence qui n'a à rougir de rien, qui lui enseignait autrefois à se respecter elle-même en même temps qu'elle se plaisait à plaire. L'inquiétude possédait alors fortement son esprit; sa beauté commença à diminuer en même temps que son tempérament à s'affaiblir, et la négligence dont elle était pour sa personne contribuait encore davantage à cette diminution. Toutes les tendres épithètes que l'on donnait à sa sœur arrachaient un soupir de son cœur et des larmes de ses yeux; et, comme un vice, quoique déraciné, en fait presque toujours croître d'autres à sa place, de même sa faute, quoique expiée par le repentir, laissa derrière elle la jalousie et l'envie. Je m'efforçais par mille moyens de diminuer ses chagrins, et j'oubliais même mon mal par l'intérêt que je prenais au sien; recueillant des passages amusants des histoires qu'une bonne mémoire et beaucoup de lecture me rappelaient: "Notre bonheur, lui disais-je, ma chère, dépend d'un être qui peut le faire naître par mille moyens que nous ne pouvons prévoir, et qui se moque de toute notre prudence. S'il te faut un exemple pour prouver cette vérité, je vais te raconter, mon enfant, une histoire qui nous est rapportée par un historien grave, quoiqu'il soit quelquefois un peu romanesque.

"Mathilde fut mariée fort jeune à un seigneur napolitain de la première distinction, et elle se trouva veuve et mère à l'âge de quinze ans. Un jour qu'elle caressait son fils encore enfant, à une fenêtre de son appartement, qui donnait sur la rivière de Vulturne, l'enfant s'élança subitement hors de ses bras dans la rivière et disparut à l'instant. La mère, saisie d'effroi, se jeta à l'eau pour sauver son enfant; mais, bien

loin d'avoir pu le secourir, elle échappa elle-même avec beaucoup de peine au danger d'être noyée, et fut jetée sur le bord opposé, au moment justement où quelques soldats français pillaient le pays, et ils la firent prisonnière.

"Comme la guerre se faisait alors entre les Français et les Italiens avec la dernière inhumanité, les Français qui l'avaient prise allaient commettre sur elle les deux extrêmes que suggèrent la passion effrénée et la cruauté. Un jeune officier cependant s'opposa à cette basse résolution, et, quoiqu'ils fussent obligés de faire une retraite très-précipitée, il la mit en croupe derrière lui, et la ramena saine et sauve dans la ville de sa naissance. La beauté de la dame avait d'abord charmé ses yeux; son mérite charma bientôt son cœur. Ils se marièrent; il s'éleva aux postes les plus importants; ils vécurent longtemps ensemble, et furent heureux; mais le bonheur d'un militaire ne peut jamais être permanent. Après quelques années, les troupes qu'il commandait ayant été repoussées, il fut obligé de se sauver dans la ville où il avait vécu avec sa femme. La place fut assiégée, et fut enfin prise. On trouve dans peu d'histoires des exemples d'une inhumanité semblable à celle que les Français et les Italiens exerçaient dans ce temps les uns envers les autres. Les vainqueurs résolurent de faire mourir tous les prisonniers français, mais surtout l'époux de l'infortunée Mathilde, parce que c'était lui qui avait été la principale cause de la longue défense de la place. Leurs résolutions étaient ordinairement exécutées aussitôt qu'elles étaient prises. L'officier prisonnier fut amené, et l'exécuteur avait la hache prête, pendant que les spectateurs, dans un silence

terrible, attendaient le coup fatal, qui n'était suspendu que jusqu'à ce que le général qui présidait eût donné le signal. Ce fut dans cet intervalle d'attente et d'inquiétude que Mathilde vint pour dire le dernier adieu à son mari et à son libérateur, déplorant sa malheureuse situation et la cruauté du destin qui l'avait sauvée de la mort dans la rivière de Vulturne, pour la rendre témoin de malheurs plus terribles. Le général, qui était un jeune homme, fut frappé de sa beauté et de ses infortunes; mais son émotion augmenta quand il lui entendit parler de ses premiers malheurs. Le général était son fils, l'enfant pour lequel elle avait couru tant de dangers. Il la reconnut tout à coup pour sa mère, et tomba à ses pieds. On suppose aisément le reste; le prisonnier fut mis en liberté; et tout le bonheur que l'amour, l'amitié et le devoir respectueux peuvent procurer se trouva réuni dans ces trois personnes."

C'était ainsi que je tâchais d'amuser et de distraire ma fille; mais elle ne me prêtait qu'une attention partagée: car ses propres malheurs occupaient toute la pitié qu'elle avait autrefois pour ceux des autres, et rien ne lui causait de soulagement. En compagnie, elle craignait le mépris, et dans la solitude elle ne trouvait qu'affliction. Elle était dans cet état malheureux, quand nous reçumes des avis certains que M. Tornhill allait épouser miss Wilmot, pour laquelle j'avais toujours soupçonné qu'il avait un goût réel, quoique devant moi il saisît toutes les occasions de marquer du mépris pour sa personne et pour sa fortune. Cette nouvelle ne servit qu'à redoubler l'affliction de la pauvre Olivia. Une infidélité si marquée était au-dessus de ce que ses forces pouvaient soutenir.

Je résolus cependant de m'informer plus exactement, et de prévenir, s'il était possible, l'exécution de son dessein, en envoyant mon fils chez M. Wilmot l'oncle, avec des instructions pour savoir la vérité du bruit qui courait, et pour remettre à mademoiselle Wilmot une lettre qui l'instruisait de la façon dont M. Tornhill s'était comporté envers nous. Mon fils y alla en conséquence de mes ordres, et revint trois jours après, m'assurant que le bruit était véritable; mais qu'il lui avait été impossible de remettre ma lettre à mademoiselle Wilmot, parce qu'elle était allée avec M. Tornhill faire des visites dans le pays aux environs; qu'il l'avait laissée pour lui être rendue. Ils devaient être mariés, nous dit-il, dans peu de jours; ayant paru ensemble à l'église, le dimanche précédent, en grande pompe, la future accompagnée de six jeunes demoiselles en blanc, et le futur d'autant de jeunes gens. L'approche de leur mariage remplissait tout le pays de joie, et ils se promenaient ordinairement ensemble, dans le plus bel équipage qu'on eût vu dans le lieu depuis bien des années. Tous les parents des deux familles étaient là, et particulièrement l'oncle du chevalier, sir William Tornhill, qui avait une si belle réputation. Il ajoutait qu'on ne voyait que fêtes et réjouissances; que tout le pays faisait l'éloge de la beauté de la demoiselle et de la bonne mine du monsieur; qu'ils étaient tous deux extrêmement amoureux l'un de l'autre, et il finit par dire qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder M. Tornhill comme l'homme le plus heureux du monde.

"Eh bien! repris-je, qu'il le soit, s'il le peut. Mais, mon fils, regarde ce lit de paille, ce toit entr'ouvert, ces murailles qui tombent en ruine et ce plancher

humide; mon corps ainsi estropié par le feu, et mes enfants pleurant autour de moi en me demandant du pain: tu vois tout cela ici, et cependant ici, oui, mon fils, ici, tu vois un homme qui ne voudrait pas changer son état pour tout ce prétendu bonheur. O mes enfants! si vous pouviez apprendre à vous entretenir avec votre propre cœur, et connaître quelle bonne compagnie vous pouvez avoir avec lui, vous ne feriez guère attention à la pompe et à l'éclat des méchants. Presque tous les hommes s'accordent à appeler la vie un passage, et eux-mêmes des voyageurs. La comparaison peut être encore rendue plus utile en observant que les bons sont joyeux et sereins dans la route, comme des voyageurs qui regagnent leur demeure, et que les méchants au contraire n'ont que des intervalles de bonheur, comme des gens qui vont en exil."

Ma compassion pour ma pauvre fille, qui, accablée par ce nouveau coup, s'évanouit, interrompit la suite de mon discours; je dis à sa mère de la soutenir, et au bout de quelque temps elle revint à elle. Depuis ce temps elle parut plus calme, et j'imaginai qu'elle avait pris enfin son parti; mais les apparences me trompèrent. Sa tranquillité n'était qu'une langueur occasionnée par un chagrin excessif. Un secours de provisions, que mes paroissiens m'envoyaient charitablement, sembla répandre la joie dans le reste de ma famille, et je n'étais pas fâché de les voir gais et contents. Il aurait été injuste de réprimer leur satisfaction pour les forcer à partager une mélancolie opiniâtre, ou de les accabler du fardeau d'une tristesse qu'ils n'éprouvaient pas. La petite histoire alla donc encore une fois à la ronde; on demanda la chanson, et la joie voulut bien encore une fois visiter notre petite habitation.

CHAPITRE XXIV.

Nouveaux malheurs.

Le lendemain, le soleil, à son lever, était extraordinairement chaud pour la saison, ce qui fit que nous résolûmes de déjeuner sur le banc de chèvre-feuille. Là, ma fille cadette, à ma prière, joignit sa voix au concert que faisaient les oiseaux autour de nous. C'était en ce lieu que ma pauvre Olivia avait vu pour la première fois son séducteur, et chaque objet servait à lui rappeler sa tristesse; mais la mélancolie qu'excitent des objets agréables, ou qui est inspirée par l'harmonie, soulage le cœur au lieu de l'aigrir. Sa mère sentit aussi, à cette occasion, un serrement de cœur mêlé de joie; elle pleura et aima sa fille aussi tendrement qu'auparavant. "Allons, ma chère Olivia, donne-nous ce petit air mélancolique que ton père aimait si fort; ta sœur Sophie a déjà chanté: allons, mon enfant, tu feras plaisir à ton père." Elle obéit, et chanta d'une manière si touchante, que j'étais tout ému.

CHANSON.

Quand une jeune personne se laisse séduire, et qu'elle reconnaît trop tard que les hommes sont trompeurs, quel charme peut adoucir sa mélancolie? quelle ressource lui reste-t-il pour expier sa faute?

Sa seule ressource pour réparer son erreur, pour cacher sa honte, pour faire repentir l'amant de son infidélité et pour lui déchirer le cœur, est de mourir.

Comme elle finissait ce dernier couplet, auquel une interruption, que son affliction causa dans sa voix, donnait une douceur particulière, la vue de l'équipage de M. Tornhill, que nous aperçûmes à quelque

distance, nous alarma tous; mais surtout elle augmenta la douleur de ma fille aînée, qui, pour fuir son séducteur, rentra dans la maison avec sa sœur. Il fut bientôt près de nous, et s'avançant vers la place où nous étions assis, il s'informa de ma santé avec son air de familiarité ordinaire. "Monsieur, lui répondis-je, l'air d'assurance que vous avez à présent ne sert qu'à aggraver la bassesse de votre caractère, et il a été un temps où j'aurais châtié votre insolence pour oser ainsi paraître devant moi; mais à présent l'âge a refroidi mes passions, et mon caractère m'apprend à les réprimer.

—Je vous avoue, mon cher monsieur, reprit-il, que je suis surpris de votre réception, et que je n'entends pas ce qu'elle signifie. J'espère que vous ne pensez pas qu'il y ait eu rien de criminel dans la petite promenade que votre fille a faite avec moi dernièrement.

—Va, m'écriai-je, tu es un misérable, un misérable coquin et un impudent menteur; mais votre bassesse vous met à l'abri de ma colère. Cependant, monsieur, je descends d'une famille qui n'aurait pas souffert un pareil affront. Ainsi donc, vil séducteur, pour satisfaire un instant ta passion, tu as rendu une pauvre créature malheureuse pour la vie, et tu as déshonoré une famille qui n'avait pour tout bien que l'honneur!

—Si vous êtes déterminés, vous et elle, à être malheureux, reprit-il, je ne saurais qu'y faire; mais vous pouvez encore être heureux; et, quelque idée que vous vous soyez formée de moi, vous me trouverez toujours disposé à contribuer à votre bonheur. Nous pouvons facilement la marier à un autre, et ce qu'il y a de mieux, elle peut en outre conserver son amant;

car je vous proteste que j'aurai toujours pour elle la plus parfaite considération."

Cette proposition honteuse réveilla toutes mes passions; car, quoique l'esprit puisse quelquefois supporter avec calme de grandes injures, de petites bassesses peuvent l'irriter jusqu'à la fureur. "Fuis de mes yeux, reptile, m'écriai-je, et ne continue pas à m'insulter par ta présence. Si mon brave Georges était à la maison, il ne souffrirait pas cela; mais je suis vieux, estropié et accablé de tous côtés.

—Je vois, répondit-il, que vous voulez m'obliger à vous parler plus durement que je n'avais intention de faire; mais, comme je vous ai fait voir ce que vous pouviez attendre de mon amitié, il ne sera pas hors de propos de vous mettre devant les yeux quelles peuvent être pour vous les conséquences de mon ressentiment. Mon procureur, auquel j'ai transporté votre dernier billet, en exige le payement, et je ne sais comment prévenir le cours de la justice, si ce n'est en payant moi-même la somme; mais, comme j'ai fait dernièrement quelques dépenses pour mon mariage, je ne suis pas fort en état à présent. D'un autre côté, mon intendant parle de poursuivre pour les fermages; c'est un homme qui sait ce qui est de son devoir, car, pour moi, je ne me mêle jamais de ces sortes d'affaires: cependant je veux bien vous obliger, et même je désire que vous et votre fille soyez présents à mon mariage avec mademoiselle Wilmot, qui sera célébré bientôt. C'est même aussi le désir de ma charmante Arabella Wilmot, que vous ne voudrez pas, je crois, refuser.

—M. Tornhill, répondis-je, entendez bien, une fois pour toutes, ce que je vais vous dire. Quant à votre

mariage, je ne consentirai jamais que vous épousiez personne autre que ma fille ; et quand votre amitié pourrait m'élever jusqu'au trône, ou votre inimitié me plonger dans le tombeau, cependant je mépriserais l'une et l'autre. Vous m'avez trompé d'une manière horrible, irréparable : mon cœur se reposait sur votre honnêteté, et je n'ai trouvé en vous que bassesse. N'attendez donc plus d'amitié de ma part. Allez, et possédez ce que la fortune vous a donné, la beauté, les richesses, la santé et le plaisir. Allez, et laissez-moi abandonné à la misère, à la honte, à la maladie et à l'affliction. Humilié comme je suis, mon cœur soutiendra toujours sa dignité ; et, quoique je vous pardonne, je vous mépriserai toujours.

—Si cela est ainsi, dit-il, comptez que vous ressentirez les effets de votre insolence, et que nous verrons dans peu lequel est méprisable de nous deux." A ces mots il partit brusquement.

Ma femme et mon fils, qui étaient présents à la conversation, semblaient pénétrés d'effroi. Mes filles, quand elles virent qu'il était parti, vinrent pour savoir le résultat de notre conférence, et elles ne furent pas moins alarmées que les autres quand elles l'eurent appris.

Nous vîmes bientôt que ce n'était pas en vain qu'il avait menacé ; car, dès le lendemain même, son homme d'affaires vint pour me demander mes fermages, que la suite d'accidents que j'ai ci-devant rapportés me mettait hors d'état de payer. La conséquence de mon impuissance de satisfaire fut que le soir mes bestiaux furent saisis, et le lendemain vendus pour la moitié de leur valeur. Alors ma femme et mes enfants me conjurèrent d'accepter toutes sortes de pro-

positions, plutôt que de nous exposer à une ruine certaine. Ils me supplièrent même de recevoir encore une fois les visites de M. Tornhill, et employèrent toute leur petite éloquence pour me peindre les extrémités que j'allais souffrir: l'horreur d'une prison dans une saison aussi rigoureuse, et le danger que ma santé pourrait courir par l'accident qui m'était arrivé; mais je demeurai inflexible.

"Pourquoi, mes chers trésors, m'écriai-je; pourquoi tâchez-vous ainsi de me persuader une chose qui n'est pas juste? Mon devoir m'a appris à lui pardonner, mais ma conscience ne me permet pas de l'approuver. Vouliez-vous que je parusse applaudir, aux yeux du monde, à une chose que mon cœur condamne intérieurement? Vouliez-vous que je flattasse honteusement un infâme séducteur, et, pour éviter la prison, que je me soumisse aux tourments d'une conscience bourrelée? Non, jamais. S'il faut que nous soyons arrachés de cette retraite, soyons toujours justes, et, partout où l'on nous jettera, nous pourrons toujours nous retirer dans un appartement agréable, dans notre propre conscience, et descendre dans nos cœurs avec intrépidité et avec plaisir."

Cette soirée se passa dans cette conversation. Le lendemain matin, comme il avait tombé beaucoup de neige la nuit, mon fils était occupé à la nettoyer pour ouvrir un passage devant notre porte. Il n'avait pas été longtemps à l'ouvrage, qu'il rentra en courant, tout pâle, pour nous dire que deux hommes, qu'il connaissait pour des officiers de justice, venaient du côté de la maison.

Ils entrèrent justement comme il parlait, et s'approchant du lit où j'étais couché, après m'avoir rendu

compte de leur état et de l'affaire qui les amenait, ils me firent leur prisonnier, m'ordonnant de me préparer à les suivre à la prison du comté, qui était à onze milles de distance.

"Mes amis, leur dis-je, vous êtes venus par un temps bien rude pour me prendre et me mener en prison ; et ce qu'il y a encore de plus malheureux, c'est que j'ai un bras qui a été brûlé dernièrement considérablement, dont la douleur me cause une fièvre lente, que je manque d'habits pour me couvrir, et que je suis trop vieux et trop faible à présent pour pouvoir marcher loin dans une neige si épaisse ; mais, s'il faut que cela soit, j'essaierai de vous obéir."

Je me tournai ensuite du côté de ma femme et de mes enfants, et je leur dis de ramasser le peu d'effets qui nous restaient, et de se préparer à quitter la maison. Je les priai de se dépêcher, et je chargeai mon fils de secourir sa sœur aînée, à qui le reproche de sa conscience (se regardant comme la cause de tous ces malheurs) avait fait perdre connaissance. J'encourageai ma femme, qui, pâle et tremblante, serrait dans ses bras nos petits effrayés, qui se collaient contre son sein, en silence, n'osant pas regarder les étrangers. En même temps, ma fille cadette préparait les choses pour le départ ; et comme je lui répétai plusieurs fois de se hâter, dans une heure de temps nous fûmes prêts à partir.

CHAPITRE XXV.

Il n'y a point de situation, si misérable qu'elle paraisse, qui ne présente quelque consolation.

Nous nous mîmes en devoir de quitter notre paisible voisinage, et nous marchions lentement. Ma fille aînée étant affaiblie par une fièvre lente qui depuis quelques jours commençait à miner sa constitution, un des officiers, qui avait un cheval, eut la complaisance de la prendre derrière lui ; car ces gens-là même ne peuvent pas toujours se dépouiller des sentiments d'humanité. Mon fils menait un des petits par la main, ma femme l'autre, et moi je m'appuyais sur ma cadette, qui versait des pleurs, non pas sur ses maux, mais sur les miens.

Nous étions à deux milles de ma maison, quand nous vîmes une troupe d'environ cinquante de mes plus pauvres paroissiens, qui couraient après nous en poussant de grands cris. Ils saisirent aussitôt, avec des imprécations horribles, les deux officiers de justice, jurant qu'ils ne souffriraient jamais qu'on emmenât leur curé en prison, tant qu'il leur resterait une goutte de sang dans les veines ; qu'ils le défendraient jusqu'à la mort, et ils allaient les maltraiter. Les conséquences auraient pu devenir fatales, si je n'eusse sur-le-champ interposé mon autorité, et retiré avec bien de la peine les officiers des mains de cette multitude furieuse. Mes enfants, qui regardaient ma délivrance comme certaine, paraissaient être transportés de joie, et avaient peine à en retenir les expressions ; mais ils furent bientôt détrompés, quand ils m'entendirent adresser ces paroles à ces pauvres bonnes gens,

qui étaient venus, à ce qu'ils imaginaient, pour me rendre service :

"Quoi ! mes amis, leur criai-je, est-ce ainsi que vous m'aimez ? Est-ce ainsi que vous pratiquez les instructions que je vous ai données en chaire ? Résister ainsi à la justice est vous ruiner, vous et moi. Quel est votre chef ? montrez-moi celui qui vous a ainsi séduits. Aussi sûr comme il vit, il éprouvera mon ressentiment. Hélas ! mon cher troupeau aveuglé, retournez à vos obligations envers Dieu, envers votre pays et envers moi. Je vous reverrai peut-être un jour plus à mon aise que je ne suis à présent et en état de vous rendre la vie plus heureuse ; mais au moins que j'aie la consolation, quand je vous parquerai l'immortalité, qu'aucune de mes brebis ne me manque."

Ils semblèrent alors tous repentants, et, fondant en larmes, ils vinrent l'un après l'autre me dire adieu. Je leur serai à chacun tendrement la main, et, leur donnant ma bénédiction, je continuai mon chemin sans trouver d'autre interruption. Nous arrivâmes quelques heures avant la nuit à la ville capitale du comté, ou plutôt au village ; car il n'était composé que de quelques méchantes maisons, ayant perdu toute son ancienne opulence, et ne conservant d'autres marques de sa supériorité que sa prison.

En y entrant, nous descendîmes à une hôtellerie où nous prîmes les rafraîchissements que nous pûmes nous procurer, et je soupai avec ma famille, avec ma bonne humeur ordinaire. Quand je les vis tous pourvus convenablement pour la nuit, je suivis les officiers du shérif à la prison : c'était un bâtiment qui avait été autrefois construit pour des usages militaires. Il

consistait en une vaste chambre, munie de fortes grilles, pavée de pierres, qui était commune aux prisonniers pour crimes et pour dettes à certaines heures du jour. Outre cela, chaque prisonnier avait une chambre particulière où on l'enfermait pendant la nuit.

Je m'attendais en y entrant à ne trouver que des gémissements et les différents cris de la misère; mais c'était tout le contraire. Les prisonniers semblaient tous s'occuper d'une seule chose, d'étouffer toute réflexion dans la joie et dans les clameurs. On m'avait instruit de la bienvenue qu'il fallait payer dans ces occasions. J'y satisfis aussitôt qu'on me le demanda, quoique le peu d'argent que j'avais fût bien près de sa fin. Ce que je donnai fut aussitôt employé à envoyer chercher des liqueurs, et la prison fut bientôt remplie de ris, de cris et de jurements.

Comment! me dis-je à moi-même, des hommes si méchants seront joyeux, et moi je serai triste? Je n'ai de commun avec eux que l'emprisonnement, et je crois avoir plus de raisons qu'eux pour être content.

Je tâchais pendant ces réflexions de m'égayer, mais la gaieté ne fut jamais produite par effort; car tout effort est par lui-même pénible. Comme j'étais donc assis d'un air pensif dans un coin de la prison, un de mes compagnons d'infortune monta, et, s'asseyant auprès de moi, entra en conversation. Ç'a toujours été mon usage de ne jamais éviter la conversation de qui que ce soit qui semble désirer la mienne; car, s'il se trouve être un honnête homme, je peux profiter de son entretien; si c'est un méchant, il peut profiter du mien. Je trouvai que celui-ci était un homme qui avait des lumières et un bon sens naturel, quoiqu'il

n'eût point de lettres ; mais il avait une parfaite connaissance du monde, comme on l'appelle, ou plutôt de la nature humaine du mauvais côté. Il me demanda si j'avais pris soin de me pourvoir d'un lit, ce qui était une circonstance à laquelle je n'avais pas du tout pensé.

"Cela est malheureux, me dit-il, car on ne vous fournit ici autre chose que de la paille, et votre chambre est grande et froide : cependant, comme vous me paraissez quelqu'un comme il faut, et que je l'ai été moi-même dans mon temps, une partie de mes couvertures est à votre service de tout mon cœur."

Je le remerciai, en lui témoignant ma surprise de trouver tant d'humanité dans une prison, au milieu de la misère; ajoutant, pour lui faire voir que j'étais savant, que l'ancien sage de la Grèce semblait bien connaître la valeur de la compagnie dans l'affliction, quand il avait dit : *Tou cosmon aire, eidos ton etairon.* "Et en effet, continuai-je, qu'est-ce que l'univers s'il ne nous donne pas de société?

—Vous parlez de l'univers, dit mon compagnon de prison, *le monde est dans son déclin, et cependant la cosmogonie ou la création du monde a embarrassé les philosophes de tous les siècles. Quelle foule d'opinions bizarres n'ont-ils pas adoptées sur la création du monde! Sanchoniaton, Manéthon, Bérose et Ocellus Lucanus ont tous tenté en vain de l'expliquer. Le dernier emploie ces expressions: Anarchon ara kai ateleutation topan*, ce qui signifie....—Je vous demande pardon, monsieur, m'écriai-je de vous interrompre en si beau champ; mais je crois avoir déjà entendu tout cela. N'ai-je pas eu le plaisir de vous voir une fois à la foire de Welbridge, et votre nom

n'est-il pas Ephraïm Jenkinson?" Toute sa réponse à ma question fut un soupir. "Vous devez vous rappeler, lui dis-je, un docteur Primrose, de qui vous avez acheté un cheval."

Il me reconnut alors tout à coup; car l'obscurité de la place et l'approche de la nuit l'avaient empêché de reconnaître mes traits d'abord.—Oui, monsieur, reprit M. Jenkinson, je vous remets parfaitement bien. J'ai acheté de vous un cheval que j'ai oublié de vous payer. Votre voisin Flamborough est le seul accusateur que je craigne aux sessions prochaines; car il est dans l'intention de me poursuivre comme faux monnayeur. Je suis sincèrement fâché, monsieur, de vous avoir trompé ainsi que d'autres; car vous voyez, continua-t-il en me montrant ses fers, ce que j'y ai gagné.

—Eh bien, monsieur, lui répondis-je, la bonté que vous avez eue de m'offrir vos services quand vous n'aviez pas de retour à espérer sera reconnue par les efforts que je ferai pour engager M. Flamborough à adoucir ou à retirer son accusation, et j'enverrai mon fils lui parler à ce sujet à la première occasion. Je ne doute pas qu'il ne m'accorde ce que je lui demanderai, et, quant à moi, vous n'avez aucune inquiétude à avoir de mon accusation.

—Cela étant, reprit-il, toute la reconnaissance que je suis en état de vous témoigner, vous pouvez l'attendre de moi. Je vous donnerai plus de la moitié de mes couvertures pour cette nuit; et j'aurai soin de me montrer votre ami dans la prison, où je suis considéré."

Je le remerciai, et je ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise de lui voir à présent un air si jeune, pendant que, lorsque je l'avais vu auparavant,

il paraissait au moins avoir soixante ans. “Monsieur, me répondit-il, j’avais alors une fausse chevelure, et j’avais appris l’art de contrefaire les âges depuis dix-sept ans jusqu’à soixante. Ah! monsieur, si j’avais employé à apprendre un commerce la moitié de la peine que j’ai prise pour apprendre à être un coquin, je pourrais être bien riche aujourd’hui! mais, bien que je sois un coquin, je puis encore vous être utile, et peut-être d’une manière à laquelle vous vous attendez le moins.”

Notre conversation fut interrompue par l’ărrivée des domestiques du geôlier, qui venaient pour faire la revue des prisonniers et pour les renfermer pour la nuit. Un d’eux, avec une botte de paille sous son bras pour mon lit, me mena par un passage long et étroit dans une chambre pavée comme la chambre commune, où je fis mon lit dans un coin avec ma paille et les couvertures que M. Jenkinson m’avait données. Cela fait, mon conducteur, qui était assez honnête, me souhaita le bonsoir. Après avoir fait ma méditation ordinaire, et avoir remercié l’Etre suprême qui me châtiait, je me couchai et dormis du sommeil le plus tranquille jusqu’au lendemain.

CHAPITRE XXVI.

Reforme dans la prison. Les lois, pour être complètes, devraient récompenser aussi bien que punir.

Le lendemain matin, je fus éveillé de bonne heure par ma famille, qui fondait en pleurs autour de mon lit. Je les réprimandai doucement de leur affliction,

les assurant que je n'avais jamais dormi plus tranquillement. Je m'informai ensuite de ma fille aînée, que je ne voyais pas avec eux. Ils m'apprirent que le trouble et la fatigue de la veille avaient augmenté sa fièvre, et qu'on avait jugé à propos de la laisser à la maison. Mon premier soin fut ensuite d'envoyer mon fils chercher une chambre ou deux pour loger ma famille, aussi près de la prison qu'il pourrait les trouver. Il y alla, mais il ne put trouver qu'une chambre, qu'on louait bon marché, pour loger sa mère et ses sœurs, et le geôlier eut l'humanité de consentir que lui et ses deux frères couchassent dans la prison avec moi. On leur fit donc un lit dans le coin de ma chambre. Je voulais cependant savoir auparavant si mes petits enfants n'auraient pas de répugnance à coucher dans un endroit qui avait paru les effrayer en y entrant.

"Eh bien! mes enfants, leur dis-je, comment trouvez-vous votre lit? Je pense que vous n'avez pas peur de coucher dans cette chambre, quelque obscure qu'elle paraisse.—Non, papa, dit Dick, je n'ai point peur de coucher partout où vous êtes.—Et moi, dit Bill, qui n'avait encore que quatre ans, j'aime mieux l'endroit où est mon papa que tout autre."

Après cela je réglai les emplois de la famille. Ma fille fut destinée à soigner sa sœur, dont la santé déclinait; ma femme devait rester auprès de moi, et mes petits, me faire la lecture: "Et pour vous, mon fils, c'est le travail de vos mains qui doit nous soutenir tous. Votre salaire, comme journalier, sera suffisant avec de la frugalité pour nous procurer le nécessaire. Vous avez actuellement seize ans, vous avez de la force, et le Ciel a eu ses vues en vous la donnant: son

intention a été qu'elle vous servît à sauver de la famine vos père et mère et votre famille malheureuse. Préparez-vous donc cette après-midi à chercher de l'ouvrage pour demain, et apportez-nous chaque soir l'argent que vous aurez gagné dans la journée."

Après avoir ainsi tout réglé, je descendis dans la chambre commune de la prison, où il y avait plus d'air que dans la mienne; mais je n'y fus pas longtemps, que les imprécations, les obscénités et les blasphèmes que j'entendais de tout côté me chassèrent à mon réduit. Là, je méditai quelque temps sur l'étrange aveuglement de ces misérables, qui, voyant tout le monde armé contre eux pour leur perte, travaillaient à se faire un ennemi redoutable dans l'éternité.

Leur insensibilité excita ma compassion, et effaça pour un temps de mon esprit ma propre misère. Il me parut même qu'il était du devoir de mon état de les retirer de leur folie. Je me déterminai donc à retourner encore une fois, et en dépit de leurs mépris, de leur donner mes avis et de les vaincre par ma persévérance. Me mêlant donc de nouveau avec eux, je fis part de mon dessein à M. Jenkinson, qui en rit, mais qui le communiqua aux prisonniers. La proposition fut reçue avec beaucoup de joie, parce qu'elle promettait une nouvelle matière à amusement à des gens qui n'avaient d'autre ressource pour être gais que celle qu'ils pouvaient tirer du ridicule et de la débauche.

Je leur lus donc une partie de l'office d'une voix haute, mais sans affectation, et je trouvai que cela mettait mon auditoire en belle humeur. Des propos obscènes dits à l'oreille, des gémissements d'une contrition burlesque, des mouvements d'yeux ridicules

et une toux affectée les faisaient rire de tout leur cœur. Je continuai cependant à lire avec ma gravité ordinaire, convaincu que ce que je faisais pouvait en convertir quelques-uns, mais ne pouvait point être souillé par le mépris des autres.

Après avoir lu les prières, je fis une exhortation où je m'étais proposé de les amuser d'abord plutôt que de les réprimander. Je commençai par leur faire remarquer qu'il n'y avait que la vue de leur utilité qui pût m'engager à la démarche que je faisais; que j'étais leur compagnon de captivité, et que mes sermons ne me rapportaient rien à présent. J'étais fâché, leur dis-je, de les voir si impies, parce qu'ils ne gagnaient rien à l'être, et qu'ils pouvaient par là perdre beaucoup. "Car soyez sûrs, mes amis, car vous êtes mes amis, quoique le monde rejette votre amitié, soyez sûrs, dis-je, que, quoique vous fassiez dix mille jurements dans un jour, cela ne met pas un sou dans votre bourse. Que signifie donc d'appeler à tout moment le diable, de rechercher son amitié, puisque vous voyez combien il vous traite mal? Il ne vous a rien donné ici, vous le voyez, que la bouche pleine de jurements, et il vous laisse le ventre vide; et sur ce que je sais de lui, il ne vous donnera rien de bon par la suite.

"Si un homme n'en use pas bien avec nous, nous cherchons naturellement d'autres connaissances. Ne vaudrait-il donc pas bien la peine d'essayer comment vous vous accommoderiez avec un autre maître qui vous fait au moins de belles promesses pour vous engager à venir à lui? Sûrement, mes amis, de tous les fous, celui-là serait le plus grand, qui, après avoir volé une maison, irait se mettre sous la protection des

archers; et cependant êtes-vous plus sages? Vous recherchez tous l'appui de celui qui vous a déjà trompés, et vous vous fiez à un être plus méchant qu'aucun archer: car ceux-ci cherchent seulement à vous attraper pour vous faire pendre ensuite; mais l'autre non-seulement vous attrape et vous fait pendre, mais ce qu'il y a de pis, il ne vous lâche pas même après que vous êtes pendus."

Quand j'eus fini, je reçus des compliments de mon auditoire, dont quelques-uns vinrent me prendre la main, et en me la secouant, jurèrent que j'étais un honnête homme, et qu'ils voulaient faire plus ample connaissance avec moi. Je leur promis donc de recommencer le service le lendemain, et je commençai à concevoir quelque espérance d'introduire une réforme dans la prison; car j'ai toujours pensé qu'il n'y avait point d'homme si abandonné dont on dût désespérer, le cœur étant toujours ouvert aux traits du reproche, quand l'archer sait ajuster et frapper l'endroit convenable. Quand je me fus ainsi satisfait l'esprit, je retournai à ma chambre, où ma femme avait préparé un repas frugal. J'y trouvai aussi M. Jenkinson, qui me demanda la permission de joindre son dîner au nôtre, pour avoir le plaisir, comme sa politesse le lui fit appeler, de ma conversation. Il n'avait pas encore vu ma famille; car, comme elle venait à ma chambre par une porte qui communiquait dans le passage étroit dont j'ai déjà parlé, elle n'était pas obligée de passer par la chambre commune de la prison. M. Jenkinson, à la première vue de ma fille cadette, parut donc frappé de sa beauté, qu'un air pensif contribuait encore à relever, et mes petits n'attirèrent pas moins son attention.

—Hélas! docteur, me dit-il, ces enfants sont trop beaux et trop bien élevés pour une demeure comme celle-ci!

—Ah! repris-je, monsieur Jenkinson, le Ciel soit loué de ce que mes enfants ont de bonnes mœurs; s'ils sont vertueux, qu'importe le reste!

—Je crois, reprit-il, que cela doit vous donner bien de la consolation, de voir ainsi votre petite famille autour de vous.

—De la consolation! repliquai-je. Ah! oui, monsieur Jenkinson, c'en est effectivement une grande pour moi, et je ne voudrais pas pour rien au monde être séparé d'eux, car ils peuvent me rendre un cachot un palais. Il n'y a qu'un moyen dans le monde de troubler mon bonheur, c'est de leur faire quelque tort.

—En ce cas, monsieur, je crains bien d'être coupable envers vous; car je crois voir ici (en regardant mon fils Moïse) quelqu'un à qui j'ai fait tort, et à qui j'en demande pardon."

Mon fils se rappela aussitôt sa voix et ses traits, quoiqu'il ne l'eût vu auparavant que déguisé; et, lui prenant la main, il lui pardonna en souriant: "Cependant, dit-il, je ne puis concevoir ce que vous avez vu dans ma figure qui vous ait engagé à me regarder comme propre à faire une dupe.

—Mon cher monsieur, reprit l'autre, ce n'a pas été votre figure, mais vos bas blancs et le ruban noir qui nouait vos cheveux, qui m'ont engagé à m'adresser à vous: mais que cela ne vous humilie point: j'en ai trompé de plus fins que vous dans mon temps, et cependant, avec toutes mes finesses, les sots m'ont attrapé à la fin.

—Je crois, dit mon fils, que le récit d'une vie telle que la vôtre serait instructif et amusant.

—Ni l'un ni l'autre, reprit M. Jenkinson. Les relations qui ne décrivent que les tromperies et les vices de l'humanité retardent notre avancement dans le monde, en nous rendant trop soupçonneux dans la vie. Le voyageur qui se défie de tous ceux qu'il rencontre, et qui retourne en arrière à la vue de tout homme qui lui paraît un voleur, arrive rarement à temps où il a affaire.

"Pour moi, je pense, d'après ma propre expérience, qu'un homme fin est le plus sot des hommes. Dès mon enfance j'ai passé pour rusé. Je n'avais que sept ans, que les femmes disaient que j'étais un petit homme tout formé. A quatorze ans je connaissais le monde; je me mettais en petit-maître, et j'aimais les femmes. A vingt ans, quoique je fusse droit dans mes actions, j'avais la réputation d'être si fin, que personne ne voulait avoir affaire à moi. Je fus donc obligé à la fin de devenir escroc pour ma propre défense, et j'ai vécu depuis, la tête pleine de projets pour attraper, et le cœur plein de frayeur d'être découvert.

"J'avais coutume de rire de l'honnête simplicité de votre voisin le bon homme Flamborough, et d'une manière ou d'une autre, je l'attrapais ordinairement une fois l'année. Cependant ce bon homme simple et sans défiance a fait son chemin, et est devenu riche, pendant que moi je continuais à faire des tours, à finasser, et je suis resté dans la pauvreté, sans avoir la consolation de l'honnêteté.

"Cependant, continua-t-il, contez-moi votre histoire, et ce qui vous a amené ici. Peut-être, quoique je

n'aie pas été assez habile pour éviter la prison moi-même, le serai-je assez pour en tirer mes amis."

Pour satisfaire sa curiosité, je l'instruisis de toute la suite d'accidents qui m'avait plongé dans le malheur où je me trouvais, et de l'impuissance absolue où j'étais de m'en retirer.

Quand il eut entendu mon histoire, il réfléchit pendant quelques instants, et se frappant le front, comme s'il venait d'imaginer quelque chose d'important, il nous quitta, en disant qu'il essaierait ce qu'on pourrait faire.

CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet.

Le lendemain matin, je communiquai à ma femme et à mes enfants le plan que je méditais de réformer les prisonniers. Ils le désapprouvèrent beaucoup, m'objectant qu'il n'était ni possible, ni convenable, et ajoutant que mes efforts ne contribueraient point à leur réformation, et probablement décréditeraient ma profession.

"Pardonnez-moi, leur dis-je; ces gens, quoique déchus, sont encore des hommes, et c'est un titre pour que je les aime. Les bons avis rejetés retournent enrichir celui qui les a donnés; et quoique les instructions que je leur donne puissent peut-être ne les pas corriger, elles me rendront certainement meilleur moi-même. Si ces malheureux, mes enfants, étaient des princes, il y aurait des milliers d'hommes qui s'empresseraient de leur offrir leur ministère; mais, à mon

avis, une âme, quoique ensevelie dans un cachot, est aussi précieuse qu'une qui est assise sur un trône. Oui, mes enfants, si je puis les réformer, je le ferai. Peut-être tous ne me mépriseront-ils pas. Peut-être pourrai-je en tirer un de l'abîme, et ce sera beaucoup de gagné. Car y a-t-il sur la terre des diamants aussi précieux que l'âme d'un homme?"

En disant ces mots, je les quittai, et descendis à la chambre commune, où je trouvai les prisonniers fort joyeux en m'attendant, et chacun d'eux préparé à faire au docteur quelque tour de prison. Ainsi, quand j'allais pour commencer, l'un tournait ma perruque de travers, comme par accident, et me demandait pardon. Un autre, à quelque distance, avait une adresse particulière pour faire jaillir sa salive d'entre ses dents, et il en inondait mon livre. Un troisième criait *amen*, avec un ton si affecté, que cela divertissait beaucoup les autres. Un quatrième avait subtilement tiré mes lunettes de ma poche; mais il y en eut un qui fit un tour qui réjouit beaucoup plus que les autres. Ayant observé de quelle manière j'avais placé mes livres sur la table devant moi, il en ôta fort adroitement un, auquel il substitua un livre de plaisanteries obscènes qui était à lui. Cependant je fis semblant de ne pas m'apercevoir de tout ce que pouvait faire cette troupe d'êtres malfaisants; mais je continuai tranquillement, intimement persuadé que ce qui leur paraissait ridicule dans mon entreprise ne ferait rire que la première ou la seconde fois, pendant que ce qu'elle avait de sérieux ferait un bien durable. Mon dessein réussit, et en moins de six jours, quelques-uns furent convertis, et tous furent attentifs.

Ce fut alors que je m'applaudis de ma persévérance

et de mon habileté d'avoir ainsi donné de la sensibilité à des misérables qui avaient perdu tous sentiments moraux, et je songeai alors à leur rendre des services temporels en rendant leur condition moins malheureuse. Leur temps jusque-là avait été partagé entre la faim et les excès, des débauches crapuleuses et des repentirs cuisants. Leur unique occupation était de se quereller, de jouer aux cartes et de faire des fouloirs de pipes. Cette dernière espèce d'occupation frivole me donna l'idée d'employer ceux qui voudraient travailler à faire des chevilles pour les fabricants de tabac et pour les cordonniers. Le bois nécessaire s'achetait à frais communs, et quand il était travaillé, l'ouvrage était vendu par mes soins: en sorte que chacun gagnait quelque chose chaque jour, une bagatelle, à la vérité, mais assez pour le soutenir.

Je ne m'en tins pas là; j'établis des amendes pour punir le déréglement, et des récompenses pour l'industrie. Ainsi, en moins de quinze jours, je formai deux espèces de sociétés humaines, et j'eus la satisfaction de me considérer comme un législateur qui avait retiré des hommes de leur férocité primitive, et leur avait enseigné l'amitié et l'obéissance.

Et il serait grandement à souhaiter que le pouvoir législatif voulût ainsi diriger les lois plutôt vers la réformation que vers le châtiment; qu'il voulût bien se persuader que le moyen de déraciner les crimes n'est pas de rendre les punitions communes, mais formidables. Au lieu de nos prisons actuelles, qui reçoivent ou qui rendent les hommes criminels, qui renferment des malheureux pour avoir commis un crime, et qui les rendent à la société, quand ils en

sortent vivants, propres à commettre mille crimes, il serait à souhaiter que nous eussions, comme dans les autres pays de l'Europe, des lieux particuliers destinés à la pénitence et à la solitude, où les accusés pussent avoir auprès d'eux des gens qui leur inspirassent le repentir s'ils étaient coupables, et de nouveaux efforts de vertu s'ils étaient innocents; et c'est par ce moyen, et non par l'augmentation des châtiments, que l'on peut réformer un Etat. Je ne puis même m'empêcher de révoquer en doute la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué de punir de mort des crimes légers. Dans le cas de meurtre, ce droit est évident; parce que c'est un droit qui dérive de celui de la défense personnelle, de priver de la vie celui qui n'a point respecté celle d'un autre. Toute la nature s'arme contre les meurtriers; il n'en est pas de même de celui qui vole mon bien. La loi naturelle ne me donne pas le droit de tuer un voleur, d'autant que, par cette loi, le cheval qu'il me dérobe est autant à lui qu'à moi. Si j'ai donc quelque droit, il ne peut dériver que d'un contrat fait entre nous, que celui qui privera un autre de son cheval sera tué; mais, d'abord, ce contrat est nul, parce qu'un homme n'a pas plus le droit de donner, qu'un autre de recevoir sa vie, qui ne lui appartient pas. En second lieu, ce contrat est injuste; il n'y a pas de proportion, et il serait cassé même dans une cour ordinaire de justice, comme contenant une punition immense pour une commodité qui n'est qu'une bagatelle, puisqu'il est incontestablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'est qu'un autre aille à cheval. Mais un contrat qui serait nul entre deux hommes l'est également entre cent mille; car, de même que dix millions

de cercles ne peuvent jamais faire un carré, de même la voix d'un milliard d'hommes ne peut rendre valable ce qui est essentiellement nul: c'est là le langage de la raison et celui de la nature. Les sauvages, qui se conduisent presque par la seule loi naturelle, respectent bien plus que nous la vie les uns des autres. Ils ne répandent le sang que pour venger une première cruauté par la peine du talion.

Nos ancêtres, les Saxons, quelque cruels qu'ils fussent en temps de guerre, n'avaient que peu d'exécutions en temps de paix. Et dans tous les gouvernements naissants qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a presque pas de crimes qui soient punis de mort.

C'est parmi tous les citoyens d'un état qui se raffine, que les lois pénales, qui sont entre les mains des riches, sont imposées sur les pauvres. Le gouvernement, en vieillissant, semble acquérir l'humeur chagrine et dure de la vieillesse; et, comme si les richesses devenaient plus précieuses en proportion qu'elles augmentent, comme si nos craintes croissaient à mesure que nos trésors s'accroissent, nos possessions sont palissadées chaque jour par de nouveaux édits, et on les entoure de gibets pour effrayer ceux qui voudraient les envahir.

Est-ce la quantité prodigieuse des lois pénales, ou la licence de notre peuple, qui fait que ce pays produit plus de condamnés dans une année que la moitié de l'Europe entière? Peut-être est-ce l'effet de tous deux; car l'une produit l'autre: quand les lois pénales imposent sans distinction des punitions égales pour des faits que les circonstances rendent différents, le peuple, qui ne voit point de distinction dans le

châtiment, s'accoutume à n'en point voir dans les crimes, et c'est cependant cette distinction qui est le rempart de la moralité des actions. Par là il arrive que la multitude des lois produit de nouveaux crimes et que de nouveaux crimes exigent de nouvelles lois.

Il serait donc à souhaiter que l'autorité, au lieu d'inventer de nouvelles lois pour punir les crimes; au lieu de serrer les liens de la société jusqu'à produire des mouvements convulsifs qui les rompent; au lieu de faire mourir les coupables comme inutiles, avant que d'avoir éprouvé de quelle utilité ils peuvent être; au lieu de changer la correction en vengeance; il serait, dis-je, à souhaiter que l'autorité essayât de mettre en usage des moyens de prévenir les crimes, et faire des lois qui protégeassent le peuple plutôt que de le tyranniser. Nous verrions alors que ces créatures, dont l'âme semble des scories, n'avaient besoin que d'être affinées; nous verrions que ces malheureux, que nous condamnons à présent à de longs et cruels supplices, de peur que le luxe ne souffre un moment de douleur, pouvaient, s'ils étaient traités convenablement, servir à fortifier l'Etat dans des temps de danger; que, comme leurs visages sont semblables aux nôtres, leurs cœurs ressemblent aussi aux nôtres; qu'il y a peu de cœurs assez corrompus pour que la persévérance ne puisse pas les corriger; qu'un homme peut voir son dernier crime sans souffrir la mort pour l'avoir commis, et qu'il faudrait peu de sang pour cimenter notre sûreté.

CHAPITRE XXVIII.

Le bonheur et la misère sont, dans cette vie, plutôt l'effet de la prudence que de la vertu, les biens et les maux temporels étant regardés en eux-mêmes par le ciel comme de pures bagatelles qui ne méritent pas qu'il se mêle de leur distribution.

IL y avait déjà plus de quinze jours que j'étais dans ma prison, sans que ma chère Olivia vînt me rendre visite, et j'avais une grande envie de la voir. Ayant fait part à ma femme de mon désir, le lendemain matin, la pauvre fille entra dans ma chambre, appuyée sur le bras de sa sœur. Le changement que je remarquai en elle me frappa : les grâces qui brillaient auparavant dans sa personne étaient effacées ; la main de la mort semblait avoir défiguré ses traits pour m'alarmer : ses tempes étaient creuses, son front tendu, et une fatale pâleur était répandue sur ses joues.

"Je suis charmé de te voir, ma chère, m'écriai-je ; mais pourquoi cet abattement ? J'espère que tu as trop d'amitié pour moi pour laisser miner par le chagrin une vie que je prise à l'égal de la mienne. Prends courage, ma fille, et nous pourrons encore voir des jours heureux.

—Vous avez toujours été bon envers moi, repritelle, mon cher père, et ce qui augmente ma peine, c'est de voir que je ne pourrai jamais partager ce bonheur que vous me promettez. Je crains que le bonheur ne soit plus fait pour moi ici-bas, et j'aspire à me voir sortie d'un lieu où je n'ai trouvé que des malheurs. Je désirerais, mon cher papa, que vous voulussiez faire une soumission à M. Tornhill ; vous pourriez par là l'apaiser, et ce serait une consolation pour moi en mourant de vous voir libre.

—Jamais, repris-je, ma fille, jamais rien ne pourra m'amener à reconnaître ma fille pour une prostituée; car, quoique le monde puisse regarder ta faute avec mépris, moi, je ne la regarde que comme une marque de ta crédulité, et non de la corruption de ton cœur. Ma chère, je ne suis point du tout malheureux dans cet endroit, quelque affreux qu'il puisse paraître, et sois sûre que tant que j'aurai le bonheur de te posséder, il n'aura jamais mon consentement pour te rendre plus malheureuse: je ne permettrai pas qu'il en épouse une autre."

Après que ma fille fut sortie, mon compagnon de prison, qui avait été présent à notre conversation, me fit des représentations assez sensées, sur mon opiniâtreté à refuser une soumission qui pouvait me procurer ma liberté; il me fit observer que le reste de ma famille ne devait point être sacrifié à un seul enfant, à celle surtout qui était la seule qui m'eût donné des sujets de mécontentement. "En outre, ajouta-t-il, je ne sais s'il est juste de s'opposer ainsi à l'union de l'homme et de la femme, comme vous faites à présent, en refusant votre consentement à une union que vous ne pouvez empêcher, mais que vous pouvez rendre malheureuse.

—Monsieur, lui répondis-je, vous ne connaissez pas l'homme qui nous opprime. Je suis très-convaincu que toutes les soumissions que je pourrais lui faire ne me procureraient pas seulement une heure de liberté. On m'a dit que, dans cette même chambre où je suis, un de ses débiteurs qu'il détenait est mort de besoin l'année dernière; mais, quand ma soumission et mon consentement à son mariage pourraient me faire sortir d'ici et me loger dans le plus beau de ses apparte-

ments, il n'aurait ni l'un ni l'autre, parce que quelque chose semble me dire que ce serait approuver un adultère. Tant que ma fille vivra, il ne pourra contracter aucun mariage valable à mes yeux. Si elle n'était plus au monde, je serais à la vérité le plus vil des hommes, si, par ressentiment, je tâchais de séparer ceux qui désirent s'unir. Quelque malhonnête homme qu'il soit, je désirerais alors qu'il se mariât pour prévenir les suites de sa débauche future; mais aujourd'hui ne serais-je pas le plus cruel des pères de signer un contrat qui mettrait ma fille au tombeau, uniquement pour sortir moi-même de prison, et, pour m'éviter ainsi une angoisse, d'en causer à mon enfant mille plus cruelles."

Il convint de la justesse de ma réponse; mais il ne put s'empêcher de me faire observer que la vie de ma fille paraissait trop près de sa fin pour que j'eusse encore longtemps à rester dans la prison. "Cependant, continua-t-il, quoique vous refusiez de faire des soumissions au neveu, j'espère que vous n'aurez point de répugnance à exposer votre cas à l'oncle, qui passe pour le plus honnête homme et le plus juste du royaume. Je voudrais que vous lui envoyassiez par la poste une lettre qui lui donnât avis des mauvais traitements que son neveu vous fait essuyer, et je gagerais ma vie que vous aurez de lui une réponse dans trois jours." Je le remerciai de l'idée qu'il me donnait, et je me mis à l'instant en devoir d'écrire; mais malheureusement, je n'avais pas de papier, parce que tout notre argent avait été employé le matin en provisions: il m'en fournit obligeamment.

Les trois jours suivants je fus dans un état d'inquiétude de savoir comment ma lettre serait reçue;

mais, dans cet intervalle, ma femme me sollicitait fréquemment de me soumettre à toutes sortes de conditions plutôt que de demeurer où j'étais, et, à chaque moment, on m'apprenait que la santé de ma fille déclinait : le troisième et le quatrième jour arrivèrent sans que je reçusse de réponse à ma lettre. Il n'y avait pas d'apparence que les plaintes d'un étranger contre un neveu bien-aimé pussent réussir : ainsi mon espérance s'évanouit bientôt comme les autres. La force d'esprit ne m'abandonnait cependant pas, quoique la captivité et le mauvais air commençassent à altérer considérablement ma santé, et que mon bras empirât ; mais mes enfants étaient autour de moi, et, pendant que j'étais couché sur la paille, ils me lisaient tour à tour, ou écoutaient mes instructions et pleuraient ; mais la santé de ma fille s'affaiblissait plus vite que la mienne. Chaque nouvelle que je recevais d'elle augmentait mes craintes et ma tristesse. Le cinquième jour, après que j'eus écrit à sir William Tornhill, je fus alarmé par la nouvelle qu'elle avait perdu la parole. Ce fut alors que la prison me devint douloureuse. Mon âme désirait de s'échapper pour être auprès du lit de ma fille, pour la consoler, la fortifier, pour recevoir ses dernières paroles, et lui enseigner le chemin du ciel. On vint me dire ensuite qu'elle était expirante, et cependant j'étais privé de la faible consolation de pleurer sur elle. Mon compagnon de prison vint ensuite m'apporter la dernière nouvelle, en m'exhortant à la patience : elle était morte. Le lendemain matin, il revint, et il me trouva avec mes deux petits, qui faisaient alors ma seule compagnie, et qui employaient tous leurs efforts innocents pour me consoler. Ils me conjuraient de lire

à présent pour moi-même et de ne pas pleurer, parce que j'étais trop vieux pour pleurer. "Ma sœur, s'écria l'aîné, n'est-elle pas un ange à présent, mon papa? Pourquoi donc vous affligez-vous pour elle? Je voudrais être un ange aussi, pour être dehors de ce vilain endroit, pourvu que mon papa fût avec moi.—Oui, ajouta le plus jeune, le ciel, où est ma sœur, est un plus bel endroit que celui-ci. Il n'y a là que de bonnes gens; et les gens d'ici sont bien méchants."

M. Jenkinson interrompit leur babil innocent en me faisant observer qu'à présent que ma fille n'était plus, je devais penser sérieusement au reste de ma famille, et essayer de sauver ma propre vie, qui dépérissait chaque jour par le besoin et par le mauvais air. Il ajouta qu'il était de mon devoir de sacrifier à présent tout orgueil et tout ressentiment au bien de ceux qui avaient besoin de moi pour les soutenir, et que j'étais actuellement obligé par rang et par justice d'essayer de me réconcilier avec mon seigneur.

"Dieu soit loué! répondis-je, je n'ai à présent ni orgueil ni ressentiment. Je me détesterais moi-même si je croyais qu'il y eût vengeance ou orgueil cachés dans mon cœur. Au contraire, comme mon oppresseur a été autrefois mon paroissien, j'espére le présenter un jour avec une âme sans tache au tribunal éternel. Non, monsieur, je n'ai point de ressentiment à présent, et quoiqu'il m'ait ôté ce que j'estimais plus que tous ses trésors, quoiqu'il m'ait déchiré le cœur, car je suis malade à mourir, bien malade, mon camarade, cependant, tous ses torts ne m'inspireront jamais de désirs de vengeance. Je

consens actuellement à approuver son mariage ; et si cette soumission peut lui faire plaisir, faites-lui savoir que, si je l'ai offensé, je lui en demande pardon." M. Jenkinson prit une plume et de l'encre, et écrivit ma soumission presque dans les mêmes termes que j'avais employés, et je la signai. J'envoyai mon fils porter la lettre à M. Tornhill, qui était alors à son château. Il y alla, et au bout d'environ six heures il revint rapporter une réponse verbale. Il avait eu de la peine, à ce qu'il nous dit, à pouvoir parler au seigneur, parce que les domestiques étaient insolents et soupçonneux ; mais il l'avait vu par hasard, comme il sortait pour quelques affaires concernant son mariage, qui devait se faire dans trois jours. Il continua, en nous disant qu'il s'était approché de la manière la plus soumise, et qu'il avait donné la lettre ; que M. Tornhill, après l'avoir lue, lui avait fait réponse que la soumission venait à présent trop tard, et était inutile ; qu'il avait appris que je m'étais adressé à son oncle, mais que ma lettre avait été honorée du mépris qu'elle méritait ; qu'au reste, toutes les propositions qu'on aurait à faire par la suite devaient être adressées à son procureur, et non pas à lui. Il fit observer néanmoins que, comme il avait très-bonne opinion de la prudence des deux jeunes demoiselles, leur intercession lui aurait été plus agréable.

"Eh bien ! monsieur, dis-je à mon compagnon, vous voyez à présent le caractère de l'homme qui nous opprime ; il peut être tout à la fois plaisant et cruel : mais qu'il fasse ce qui lui plaira, je serai bientôt libre, en dépit de tous ses verrous pour me renfermer. J'avance vers ce jour qui me paraît plus brillant à mesure que j'en approche. Cette

attente soulage mes afflictions, et, quoique je laisse après moi une famille orpheline et sans secours, cependant ils ne seront pas entièrement abandonnés : il se trouvera peut-être quelque ami qui les assistera pour l'amour de leur pauvre père, et quelque autre qui les secourra charitablement pour l'amour de leur père céleste."

Justement comme je parlais, ma femme, que je n'avais pas encore vue ce jour-là, entra avec l'air de la consternation et faisant des efforts pour parler sans le pouvoir. "Pourquoi, mon amour, m'écriai-je, pourquoi veux-tu ajouter à mon affliction par la tienne? Oui, quoique notre maître cruel ne veuille point se laisser fléchir à nos soumissions, quoiqu'il m'ait condamné à périr dans ce séjour de la misère, et quoique nous ayons perdu un enfant bien-aimé, tu trouveras encore de la consolation dans nos autres enfants quand je ne serai plus.—Nous avons effectivement perdu, reprit-elle, un enfant bien-aimé. Ma Sophie, ma chére Sophie est perdue, arrachée de nous, enlevée par des scélérats.—Comment, madame, s'écria mon compagnon de prison, miss Sophie enlevée par des scélérats! Cela ne peut pas être sûrement.

Elle ne put répondre que par un regard fixe et un torrent de larmes; mais la femme d'un des prisonniers qui était présente, et qui était entrée avec elle, nous fit un récit plus détaillé. Elle nous dit que ma femme, ma fille et elle, faisant un tour de promenade sur le grand chemin, un peu au delà du village, une chaise de poste à quatre chevaux vint droit à elles et s'arrêta à l'instant: après quoi un homme bien mis, mais qui n'était pas M. Tornhill, était descendu de la chaise, avait saisi ma fille par le milieu du corps, et,

l'ayant fait rentrer de force dans la chaise, avait ordonné au postillon de marcher, en sorte qu'ils avaient été hors de vue en un moment.

" A présent, m'écriai-je, la somme de ma misére est complète. Rien ne peut plus ajouter au malheur de ma situation. Quoi! pas une de reste. Ne m'en avoir pas laissé une! le monstre! l'enfant que je chérissais le plus! Elle avait la beauté et presque la sagesse d'un ange.... Mais, soutenez cette femme; ne la laissez pas tomber.... Ne m'en avoir pas laissé une!—Hélas! mon ami, dit ma femme, vous paraissez avoir plus besoin de consolation que moi: nos malheurs sont grands, mais je les supporterais, et même de plus grands, si je vous voyais à votre aise. Ils peuvent m'ôter mes enfants et tout ce que je possède au monde, pourvu qu'ils vous laissent à moi."

Mon fils tâchait de modérer notre douleur. Il nous priait de prendre de la consolation, en nous disant qu'il espérait que nous aurions encore occasion de nous réjouir. "Mon enfant, m'écriai-je, parcours des yeux l'univers, et vois si je peux encore espérer quelque consolation. Nous luit-il un seul rayon d'espérance? La seule qui nous reste n'est-elle pas au delà du tombeau?—Mon cher père, reprit-il, j'espère qu'il y a encore quelque chose qui pourra vous donner un intervalle de consolation: car j'ai une lettre de mon frère Georges... —Que dis-tu, mon fils, de ton frère? sait-il notre misère? J'espère, mon enfant, qu'il est exempt des malheurs que le reste de sa famille éprouve.—Oui, mon père, répondit-il, il est parfaitement gai, joyeux et heureux. Sa lettre ne contient que de bonnes nouvelles; il est le favori de

son colonel, qui lui a promis de lui faire avoir la première lieutenance qui viendrait à vaquer.

—Es-tu bien sûr de tout ce que tu dis? reprit ma femme. Es-tu sûr qu'il ne soit point arrivé de mal à mon enfant?—Rien du tout certainement, répondit mon fils; vous allez voir sa lettre, qui vous fera le plus grand plaisir: et si quelque chose peut vous consoler, je suis sûr qu'elle le fera.—Mais es-tu sûr, répéta-t-elle encore, que cette lettre vienne de lui, et qu'il soit réellement aussi heureux que tu dis?

—Oui, maman, répondit-il, elle est certainement de lui, et il sera un jour l'honneur et le soutien de sa famille.—Je remercie donc la Providence, s'écria-t-elle, de ce que la dernière lettre que je lui ai écrite ne lui est pas parvenue. Oui, mon cher, continua-t-elle en se tournant vers moi, je vous avouerai à présent que, quoique le ciel nous traite avec rigueur à d'autres égards, il nous a été favorable dans cette occasion-ci. Dans la dernière lettre que j'ai écrite à mon fils, et que j'ai écrite dans l'amertume de mon cœur, j'ai exigé de lui, sur le respect qu'il me doit et sur son honneur, de faire rendre justice à son père et à sa sœur, et de nous venger; mais, grâce à celui qui dirige tout, la lettre n'a pas été rendue, et je suis tranquille.—Femme, m'écriai-je, vous avez fait là une très-mauvaise action, et dans un autre temps mes reproches auraient été plus sévères. Oh! à quel terrible précipice vous êtes-vous livrée? Il vous aurait ensevelis, vous et votre fils, dans une ruine éternelle. Il faut reconnaître que la Providence nous a été plus favorable que nous ne l'avons mérité. Elle a réservé ce fils pour être le père et le protecteur de mes enfants quand je ne serai plus... Que j'ai été injuste de

me plaindre de ce que j'étais privé de toute consolation, quand j'apprends qu'il est heureux, et qu'il ignore nos afflictions, qu'il me reste encore ce fils pour soutenir sa mère dans son veuvage et pour protéger ses frères et ses sœurs! Mais je n'y pense pas, de dire ses sœurs; il n'en a plus à présent; elles sont toutes perdues, elles m'ont été enlevées, et je suis ruiné.— Mon père, dit mon fils en m'interrompant, permettez-moi de vous lire sa lettre; je sais qu'elle vous fera plaisir." Je lui en donnai la permission, et il lut la lettre qui suit:

"Mon très-honoré père,

"Je détourne pour quelques instants ma vue des plaisirs qui m'environnent pour la fixer sur des objets qui lui sont encore plus agréables, le petit coin du feu de la maison paternelle. Mon imagination me représente le groupe innocent de mes frères et sœurs, prêtant une oreille attentive à chaque ligne de la présente. Je vois avec plaisir ces visages qui n'ont jamais éprouvé les difformités que produit le luxe ou le besoin; mais, quelque heureux que vous soyez à la maison, je suis sûr que ce sera une augmentation à votre félicité d'apprendre que je suis parfaitement content de mon état et le plus heureux des hommes.

"Notre régiment a reçu un contre-ordre et ne sortira pas du royaume. Le colonel, qui me regarde comme son ami, me mène dans toutes les compagnies qu'il fréquente; et, après une première visite, j'ai la satisfaction de voir que, quand j'en fais une seconde, je suis reçu avec considération. J'ai dansé l'autre jour avec milady G..., et, si je pouvais oublier la personne que vous savez, je serais peut-être dans le cas

de réussir auprès de cette dame; mais c'est mon destin de me ressouvenir des autres : tandis que je suis moi-même oublié par la plupart de mes amis absents, au nombre desquels je crains, mon très-honoré père, que je ne doive vous compter ; car j'ai attendu longtemps sans effet le plaisir d'une lettre de la maison. Olivia et Sophie avaient aussi promis de m'écrire, mais elles semblent m'avoir oublié; dites-leur de ma part que ce sont deux petites friponnes, et que je suis en ce moment dans la plus grande colère contre elles. Cependant je ne sais comment il se fait que, quoique je veuille gronder un peu, mon cœur cède à de plus douces émotions. Dites-leur donc, mon cher père, que, malgré tout, je les aime le plus tendrement, et soyez assuré que je demeure à jamais.

Votre respectueux fils."

"Quelles grâces n'avons-nous pas à rendre dans tous nos malheurs, m'écriai-je, de ce qu'au moins un de notre famille est exempt de ce que nous souffrons ! Que le Ciel le conserve et continue son bonheur pour qu'il soit le support de sa mère et le père de ces deux enfants ; ce qui est tout le patrimoine que je puis lui laisser à présent. Puisse-t-il préserver leur innocence des tentations que la misère inspire, et être leur guide dans le chemin de l'honneur !" A peine avais-je achevé ces mots, que j'entendis un bruit semblable à un tumulte qui venait de la prison d'en bas. Ce bruit cessa peu de temps après, et j'entendis dans le passage qui conduisait à ma chambre le bruit des fers qui résonnaient. Le geôlier entra, tenant un homme blessé, tout sanglant, chargé des fers les plus pesants. Je regardais le malheureux avec compassion à mesure

qu'il approchait, mais je fus saisi d'horreur quand je reconnus que c'était mon fils. "Georges, mon enfant, est-ce toi que je vois dans cet état, blessé, chargé de fers? est-ce là le bonheur dont tu jouis? est-ce là la manière dont tu reviens me voir? Oh! cette vue me déchire le cœur et me fera mourir.

—Où est votre courage, mon père? répondit mon fils d'une voix ferme: je dois souffrir, j'ai encouru la mort, et je la verrai sans crainte. Ma dernière consolation est que je n'ai point commis de meurtre, quoique je ne puisse attendre de grâce."

J'essayai de contenir pendant quelques minutes la douleur qui me troublait, mais je sentis que mes efforts me coûteraient la vie. "Oh! mon enfant, mon cœur saigne de te voir en cet état, et je ne puis retenir mes larmes. Au moment que je te croyais heureux, que je priais le Ciel pour la continuation de ton bonheur, te voir dans cet état, enchaîné, blessé! Cependant la mort est un bonheur pour un jeune homme; mais moi je suis vieux, je suis un vieux homme, et j'ai vécu pour voir ce jour, pour voir tous mes enfants tomber autour de moi avant le temps, tandis que je reste et survis à leur destruction. Puissent toutes les malédictions qui ont jamais écrasé une âme tomber sur le meurtrier de mes enfants! Puisse-t-il vivre ainsi que moi pour voir.....

—Arrêtez, mon père, reprit mon fils, ou vous me forcerez à rougir pour vous. Comment pouvez-vous, oubliant votre âge, votre saint ministère, entreprendre ainsi sur la justice du Ciel, et lui adresser des imprécations qui tomberaient bientôt sur votre tête chenue pour l'écraser? Non, mon père, songez actuellement à me preparer à cette mort ignominieuse

que je dois souffrir bientôt, à m'armer d'espérance et de résolution, à m'inspirer le courage nécessaire pour boire avec constance cette coupe amère qui me sera bientôt présentée.

—Mon enfant, tu ne mourras pas. Je suis sûr que tu n'as pas commis de faute qui mérite un supplice honteux. Mon fils n'a pu se rendre coupable d'un crime qui puisse faire rougir sa famille.

—Je crains, répondit mon fils, que mon crime ne soit pas graciable. J'ai envoyé un défi, et la peine de mort est prononcée pour ce cas par le dernier acte du Parlement. Quand j'eus reçu la lettre de ma mère, je vins sur-le-champ pour punir l'auteur de notre déshonneur; je lui envoyai un billet pour me joindre au lieu que je lui indiquais. Il n'y a pas répondu en venant en personne, mais en envoyant quatre de ses gens pour me prendre. J'en ai blessé un, et le reste m'a fait prisonnier. Le lâche est résolu de me poursuivre judiciairement; les preuves sont sans réplique, et, comme je suis le premier transgresseur depuis que la loi est faite, je ne vois pas d'espérance de grâce. Mais vous m'avez souvent charmé par des leçons de courage: inspirez-moi ce courage aujourd'hui par votre exemple.

—Eh bien! mon fils, tu retrouveras ces leçons dans mon exemple. Je me sens à présent élevé au-dessus du monde et de tous les plaisirs qu'il peut procurer. Dès ce moment, mon cœur rompt les liens qui le tenaient attaché à la terre, et va nous préparer l'un et l'autre pour l'éternité. Oui, mon fils, je te montrerai le chemin, mon âme guidera la tienne dans le passage; car elles prendront leur élan toutes deux ensemble. Je vois et je suis convaincu que tu n'as

pas de pardon à espérer ici-bas. Je t'exhorte donc à chercher à l'obtenir à ce grand tribunal où bientôt nous serons jugés l'un et l'autre : mais ne soyons pas avares dans nos exhortations; que nos compagnons de prison les partagent. Honnête geôlier, voulez-vous bien leur permettre de venir ici pour que je tâche de les rendre meilleurs!" En disant ces mots, je fis un effort pour me lever de dessus ma paille, mais je n'en eus pas la force; et tout ce que je pus faire fut de me tenir appuyé contre la muraille. Les prisonniers s'assemblèrent, suivant mon désir, car ils aimaient à entendre mes conseils; mon fils et sa mère me soutenaient des deux côtés; je regardai mon auditoire, et, ayant vu que personne ne manquait, je leur adressai l'exhortation suivante:

CHAPITRE XXIX.

Égalité de la conduite de la Providence ici-bas démontrée à l'égard des heureux et des malheureux: par la nature du plaisir et de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie en proportion de leurs souffrances dans ce monde.

"Mes amis, mes enfants, mes compagnons d'infortune, quand je réfléchis sur la distribution du bien et du mal ici-bas, je trouve que l'homme a reçu beaucoup à jouir, mais encore plus à souffrir. Que nous cherchions dans le monde entier, nous ne trouverons pas un homme si complétement heureux qu'il ne lui reste quelque chose à désirer; mais nous en voyons tous les jours des milliers qui, par le suicide, nous font voir qu'il ne leur reste rien à espérer. Il paraît donc que dans cette vie nous ne pouvons être par-

faitement heureux, mais que nous pouvons être complétement misérables.

“Pourquoi l'homme est-il ainsi sujet à la douleur? Pourquoi notre malheur est-il nécessaire dans la composition de la félicité générale? Pourquoi les autres systèmes étant parfaits seulement par la perfection de leurs parties subordonnées, le grand système a-t-il besoin, pour sa perfection, de parties qui sont non-seulement subordonnées à d'autres, mais imparfaitement à elles-mêmes? Ce sont des questions qu'on ne peut résoudre, et dont la connaissance serait inutile. La Providence a jugé à propos de tromper notre curiosité sur ces matières, en se contentant de nous accorder des motifs de consolation.

“Dans cet état, l'homme a appelé à son secours la philosophie, et ayant reconnu l'impuissance des consolations qu'elle pouvait lui fournir, il l'a aidée de la religion. Les consolations de la philosophie sont fort amusantes, mais souvent trompeuses. Elle nous dit que la vie est remplie de douceurs, si nous savons nous en servir. D'un autre côté, elle nous dit que, si nous sommes sujets à des malheurs inévitables, la vie est courte, et notre misère finira bientôt.

“Ainsi, ces deux consolations se détruisent l'une et l'autre: car si la vie est un lieu d'agrément, sa brièveté doit être un malheur: et si elle est longue, nos malheurs sont prolongés. Ainsi la philosophie est faible, mais les consolations de la religion sont beaucoup plus élevées. L'homme est ici, nous dit-elle, pour préparer son âme, et la rendre propre à habiter une autre demeure. Quand l'homme de bien quitte son corps et devient tout esprit glorieux, il trouve qu'il s'est formé ici-bas un ciel de félicité;

pendant que le méchant qui est souillé de vices quitte son corps avec frayeur, et trouve qu'il a anticipé la vengeance du Ciel. C'est donc à la religion que nous devons nous attacher dans toutes les occasions de la vie pour nous procurer de vrais plaisirs: car, si nous sommes déjà heureux, c'est une augmentation de plaisir de penser que nous pouvons rendre ce bonheur éternel; et, si nous sommes malheureux, il est bien consolant de penser que nous avons ailleurs une place de repos. Ainsi la religion présente à l'homme heureux une continuité de bonheur; au malheureux, un changement de misère en bonheur.

"Mais quoique la religion soit pleine de bonté pour tous les hommes, cependant elle a promis des récompenses particulières aux malheureux. Les pauvres, les malades, les affligés, les prisonniers sont ceux à qui notre loi sacrée fait les promesses les plus fréquentes. L'auteur de notre religion fait lui-même profession partout d'être l'ami des malheureux, et, bien différent des faux amis du monde, il donne toutes ses caresses à ceux qui sont abandonnés de tous. Des gens sans réflexion ont censuré cette conduite comme partiale, comme une préférence donnée sans que rien la méritât; mais ils n'ont pas fait réflexion qu'il n'est point au pouvoir du Ciel même de faire qu'une félicité éternelle soit un aussi grand présent à l'homme heureux qu'au malheureux. Pour le premier, l'éternité n'est qu'un simple bonheur, puisqu'elle ne fait tout au plus qu'augmenter ce qu'il possédait déjà. Pour le dernier, c'est un double avantage; car il fait cesser la peine qu'il souffrait, et le récompense, par le bonheur céleste pour l'avenir.

"Mais la Providence est encore plus favorable au

pauvre qu'au riche à un autre égard : car, en même temps qu'elle rend à celui-là la vie qui suit la mort plus désirable, elle lui adoucit le passage qui y conduit. L'infortuné est devenu familier avec tous les objets terribles. L'homme accablé de chagrins se couche tranquillement dans le lit de la mort ; il n'a point de possession à regretter, et bien peu de liens à rompre. Il ne sent que l'angoisse de la nature dans son départ, et celle-là n'est pas plus considérable que celles qui lui ont fait souvent perdre connaissance auparavant ; car, après un certain degré de peine, chaque brèche que la mort ouvre dans notre constitution, la nature compatissante la couvre avec l'insensibilité.

" Ainsi la Providence a donné aux misérables deux avantages au-dessus de ceux qui sont heureux dans la vie : plus de douceurs dans la mort, et dans le Ciel cette supériorité de plaisir que produit le contraste d'état. Et cette supériorité, mes amis, n'est pas un petit avantage ; elle semble être un des plaisirs du pauvre Lazare dans la parabole : car, quoiqu'il fût déjà dans le Ciel, et qu'il goûtât tous les ravissements qu'on y doit attendre, cependant la parabole remarque, comme une addition à son bonheur, qu'il avait été autrefois malheureux, et que actuellement il était consolé ; qu'il avait connu ce que c'était que d'être misérable, et qu'à présent il sentait ce que c'était que d'être heureux.

" Ainsi, mes amis, vous voyez que la religion fait ce que la philosophie no pourrait jamais faire ; elle fait voir l'égalité de la conduite du Ciel envers les heureux et les malheureux, et met presque au même niveau tout ce dont les hommes peuvent jouir. Elle

donne aux riches comme aux pauvres le même bonheur futur, et une espérance égale de l'obtenir; mais, si les riches ont l'avantage de jouir des plaisirs ici-bas, le pauvre a, dans l'autre vie, quand il y est couronné d'une félicité éternelle, la satisfaction également éternelle de savoir ce que c'était que d'être misérable; et, quand on pourrait appeler cela un petit avantage en soi, son éternité ferait compensation en durée avec le bonheur temporel, dans lequel les riches l'ont surpassé *en intensité.*

"Voilà donc les consolations que les malheureux ont pour eux en particulier, et au-dessus des autres hommes, au-dessous desquels ils sont à d'autres égards. Pour bien connaître tous les malheurs de la pauvreté, il faut la souffrir; déclamer sur les avantages temporels dont jouissent les pauvres, c'est répéter ce que personne ne croit ni ne pratique. Ceux qui ont les nécessités de la vie ne sont pas pauvres, et ceux qui en manquent sont nécessairement misérables. Oui, mes amis, nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous sommes misérables. Tous les raffinements de l'imagination ne peuvent adoucir les besoins de la nature, ni donner une agréable élasticité aux vapeurs humides d'un cachot, ou soulager les sanglots d'un cœur usé par la souffrance. Laissons le philosophe sur son lit de duvet nous dire que nous pouvons résister à tout cela. Hélas! les efforts que nous faisons pour y résister sont notre plus grande peine. La mort est peu de chose, et tout homme peut la supporter; mais les tourments sont terribles, et il n'y a point d'homme qui puisse les endurer.

"C'est donc à nous, mes amis, que les promesses

du bonheur dans le ciel doivent être particulièrement chères; car, si notre récompense n'est que dans ce monde, nous sommes en vérité les plus misérables de tous les hommes. Quand je regarde ces demeures ténébreuses faites pour épouvanter autant que pour nous renfermer, cette faible lumière qui ne sert qu'à nous faire voir les horreurs de ce séjour, ces fers que la tyrannie a inventés, ou que le crime a rendus nécessaires; quand je vois ces visages amaigris par la faim, et que j'entends ces gémissements, mes amis, quel changement glorieux le Ciel ferait pour ces objets! Voler dans des régions assui illimitées que l'air, se réchauffer au soleil d'un bonheur éternel, chanter sans fin des hymnes et des cantiques, n'avoir point de maître qui nous menace ou nous insulte; mais avoir pour toujours devant les yeux le modèle de la bonté même; quand je pense à toutes ces choses, le mort me paraît un messager qui apporte les plus heureuses nouvelles. Quand j'y pense, son trait le plus aigu me devient un bâton pour m'appuyer; quand j'y pense, qu'est-ce qu'il y a dans la vie qui me paraisse désirable? Quand j'y pense, qu'est-ce que la vie peut offrir qui ne soit pas méprisable en comparaison? Les rois dans leurs palais devraient soupirer pour de pareils avantages; et nous, dans l'état malheureux où nous sommes, nous devons exprimer ce désir par des cris.

"Mais, possèderons-nous toutes ces choses? Oui, nous les possèderons certainement, si nous voulons faire nos efforts pour les obtenir, et ce qui est un avantage, nous sommes soustraits à un grand nombre de tentations qui pourraient retarder notre félicité. Essayons seulement de les acquérir, et elles seront à

nous, et bientôt, ce qui est encore mieux ; car, si nous jetons les yeux sur ce qui est passé de notre vie, il paraît bien peu de chose, et quelque idée que nous nous fassions du temps qui nous reste à vivre, nous trouverons qu'il sera encore plus court. A mesure que nous vieillissons, les jours semblent devenir plus courts, et la familiarité que nous contractons avec le temps en diminue la perception. Consolons-nous donc à présent; car nous serons bientôt à la fin de notre voyage. Nous serons bientôt déchargés du fardeau pesant que le Ciel nous avait imposé; et, quoique la mort, le seul ami des malheureux, se moque pour quelque temps du voyageur fatigué, en s'éloignant, comme l'horizon, de sa vue, à mesure qu'il s'en approche; cependant, le temps viendra certainement, et bientôt, où tous nos travaux finiront, où les grands superbes du monde ne nous fouleront plus aux pieds, où nous nous rapellerons avec plaisir nos souffrances d'ici-bas, où nous serons environnés de tous nos amis ou des gens qui méritaient notre amitié, où notre félicité sera ineffable, et, pour couronner le tout, éternelle."

CHAPITRE XXX.

Lueurs d'espérance. Ne nous laissons point abattre, et la fortune changera à la fin en notre faveur.

Quand j'eus fini mon exhortation, et que mon auditoire se fut retiré, le geôlier, qui était un des plus humains de sa profession, me pria de ne pas prendre en mauvaise part ce qu'il allait faire, me faisant ob

server que son devoir l'obligeait de renfermer mon fils dans une chambre plus forte; mais qu'il lui permettrait de venir me voir tous les matins. Je le remerciai de sa complaisance; et, serrant la main de mon fils, je lui dis adieu, et lui recommandai de penser au grand œuvre qu'il avait à achever.

Je me recouchai donc sur ma paille, et un de mes petits lisait à côté de mon lit, quand M. Jenkinson entra, et me dit qu'on avait des nouvelles de ma fille; qu'une personne l'avait vue environ deux heures auparavant dans la compagnie d'un étrange monsieur; qu'ils s'étaient arrêtés au village voisin pour se rafraîchir, et qu'ils semblaient revenir à la ville. A peine avait-il achevé que le geôlier entra avec un air d'empressement et de satisfaction pour m'informer que ma fille était retrouvée. Moïse accourut un moment après, en criant que sa sœur Sophie était en bas, et qu'elle montait avec notre ancien ami M. Burchell.

Comme il m'apprenait cette nouvelle, ma chère enfant entra avec les yeux presque égarés par le plaisir, et elle courut pour m'embrasser dans le transport de son amitié. Les pleurs et le silence de sa mère montraient aussi sa joie: "Voici, mon papa, s'écria l'aimable enfant, voici le brave homme auquel je dois ma délivrance; c'est à l'intrépidité de Monsieur que je suis redevable de mon honneur et de ma liberté." Un baiser de M. Burchell, dont le plaisir paraissait encore plus grand que le sien, interrompit ce qu'elle allait ajouter.

"Ah! M. Burchell, m'écriai-je, vous nous voyez dans une bien misérable demeure; et nous sommes actuellement bien différents de ce que nous étions la

dernière fois que vous nous avez vus. Vous avez toujours été notre ami. Il y a longtemps que nous avons découvert l'erreur dans laquelle nous sommes tombés à votre égard, et que nous nous sommes repentis de notre ingratitude. Après la manière indigne dont je vous ai traité, j'ai honte de vous regarder en face : cependant j'espère que vous serez assez généreux pour me pardonner, puisque j'ai été induit en erreur par un vil et lâche misérable qui, sous le masque de l'amitié, m'a ruiné.

—Il est impossible, répondit M. Burchell, que je vous pardonne, parce que vous n'avez jamais mérité mon ressentiment. Je vis alors votre erreur en partie : mais, comme il n'a pas été en mon pouvoir de vous en tirer, je n'ai pu qu'en avoir pitié.

—J'ai toujours pensé, m'écriai-je, que vous aviez l'âme généreuse ; mais à présent j'en suis convaincu ... Dis-moi, ma chère fille, comment tu as été délivrée, et quels étaient les scélérats qui t'enlevaient ?

—En vérité, reprit ma fille, quant au scélérat qui m'a enlevée, j'ignore encore qui il est ; car, comme nous nous promenions, maman et moi, il vint derrière nous ; et avant que j'eusse eu le temps de crier au secours, il me fit entrer de force dans une chaise de poste, et à l'instant les chevaux partirent au grand galop. J'aperçus plusieurs personnes sur le chemin, que j'appelai à mon secours ; mais elles ne tinrent aucun compte de mes prières. En même temps le scélérat employait toutes sortes de moyens pour m'empêcher de crier. Il me flattait et me menaçait tour à tour, et jurait que, si je voulais me taire, il n'avait nul dessein de me faire aucun mal. Pendant tout cela, j'avais crevé la toile du store qu'il avait

levé ; et la première personne que j'aperçus à quelque distance fut notre ancien ami M. Burchell, marchant avec sa vitesse ordinaire, et tenant en main le grand bâton pour lequel nous avions coutume de tant le plaisanter. Aussitôt que je fus à portée d'être entendue, je l'appelai par son nom, et j'implorai son secours. Je répétai mes exclamations plusieurs fois : sur quoi, il cria au postillon, d'une voix menaçante, de s'arrêter ; mais celui-ci, loin d'obéir, fouetta plus fort. Je crus alors que M. Burchell ne pourrait jamais nous atteindre, quand, en moins de quatre minutes, je le vis à côté des chevaux, et, d'un coup de bâton, jeter le postillon par terre. Les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes après la chute de leur conducteur ; et mon ravisseur, sautant de la voiture, en jurant et menaçant, tira son épée et lui commanda de se retirer. Mais M. Burchell vint fondre sur lui, et après avoir brisé son épée en pièces, il le poursuivit près d'un quart de mille ; mais il s'échappa. J'étais alors moi-même sortie de la voiture, dans le dessein d'aider mon libérateur, mais je le vis bientôt revenir à moi triomphant. Le postillon, qui était revenu de son étourdissement, voulait aussi s'échapper ; mais M. Burchell lui ordonna de remonter et de nous conduire à la ville. Comme il ne se trouvait pas en état de résister, il fut obligé d'obéir, quoique la blessure qu'il avait reçue me parût dangereuse. Il se plaignit le long du chemin de la douleur qu'il ressentait ; en sorte qu'à la fin il excita la compassion de M. Burchell, qui, à ma prière, en prit un autre à sa place à l'hôtellerie où nous nous sommes arrêtés en revenant.

—Soyez donc les bienvenus, m'écriai-je, toi, ma

chère enfant, et vous, son brave libérateur; soyez mille fois les bienvenus. Quoique nous n'ayons qu'une pauvre chère à vous donner, nos cœurs sont prêts à vous recevoir. A présent donc, M. Burchell, que vous avez sauvé ma fille, si vous la regardez comme pouvant être une récompense de votre service, elle est à vous. Si vous pouvez consentir à une alliance avec une famille aussi pauvre que la mienne, prenez ma fille, obtenez son consentement: comme je sais que vous avez déjà son cœur, je vous prie d'accepter le mien; et permettez-moi de vous dire, monsieur, que ce n'est pas un petit présent que je vous fais. On la regarde comme une beauté, cela est vrai; mais ce n'est pas là ce que je veux dire: je vous donne un trésor dans son âme.

—Mais je suppose, répondit M. Burchell, que vous savez l'état de mes affaires et mon impuissance de la soutenir dans l'état qu'elle mérite.—Si cette objection que vous me faites, répliquai-je, est une évasion de mon offre, je m'en désiste; mais je ne connais pas d'homme si digne de la posséder que vous; et si j'étais en état de donner à ma fille des millions, et que des millionnaires me la demandassent en mariage, l'honnête et brave M. Burchell serait celui que je choisirais de préférence."

Son silence à cette proposition me sembla un refus mortifiant; et sans répliquer à ma dernière offre, il me demanda si nous ne pourrions pas avoir des rafraîchissements de l'hôtellerie voisine. Sur ce qu'on lui dit qu'oui, il ordonna qu'on apportât le meilleur dîner qu'on pourrait préparer sur un ordre aussi prompt. Il commanda aussi une douzaine de bouteilles du meilleur vin, et quelques cordiaux pour

moi: ajoutant, avec un sourire, qu'il voulait faire, une fois au moins, de l'extraordinaire; et que, quoique dans une prison, il n'avait jamais été disposé à être si joyeux. Le garçon de l'hôtellerie parut bientôt avec le dîner: le geôlier prêta une table, et parut extrêmement empressé à servir. Le vin fut rangé sur la table, et on y apporta de bons plats.

Ma fille n'avait pas encore entendu parler de la triste situation de son frère, et personne de nous ne voulait arrêter le cours de sa joie par ce récit affligeant. Mais ce fut en vain que je tâchais de paraître joyeux: la position où se trouvait mon malheureux fils laissait percer mon chagrin à travers tous mes efforts pour le dissimuler; en sorte que je fus obligé, à la fin, d'attrister notre joie par le récit de ses malheurs, et en désirant qu'on lui permît de partager avec nous ce moment de plaisir. Après que mes convives furent revenus de la consternation que mon récit avait produite, je priai aussi qu'on voulût bien admettre à notre repas M. Jenkinson, un de mes camarades de prison; et le geôlier se chargea de l'aller querir, avec un air de soumission extraordinaire. On n'entendit pas plutôt le bruit des fers de mon fils dans le passage, que sa sœur courut avec impatience à sa rencontre. Pendant ce temps-là, M. Burchell me demanda si mon fils ne se nommait pas Georges. Sur quoi lui ayant répondu qu'oui, il garda le silence. Aussitôt que mon fils entra dans la chambre, j'aperçus qu'il regardait M. Burchell avec des yeux d'étonnement et de respect. « Avance, lui criai-je, mon fils: quoique nous soyons tombés bien bas, la Providence a la bonté de nous accorder quelques relâches à nos maux. Ta sœur nous est rendue, et

voilà son libérateur. C'est à ce brave homme que nous sommes redevables, moi d'une fille, et toi d'une sœur. Donne-lui la main, mon enfant, en signe d'amitié : il mérite notre plus vive reconnaissance."

Mon fils paraissait, pendant que je parlais, ne pas faire attention à ce que je disais, et continuait à rester respectueusement éloigné. "Mon frère, lui dit sa sœur, pourquoi ne remercies-tu pas mon brave libérateur? Les braves gens sont faits pour s'aimer l'un l'autre."

Mon fils continuait toujours à garder le silence et son air d'étonnement, quand notre convive, s'apercevant qu'il était reconnu par lui, prit son air de dignité naturel et ordonna à mon fils d'avancer. Jamais je n'ai rien vu de si noble et de si majesteux que l'air qu'il prit en cette occasion. Le plus bel objet dans l'univers, dit un certain philosophe, est un honnête homme aux prises avec l'adversité. Il y en a cependant un plus bel encore, c'est l'honnête homme qui vient la soulager. "Je vous reprends encore, étourdi, dit-il à mon fils, dans la même faute qui...." Ici il fut interrompu par un des gens du geôlier qui vint nous avertir qu'une personne de distinction qui arrivait à la ville dans son carrosse, avec plusieurs domestiques, présentait ses respects au monsieur qui était avec nous, et le priait de lui faire savoir quand il pourrait avoir l'honneur de le voir. "Dis à cet homme, répliqua notre convive, d'attendre jusqu'à ce que j'aie le temps de le recevoir;" et ensuite se tournant vers mon fils: "Je vous trouve donc encore, monsieur, coupable de la même faute pour laquelle je vous ai déjà réprimandé, et pour laquelle la loi vous prépare maintenant ses justes châtiments.

Vous pensez peut-être que le mépris que vous faites de votre vie vous donne le droit d'ôter celle d'un autre. Mais où est, je vous prie, monsieur, la différence entre le duelliste qui hasarde une vie qu'il n'estime pas et l'assassin qui agit plus sûrement? Un escroc diminue-t-il sa friponnerie quand il allègue qu'il avait mis un jeton au jeu?

—Hélas! monsieur, m'écriai-je, qui que vous soyez, ayez pitié d'un pauvre malheureux qui a été séduit; car ce qu'il a fait n'a été que par une obéissance aveugle aux ordres d'une mère qui, dans la chaleur de son ressentiment, a exigé de lui qu'il vengeât son injure. Voici, monsieur, la lettre qui servira à vous convaincre de l'imprudence de la mère et à diminuer la faute du fils."

Il prit la lettre et la lut promptement. "Ceci, dit-il, quoique ce ne soit pas une excuse complète, diminue tellement sa faute, qu'il me détermine à lui pardonner. Je vois, continua-t-il, en prenant alors obligeamment mon fils par la main, je vois que vous êtes surpris de me trouver ici; mais j'ai souvent visité des prisons pour des sujets moins intéressants. Je suis venu actuellement pour voir rendre justice à un digne et honnête homme pour lequel j'ai l'estime la plus sincère. J'ai été longtemps témoin, sans le faire connaître, de la bienfaisance de votre père. J'ai joui, dans sa petite habitation, d'un respect qui n'était point souillé par la flatterie, et j'ai trouvé dans l'amusante simplicité du coin de son feu un bonheur qui ne se rencontre pas dans les cours. J'ai fait savoir à mon neveu que mon intention était de venir ici, et j'apprends qu'il y est venu. Ce serait lui faire une injustice, de même qu'à vous, de le condamner

sans l'avoir entendu. Si l'on a commis des excès, il y aura réparation ; et je puis, sans vanité, me flatter que personne n'a jamais taxé d'injustice le chevalier William Tornhill."

Nous apprîmes alors que le personnage que nous avions si longtemps reçu chez nous, comme une compagnie amusante et sans conséquence, n'était autre chose que le fameux sir William Tornhill, dont les vertus et les singularités étaient connues de presque tout le monde. Le pauvre M. Burchell était, dans le fait, un homme d'une grande fortune et d'un grand crédit, qu'on écoutait avec applaudissement dans le Parlement, et que le parti opposé respectait, parce qu'il était ami de son pays, en même temps qu'il était fidèle à son roi. Ma pauvre femme, en se rappelant la familiarité avec laquelle elle l'avait traité, semblait être dans les plus cruelles appréhensions. Mais Sophie, qui, quelques moments auparavant, le regardait comme un homme qui pouvait devenir son époux, voyant alors la distance immense que la fortune mettait entre eux deux, ne pouvait retenir ses pleurs.

"Ah ! monsieur, s'écria ma femme d'un ton douloureux, comment est-il possible que j'obtienne jamais mon pardon ? Les insultes que vous avez reçues de moi la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir à notre maison, et ces plaisanteries piquantes que j'eus l'audace de vous faire, je crains, monsieur, que vous ne me les pardonniez jamais.

—Ma chère madame, répondit-il avec un sourire, si vous avez fait des plaisanteries, j'y ai répondu, et je laisse à juger à la compagnie si ma défense, ne valait pas bien votre attaque. Pour vous dire la vérité, je ne connais personne contre qui je sois disposé à

être fâché à présent, excepté contre le drôle qui a si fort effrayé ma petite fille ici. Je n'ai pas eu même le temps d'examiner la figure du coquin assez pour pouvoir le désigner dans un avertissement. Pourriez-vous, Sophie, ma chère, le reconnaître si vous le revoyiez?—Je ne suis pas sûre que je le puisse, répondit-elle: cependant je me rappelle qu'il a une grande marque au-dessus d'un des sourcils—Je vous demande pardon de vous interrompre, madame, dit Jenkinson qui était auprès d'elle; mais voulez-vous bien me dire si cet homme portait ses cheveux, et s'ils n'étaient pas rouges?—Oui, je le crois, dit Sophie.—Et monsieur, continua-t-il en se tournant du côté du chevalier William, a-t-il observé la longueur de ses jambes?—Je n'ai pas remarqué leur longueur répondit le baronnet; mais je suis sûr de leur vitesse, car il m'a surpassé à la course, ce que je croyais que peu d'hommes dans le royaume pouvaient faire.—Sous votre bon plaisir, s'écria Jenkinson, je connais l'homme, c'est certainement le même, le meilleur coureur d'Angleterre. Il a battu le plus fameux à la course: Timothée Baxter est son nom. Je le connais parfaitement, et je sais dans quel endroit il est actuellement retiré. Si Monsieur veut ordonner au geôlier de me laisser sortir avec deux hommes, je m'engage de vous l'amener dans une heure au plus." Là dessus le geôlier fut appelé, et ayant paru aussitôt, le chevalier William lui demanda s'il le connaissait. "J'ai cet honneur, répondit le geôlier. J'ai l'honneur de connaître très-bien le chevalier William Tornhill, et tous ceux qui ont le même honneur désireraient le connaître davantage.—Cela étant, reprit le baronnet, ce que je vous demande est que vous

permettiez à cet homme et à deux de vos domestiques d'aller, de ma part, exécuter une commission que je lui donne, et comme je suis un des juges du comté, je me charge de tout ce qui peut en arriver.—Votrè parole me suffit, reprit le geôlier, et vous pouvez, quand il vous plaira, les envoyer partout où vous jugerez à propos."

En conséquence, Jenkinson fut dépêché pour aller chercher Timothée Baxter, pendant que nous nous amusions à rire de la liberté de notre plus jeune enfant, qui grimpait sur la chaise du chevalier William pour l'embrasser. Sa mère allait le châtier pour sa familiarité; mais ce digne homme la prévint, et prenant l'enfant, tout en haillons comme il était, sur ses genoux: "Eh bien! gros garçon, lui dit-il, te ressouviens-tu de ton ancien ami Burchell? Et ton frère Dick, mon ami, est-il là? Vous voyez que je ne vous ai pas oubliés." En même temps qu'il leur parlait ainsi, il leur donna un gros morceau de pain d'épice que les pauvres enfants mangèrent avidement, n'ayant eu qu'un fort léger déjeuner le matin.

Nous nous mîmes alors à table pour le dîner, qui était presque froid. Mais auparavant, comme mon bras continuait à me faire mal, le chevalier William m'avait écrit une ordonnance; car il avait étudié en médecine pour son amusement, et il était assez habile dans cette profession. J'envoyai chercher le remède qu'il m'avait prescrit chez un apothicaire du lieu, et je me sentis soulagé presque aussitôt que j'en eus fait usage. Nous fûmes servis au dîner par le geôlier lui-même, qui s'empressait de rendre à notre hôte tous les honneurs qu'il pouvait. Mais, avant que nous eussions achevé de dîner, il arriva un autre

domestique de la part de son neveu, qui demandait la permission de paraître pour justifier son innocence et défendre son honneur. Le baronnet se rendit à sa demande, et donna ordre qu'on l'introduisît.

CHAPITRE XXXI.

Bienfait payé avec usure.

M. Tornhill entra avec un sourire qui lui était ordinaire, et s'avança pour embrasser son oncle; mais celui-ci le repoussa avec un air de dédain. "Point de bassesse à présent, s'écria le baronnet d'un air sévère. On ne peut arriver à mon cœur que par le chemin de l'honneur; mais je ne vois ici que des preuves de fausseté, de lâcheté et d'oppression. Comment se fait-il, monsieur, que ce pauvre homme, dont vous faisiez profession d'être l'ami, soit traité si durement? sa fille bassement séduite pour récompense de ce qu'il vous a reçu dans sa maison, et lui-même jeté dans une prison, peut-être pour avoir été sensible à l'affront; son fils aussi, à qui vous n'avez pas osé faire face comme un homme?

—Est-il possible, dit le neveu en l'interrompant, que mon oncle me reproche, comme un crime, une conduite que ses instructions réitérées m'ont empêché de tenir?

—Votre refus en cette occasion, reprit l'oncle, a été juste. Vous avez fort bien agi, et avec prudence, quoique ce ne fût pas tout à fait de même que votre père se serait comporté. Mon frère était effective-

ment un homme d'honneur...... Cependant, votre conduite a été régulière en ce point, et je vous approuve.

—Et j'espère, dit le neveu, que le reste de ma conduite ne vous déplaira pas davantage. J'ai paru dans quelques endroits publics avec la fille de monsieur : cette indiscrétion a été traitée de scandale, on a dit que je l'avais débauchée. J'allai chez le père en personne pour éclaircir la chose à sa satisfaction, et je n'ai reçu de lui que des insultes et des injures. Pour le reste, à l'égard de son emprisonnement, mon intendant pourrait mieux vous en rendre compte que moi, parce que c'est à lui que je remets le sion de ces sortes d'affaires. Si cet homme a contracté des dettes qu'il ne veuille pas, ou même qu'il ne puisse pas payer, c'est l'affaire de ceux qui ont soin des miennes de prendre les voies de droit en pareil cas, et je ne vois point de dureté à user des voies que la loi nous ouvre.

—Si les choses sont comme vous les présentez, s'écria le baronnet, je ne vois rien d'impardonnable dans votre offense ; et quoique votre conduite eût été plus généreuse en ne laissant pas opprimer Monsieur par la tyrannie de vos gens, au moins elle n'a pas été injuste.

—Il ne peut pas me contredire dans un mot de ce que je dis, répliqua le neveu, je le défie de le faire, et j'ai plusieurs de mes gens prêts à attester ce que je dis. Ainsi, monsieur, continua-t-il, voyant que je gardais le silence (car dans le fait je ne pouvais pas le contredire), ainsi donc mon innocence est justifiée ; mais, quoique à votre considération je sois prêt à pardonner à monsieur tout autre tort, cependant je

ne puis vaincre mon ressentiment contre lui, d'avoir voulu me faire perdre votre estime, et cela dans un temps où son fils cherchait à avoir ma vie. Cette circonstance est si criante, que je suis déterminé à laisser la justice avoir son cours. J'ai ici le cartel qui m'a été envoyé, et deux témoins pour prouver le défi; et, quand mon oncle voudrait m'en dissuader, ce que je suis persuadé qu'il ne fera pas, je veux que justice soit faite, et qu'il soit puni suivant la rigueur des lois.

—Monstre que tu es! s'écria ma femme, n'es-tu pas déjà assez vengé, sans que mon pauvre enfant éprouve encore ta cruauté? J'espère que M. William Tornhill nous protégera; car mon fils est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. Je suis sûr qu'il l'est, et qu'il n'a jamais fait de mal à personne.

—Madame, répondit l'honnête M. Tornhill, vos souhaits pour lui ne peuvent être plus sincères que les miens. Mais je suis fâché que sa faute soit si évidente; et si mon neveu persiste ...." Mais Jenkinson avec les deux gens du geôlier, qui entrèrent en ce moment, traînant un grand homme bien mis, et dont la figure répondait à la description du coquin qui avait enlevé ma fille, attirèrent notre attention. "Le voici, s'écria Jenkinson; nous le tenons; et si jamais homme fut destiné à la potence, c'est celui-ci."

A l'instant où M. Tornhill aperçut le prisonnier qu'amenait Jenkinson, qui le tenait au collet, il sembla saisi de frayeur, il pâlit, et voulut s'en aller; mais Jenkinson, qui aperçut son mouvement, l'arrêta. "Comment, chevalier, lui cria-t-il, vous avez honte

de vos deux anciennes connaissances, Jenkinson et Baxter? Voilà comme les grands oublient leurs amis; mais nous ne vous oublierons pas. Notre prisonnier, continua-t-il en se tournant du côté de M. William Tornhill, a déjà tout avoué. Il déclare que c'est M. Tornhill qui l'a engagé dans l'affaire de l'enlèvement de la demoiselle; que c'est lui qui lui a fourni l'habit qu'il a actuellement sur lui et la chaise de poste. Le complot était que M. Baxter emmènerait la demoiselle dans un endroit de sûreté, qu'il l'épouvanterait par des menaces, qu'ensuite M. Tornhill arriverait comme par hasard, qu'il feindrait de vouloir la délivrer: qu'ils se battraient pendant quelque temps, et que Baxter s'enfuirait; au moyen de quoi, M. Tornhill aurait l'occasion de gagner l'affection de la demoiselle, sous le titre de son libérateur."

Le chevalier William se rappela avoir vu souvent l'habit à son neveu; et, quant au reste de l'histoire, le prisonnier en fit le détail le plus circonstancié, en finissant par dire qu'il avait souvent entendu M. Tornhill dire qu'il aimait les deux sœurs à la fois.

"Ciel! s'écria sir William, quelle vipère nourrissais-je dans mon sein! C'est un pareil monstre qui paraît si jaloux que justice publique soit faite; mais on la lui fera. Assurez-vous de lui, geôlier.... Mais non..... Je crains qu'il n'y ait pas de preuves juridiques pour l'arrêter. Il faut examiner l'affaire auparavant."

A ces mots, M. Tornhill pria, de la manière la plus humble, que deux coquins tels que ces deux hommes ne fussent point admis en témoignage contre lui, mais qu'on interrogeât ses domestiques. "Vos domes-

tiques, dites-vous? reprit le chevalier William. Ne les appelez pas davantage vos domestiques.... Mais voyons cependant ce que ces gens ont à dire. Qu'on appelle le maître-d'hôtel."

Quand le maître-d'hôtel fut introduit, il vit bien, à l'air de son maître, que son autorité s'évanouissait. "Dis-moi, lui cria sir William d'un air sévère, as-tu vu quelquefois ton maître et ce drôle, que tu vois vêtu de ses habits, en compagnie ensemble?—Oui, monsieur, répondit le maître-d'hôtel, je les ai vus mille fois. C'était lui qui avait coutume de lui amener les demoiselles.—Comment, s'écria le jeune Tornhill en l'interrompant, oses-tu bien, en ma présence.... —Oui, reprit le maître-d'hôtel, en votre présence et en présence de tout autre. Pour vous dire vrai, M. Tornhill, je ne vous ai jamais aimé ni approuvé: ainsi je ne me soucie point si ce que je vous dis vous déplaît.—A présent, s'écria Jenkinson, dites à monsieur si vous savez quelque chose de moi.—Je ne puis pas dire grand bien de vous, reprit le maître-d'hôtel; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que, la nuit que la fille de M. Primrose fut amenée chez nous, vous étiez de la partie.—Voilà en vérité, s'écria M. William Tornhill, des témoins bien favorables que vous produisez pour prouver votre innocence. Honte de l'humanité! Mais, poursuivit-il, continuant son examen, vous me dites, monsieur le maître-d'hôtel, que c'est là l'homme qui amena la fille de monsieur? —Non, monsieur, je vous demande pardon, reprit le maître-d'hôtel, ce ne fut pas lui qui l'amena: car ce fut mon maître lui-même qui se chargea de le faire; mais c'est cet homme qui a amené le prêtre pour faire le prétendu mariage.—Cela n'est que trop vrai,

s'écria Jenkinson, je ne puis le nier, ce fut là ma commission, et je l'avoue à ma honte.

—Bon Dieu! s'écria le baronnet, combien je suis alarmé à chaque nouvelle découverte que je fais de sa méchanceté! son crime n'est actuellement que trop évident. Je vois à présent que la poursuite qu'il a continuée n'a été dictée que par l'oppression, la lâcheté et la vengeance. Monsieur le geôlier, mettez en liberté ce jeune officier, qui est actuellement prisonnier; et j'en prends sur moi les conséquences; je me charge de représenter l'affaire dans son vrai jour au magistrat qui l'a fait emprisonner.... Mais où est cette infortunée demoiselle elle-même? Faites-la venir pour la confronter avec ce coquin. J'ai envie de savoir quels moyens il a employés pour la séduire. Faites-la entrer tout à l'heure.

—Ah! monsieur, m'écriai-je, cette question me perce le cœur. J'étais autrefois heureux dans la possession de ma fille; mais ces malheurs....." Ici je fus interrompu par l'arrivée de miss Arabella Wilmot, qui devait être mariée le lendemain avec M. Tornhill. Sa surprise fut extrême de rencontrer là M. William Tornhill et son neveu; car elle n'était venue que par pur hasard. Il était arrivé que, comme ils traversaient la ville dans leur route, pour aller chez une tante, qui avait voulu que la célébration du mariage se fît chez elle, ils étaient descendus dans une hôtellerie, à l'autre bout de la ville, pour prendre quelques rafraîchissements. La jeune demoiselle, ayant aperçu par la fenêtre un de mes petits garçons qui jouait dans la rue, avait envoyé un laquais pour lui amener l'enfant, qui lui avait raconté quelque chose de nos malheurs; mais elle ne savait pas que

c'était M. Tornhill qui en était la cause. Elle avait pris aussitôt le parti de nous venir voir, malgré les représentations que son père lui avait faites sur une pareille visite. L'enfant l'avait conduite; et c'est ainsi qu'elle nous surprit dans une circonstance où on l'attendait si peu.

Je ne puis aller plus loin sans faire une réflexion sur ces rencontres accidentelles, qui, quoiqu'elles arrivent tous les jours, excitent rarement notre surprise, si ce n'est dans quelques occasions extraordinaires. A quel concours de circonstances fortuites ne devons-nous pas le plaisir et les aisances de la vie? Combien d'accidents doivent se réunir avant que nous soyons vêtus ou nourris! Il faut que le paysan soit disposé à travailler; il faut qu'il y ait des pluies; il faut que le vent enfle les voiles des vaisseaux: sans quoi nous manquerions des nécessités de la vie.

Nous gardâmes tous le silence pendant quelques instants, tandis que ma charmante pupille (c'était le nom que je donnais ordinairement à la jeune demoiselle) nous regardait avec des yeux qui annonçaient sa compassion et sa surprise, et qui ajoutaient de nouveaux traits à sa beauté. "En vérité, mon cher M. Tornhill, dit-elle au jeune chevalier, qu'elle supposait se trouver là pour nous secourir, et non pour nous opprimer, je vous en veux un peu d'être venu ici sans moi et de ne m'avoir jamais appris la situation d'une famille qui nous est si chère à tous deux. Vous devez savoir que je prendrai autant de plaisir à contribuer au soulagement de mon cher précepteur, que j'estimerai toujours, que vous pouvez y en prendre vous-même. Mais je vois que vous faites comme votre oncle: vous aimez à vous cacher pour faire le bien.

—Lui, trouver du plaisir à faire du bien! s'écria sir William. Non, ma chère, ses plaisirs sont aussi vils qu'il est vil lui-même. Vous voyez en lui, mademoiselle, le plus lâche des coquins qui aient jamais déshonoré l'humanité: un malheureux qui, après avoir séduit la fille de ce pauvre homme, après avoir comploté contre l'innocence de la seconde, a jeté le père en prison et le fils aîné dans les fers, parce qu'ils ont eu le courage de ressentir l'injure faite à leur famille. Permettez-moi, mademoiselle, de vous féliciter de ce que vous échappez aux embrassements d'un tel monstre.

—Ciel! s'écria l'aimable fille, combien j'ai été trompée! M. Tornhill m'a assurée que le fils aîné de M. le docteur Primrose était parti pour l'Amérique, avec la femme qu'il avait épousée.

—Ma chère demoiselle, s'écria ma femme, tout ce qu'il vous a dit est autant de mensonges. Mon fils Georges n'est jamais sorti du royaume et n'a jamais été marié. Quoique vous l'ayez oublié, il a toujours conservé trop d'attachement pour vous pour penser à une autre; et je lui ai entendu dire qu'il mourrait garçon, puisqu'il ne pouvait pas vous être uni." Elle continua à s'étendre sur la sincérité de la passion de mon fils; elle représenta son duel avec M. Tornhill dans son vrai jour, et elle fit une digression rapide sur les débauches et les faux mariages du chevalier, et finit par la peinture la plus piquante de sa lâcheté et de sa perfidie.

"Grand Dieu! s'écria miss Wilmot, combien j'ai été près de ma perte! combien j'ai de joie d'y avoir échappé! Ce monsieur m'a dit mille faussetés. Il a eu, à la fin, l'art de me persuader que la promesse

que j'avais faite au seul homme que j'estimais ne m'engageait plus, puisqu'il m'avait été infidèle. Ses mensonges m'avaient amenée au point de détester un homme également brave et généreux." Pendant cette conversation, mon fils fut délivré de ses fers. M. Jenkinson lui avait, en cette occasion, servi de valet de chambre; il avait accommodé ses cheveux, et l'avait mis en état de paraître honnêtement. Il entra, bien mis avec son habit d'ordonnance; et, sans vanité, quoique ce soit mon fils, je puis dire qu'il parut un aussi bel homme que jamais il y en ait eu dans le militaire. En entrant, il fit une profonde révérence à miss Wilmot, en se tenant éloigné d'elle: car il ne savait pas encore l'heureux changement que l'éloquence de sa mère avait produit en sa faveur; mais il n'y eut point de cérémonies qui pussent arrêter l'impatience de sa maîtresse pour obtenir son pardon. Ses pleurs, ses regards confus, tout concourait à découvrir les sentiments de son cœur pour avoir oublié sa première promesse, et s'être laissé tromper par un imposteur. Mon fils parut confus de sa complaisance et ne pouvait la croire réelle. "Sûrement, mademoiselle, s'écria-t-il, tout ceci n'est qu'une illusion. Je n'ai jamais pu mériter une telle faveur. Mon bonheur est trop grand, puisque vous prenez encore quelque intérêt à ce qui me regarde. —Non, monsieur, reprit-elle. J'ai été trompée, bassement trompée: autrement rien n'aurait pu me faire violer ma promesse: vous connaissez mon amitié pour vous; il y a longtemps que vous devez en être persuadé. Mais pardonnez-moi ce que j'ai fait; et, comme vous avez eu autrefois les assurances les plus fortes de ma constance, je vous les répéterai ici.

Soyez sûr que, si votre amie ne peut être à vous, elle ne sera à aucune autre personne.—Vous ne serez à nul autre qu'à lui, s'écria sir William, si j'ai quelque crédit sur l'esprit de votre père."

Ce mot fut suffisant pour donner à mon fils Moïse l'idée de courir aussitôt à l'hôtellerie où était le vieux gentilhomme, pour l'instruire de tout ce qui venait de se passer. Mais, en même temps, M. Tornhill, voyant qu'il était perdu sans ressource et qu'il n'avait plus rien à attendre de la flatterie et de la dissimulation, conclut que le meilleur parti qui lui restât était de se retourner et de faire face à ceux qui le poursuivaient. Ainsi, mettant bas toute honte, il se montra ouvertement pour un coquin. "Je vois, s'écria-t-il, que je ne puis attendre de justice ici; mais je suis résolu à l'obtenir. Vous savez, monsieur (se tournant vers sir William), que je ne dépends plus de votre générosité. Je la méprise. Rien ne peut me priver de la fortune de miss Wilmot, qui, grâce à l'avarice du père, est assez considérable. Les articles sont signés, sa fortune m'est assurée par une bonne obligation, et elle ne peut m'échapper. C'était à sa fortune, et non à sa personne, que j'en voulais en l'épousant; et, pourvu que j'aie l'une, prenne l'autre qui voudra."

Ce coup était alarmant. Sir William sentait la justesse des prétentions; car il était parti lui-même pour dresser les articles du mariage. Miss Wilmot, voyant donc que sa fortune était perdue sans ressource, se tourna vers mon fils, et lui demanda si cette perte pouvait diminuer son prix à ses yeux. "Quoique je n'aie plus de fortune, dit-elle, à vous offrir, j'ai au moins ma main à vous donner.

—Et c'est là, mademoiselle, s'écria son véritable amant, tout ce que j'ai jamais ambitionné ; et je vous proteste, ma chère Arabella, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que votre manque de fortune augmente à présent mon plaisir, parce qu'il me met à portée de convaincre ma chère amie de ma sincérité."

M. Wilmot entra, et parut très-content de ce que sa fille était échappée au danger où elle était prête à tomber. Il consentit aisément à l'alliance avec mon fils ; mais quand il sut qu'on ne voulait pas se départir de sa fortune, qu'il avait assurée par une obligation à M. Tornhill, rien ne put égaler son chagrin. Il voyait que tout son bien devait servir à enrichir un homme qui n'avait rien par lui-même. Il pouvait bien endurer l'idée que son gendre futur était un coquin ; mais qu'il n'eût pas une fortune équivalente à celle de sa fille, c'était un tourment cruel pour lui. Il resta quelque temps enfoncé dans ces spéculations accablantes, jusqu'à ce que sir William entreprît de diminuer ses chagrins. " J'avouerai, monsieur, s'écria-t-il, que la circonstance présente ne m'afflige pas absolument. Notre passion immodérée pour le bien est à présent justement punie. Mais, quoique la jeune personne ne puisse être riche à présent, elle a encore assez pour vivre contente. Vous voyez devant vous un jeune militaire qui veut bien la prendre sans fortune. Ils s'aiment depuis longtemps ; et l'amitié que je porte à son père fera que je ne manquerai pas de m'intéresser à son avancement. Quittez donc cette ambition qui vous trompe, et recevez une bonne fois le bonheur qui se présente à vous.

—Sir William, répliqua le vieux gentilhomme, soyez sûr que je n'ai jamais gêné ses inclinations, et

que je ne veux point les gêner à présent. Si elle aime encore monsieur, qu'elle l'épouse, j'y consens de tout mon cœur. J'ai encore, grâce au Ciel, quelque bien à lui donner, et votre protection l'augmentera. Que mon ancien ami seulement (en parlant de moi) me donne une promesse d'assurer six cents livres sterling à ma fille, si jamais il recouvre sa fortune, et je suis prêt à les unir ensemble dés ce soir."

Comme il ne dépendait plus que de moi de rendre le jeune couple heureux, je n'hésitai point à lui donner la promesse qu'il demandait; ce qui n'était pas une grande faveur de la part d'un homme qui avait aussi peu d'espérances que moi. Nous eûmes donc alors la satisfaction de les voir se jeter avec transport dans les bras l'un de l'autre. " Après tous mes malheurs, s'écriait mon fils Georges, me voir ainsi récompensé, c'est plus que je n'aurais jamais espéré. Posséder l'objet le plus estimable, après tant de peines! ma présomption n'avait point été jusque-là. —Oui, mon cher Georges, répondit sa charmante future, que le malheureux prenne ma fortune! Puisque vous êtes content sans elle, je le suis aussi! Quel heureux échange j'ait fait du plus vil des hommes contre le plus honnête, le plus cher!.... Qu'il jouisse de notre fortune! Je sens qu'avec vous je pourrai être heureuse, même dans l'indigence.—Je vous promets, répondit le chevalier, d'être fort heureux avec ce que vous méprisez.—Un moment, un moment, s'écria Jenkinson, il y a quelque chose à dire à ce marché; car, pour la fortune de cette demoiselle, vous n'en toucherez jamais deux liards..... Permettez-moi de vous demander (s'adressant à sir

William Tornhill) : le chevalier peut-il avoir la fortune de cette demoiselle, s'il est marié à une autre ?—Comment pouvez-vous me faire une question si sotte ? répondit le baronnet. Certainement il ne le peut pas.—Je suis fâché de cela, reprit Jenkinson ; car, comme monsieur et moi sommes d'anciens camarades, j'ai de l'amitié pour lui. Mais en même temps je ne puis m'empêcher de déclarer que son contrat avec miss Wilmot ne vaut pas une pipe de tabac ; car il est déjà marié.—Tu en as menti, coquin, tu en as menti ! reprit M. Tornhill, qui sembla outré de l'insulte ; je n'ai jamais été marié valablement avec aucune femme.—Je vous demande pardon, reprit Jenkinson ; vous l'êtes, et j'espère que vous reconnaîtrez l'amitié de votre honnête Jenkinson, qui vous amène une femme ; et si la compagnie veut bien suspendre sa curiosité pour quelques minutes, je vais la leur faire voir." A ces mots, il sortit avec sa promptitude ordinaire, et nous laissa tous hors d'état de former aucune conjecture probable sur son dessein. "Qu'il aille ! dit le chevalier. Quelques autres choses que je puisse avoir faites, pour celle-ci, je le défie de rien prouver. On ne m'effraie pas à présent avec des fusées.

"Je ne conçois pas, dit le baronnet, ce que cet homme prétend par là. C'est quelque tour de mauvaise plaisanterie, je suppose.—Peut-être, repris-je, monsieur, il est sérieux dans ce qu'il dit. Car, quand on réfléchit aux différents moyens que monsieur a mis en usage pour séduire l'innocence, peut-être quelque fille plus adroite que les autres aura pu le tromper lui-même. Quand on réfléchit sur le nombre de celles qu'il a séduites, sur le nombre des pères et

mères qui sont actuellement dans l'affliction, pour le déshonneur qu'il a porté dans leurs familles, je ne serais pas surpris si quelqu'une de ces infortunées.... Mais quelle surprise!... Est-ce ma fille que j'avais perdue, que je vois? Est-ce elle que je serre dans mes bras? Oui, c'est ma vie, c'est mon bonheur. Je croyais t'avoir perdue, ma chère Olivia; et cependant c'est toi que j'embrasse..... Et tu vis encore pour me rendre heureux!...." Les transports les plus ardents de l'amant le plus sincère n'égalent pas ceux que je ressentis en voyant Jenkinson introduire ma fille. Je la tenais dans mes bras, et elle ne pouvait exprimer son ravissement que par son silence. "Es-tu rendue à ton père, ma chère enfant, m'écria-je, pour faire la consolation de sa vieillesse?—Oui, s'écria Jenkinson: et ayez pour elle l'estime qu'elle mérite; car elle est votre fille, honnête, et aussi honnête femme qu'aucune qui soit ici, sans faire injure à personne. Pour vous, chevalier, il est aussi sûr que vous voilà que cette jeune demoiselle est votre femme légitime; et, pour vous convaincre que je ne dis que la vérité, voilà l'acte en vertu duquel vous avez été mariés ensemble." En disant cela, il remit le papier entre les mains du baronnet, qui le lut et le trouva en très-bonne forme. "A présent, messieurs, continua-t-il, je vois que vous êtes surpris de tout ceci; mais peu de mots vont vous mettre au fait. Ce chevalier fameux, que j'aime de tout mon cœur (mais cela est entre nous), m'a souvent employé dans des commissions un peu chatouilleuses. Entre autres, il me chargea de lui procurer un faux acte et un faux prêtre pour tromper cette jeune demoiselle par l'apparence d'un mariage; mais, comme j'étais l'ami

du chevalier, qu'ai-je fait? J'ai obtenu un acte en bonne forme, et j'ai procuré un vrai prêtre, qui les a mariés ensemble aussi solidement que jamais on puisse l'être. Peut-être pensez-vous que c'est par honnêteté que j'ai fait cela. Mais j'avoue, à ma honte, que mon dessein était de garder l'acte par-devers moi, et d'instruire le chevalier que je pourrais prouver son mariage contre lui, quand je jugerais à propos, afin de l'amener à me donner de l'argent quand j'en aurais besoin." A cette nouvelle, la joie et le plaisir remplirent l'appartement; notre contentement parvint jusqu'à la chambre commune de la prison; les prisonniers eux-mêmes y prirent part; et, pour me servir de l'expression du poëte, *dans les transports de leur joie, ils secouèrent leurs chaînes et firent une horrible harmonie.* Le bonheur se peignit sur tous les visages, et les joues d'Olivia elles-mêmes semblèrent se colorer du vermillon du plaisir. Recouvrer ainsi tout à la fois sa réputation, ses parents, et acquérir une fortune, était une satisfaction suffisante pour arrêter les progrès de la langueur et lui rendre sa santé et sa première vivacité. Mais, dans toute la compagnie, il n'y avait peut-être personne qui éprouvât un plaisir plus sincère que moi. Continuant à serrer cette chère enfant dans mes bras, j'interrogeais mon cœur, pour savoir si ses transports n'étaient pas une illusion. "Comment avez-vous pu, disais-je à M. Jenkinson, comment avez-vous pu être assez cruel pour ajouter à mes malheurs par l'histoire de sa mort? Mais peu m'importe à présent: le plaisir que je ressens en retrouvant ma chère fille me dédommage amplement de la douleur que vous m'avez causée.

—La réponse à votre question est simple, dit Jenkinson. Je croyais que le seul moyen d'obtenir votre liberté était de vous soumettre à ce que le chevalier désirait de vous et de consentir à son mariage avec miss Wilmot. Mais, comme vous aviez juré de n'y jamais consentir tandis que votre fille serait vivante, je n'ai pas trouvé d'autre moyen d'arranger les affaires que de vous faire croire que votre fille était morte. J'ai engagé votre femme à m'aider à vous tromper; et nous n'avions pas eu jusqu'à présent d'occasion de vous détromper."

Il n'y avait plus dans la compagnie que deux figures qui ne parussent pas montrer de la joie. M. Tornhill avait perdu son air d'assurance: il voyait ouvert devant lui le gouffre de l'infamie et de l'indigence, et il était effrayé d'y tomber. Il se jeta donc aux genoux de son oncle, et il implora sa pitié avec les cris perçants de la douleur. Sir William allait le traiter à coups de pied; mais, à ma prière, il le releva; et, après un moment de silence: "Tes vices, tes crimes, ta noire ingratitude, lui dit-il, ne mériteraient point de pitié. Cependant tu ne seras pas totalement abandonné. Tu auras le simple nécessaire pour fournir à tes besoins, mais non pas à tes folies. Cette jeune dame, ta femme, aura le tiers de cette fortune dont je t'ai laissé jouir ci-devant; et c'est de sa tendresse seule que tu pourras attendre quelque secours par la suite..." Il allait faire une harangue pour remercier son oncle de sa faveur; mais le baronnet le prévint, en lui ordonnant de ne point aggraver sa bassesse, qui n'avait déjà que trop paru. Il lui commanda en même temps de s'en aller, et de choisir parmi ses domestiques celui qu'il jugerait à

propos, ajoutant que ce serait le seul qui lui serait accordé pour le servir.

Aussitôt qu'il fut sorti, sir William s'approcha fort poliment de sa nouvelle nièce; et, avec un air gracieux, il lui fit ses compliments sur l'honneur qu'il avait d'être allié avec elle. Miss Wilmot et son père suivirent son exemple. Ma femme embrassa aussi sa fille avec un redoublement d'affection, et lui témoigna la joie qu'elle avait de ce qu'elle était devenue à présent une honnête femme. Sophie et Moïse firent la même chose à leur tour; M. Jenkinson, notre bienfaiteur, demanda qu'il lui fût permis d'avoir le même honneur. Il semblait qu'il n'y avait plus rien à ajouter à notre satisfaction. Sir William, qui n'avait pas de plus grand plaisir que de faire du bien, regardait autour de lui d'un air content, et ne voyait que joie dans les yeux de toute la compagnie, excepté de ma fille Sophie, qui, par quelque raison que nous ne pouvions concevoir, ne paraissait pas si parfaitement satisfaite. "Il me paraît, dit-il, à présent, que toute la compagnie, excepté une ou deux personnes, est parfaitement contente. Il me reste un acte de justice à faire. Vous savez, monsieur, en m'adressant la parole, toutes les obligations que nous avons l'un et l'autre à M. Jenkinson, pour le zèle qu'il a montré à nous découvrir un misérable. Votre fille cadette, miss Sophie, peut, j'en suis sûr, faire son bonheur, et je donnerai au futur cinq cents livres sterling de dot, avec quoi ils pourront vivre ensemble avec aisance. Allons, miss Sophie, que dites-vous de mon arrangement?" Ma pauvre fille parut près de s'évanouir dans les bras de sa mère, à cette odieuse proposition. "L'épouser, monsieur! s'écria-

t-elle d'une voix douloureuse. Non, monsieur, jamais. —Comment, reprit-il, ne point vouloir de M. Jenkinson, votre bienfaiteur, un jeune garçon bien fait, avec cinq cents livres sterling et des espérances?—Je vous prie, monsieur, répondit-elle d'une voix étouffée, de vouloir bien abandonner ce projet, et de ne me pas rendre si malheureuse.—Y eut-il jamais une pareille obstination? reprit-il. Refuser un homme à qui la famille a tant d'obligations, qui a préservé votre sœur! Pourquoi ne voulez-vous pas de lui?—Non, monsieur. Jamais.... répondit-elle avec courroux. J'aimerais mieux mourir.—Cela étant ainsi, reprit-il, si vous ne voulez pas de lui..... Pour moi, je crois que je veux bien de vous." En disant ces mots, il la pressa contre son sein avec ardeur. "Ma chère amie, s'écria-t-il, comment avez-vous pu croire un moment que votre ami Burchell voulût vous tromper, ou que sir William Tornhill pût jamais cesser d'admirer une personne qu'il n'a aimée que pour elle-même? J'ai, pendant quelques années, cherché une femme qui, sans égard pour ma fortune, pût m'aimer pour moi-même. Après avoir tenté vainement d'en trouver une, même parmi les sottes et les laides, quelle doit être enfin ma satisfaction d'avoir fait la conquête d'une personne qui réunit tant d'esprit à tant de beauté!"

Se tournant ensuite vers Jenkinson: "Comme je ne puis, monsieur, me détacher moi-même de cette jeune demoiselle, et que je suis sûr que ses sentiments sont conformes aux miens, tout ce que je puis vous donner, c'est la dot que je lui destinais; et vous pouvez aller demain demander, de ma part, cinq cents livres sterling à mon intendant."

Par ce moyen, nous eûmes à recommencer nos compliments, et lady Tornhill essuya les mêmes cérémonies que sa sœur avait essuyées auparavant. A l'instant, l'écuyer de sir William vint l'avertir que les équipages étaient prêts pour nous conduire à l'hôtellerie, où tout était disposé pour notre réception. Ma femme et moi nous menions la bande, et nous quittâmes cette ténébreuse demeure d'affliction. Le généreux baronnet fit distribuer aux prisonniers 40 livres sterling. M. Wilmot, à son exemple, en donna 20. Nous fûmes reçus avec les acclamations des habitants, et je serrai la main de deux ou trois de mes paroissiens, qui se trouvèrent dans le nombre. Ils nous suivirent jusqu'à l'hôtellerie, où nous trouvâmes un repas somptueux, et où nous fîmes distribuer des provisions à la populace.

Après le souper, comme j'étais fatigué par les alternatives de plaisirs et de peines que j'avais éprouvées dans la journée, je demandai la permission de me retirer, et je quittai la compagnie au milieu de la joie qui y régnait. Sitôt que je me trouvai seul, je remerciai celui qui donne la joie aussi bien que l'affliction, et je reposai d'un sommeil tranquille jusqu'au lendemain matin.

CHAPITRE XXXII.

Conclusion.

En m'éveillant, je trouvai mon fils aîné à côté de mon lit, où il était venu pour augmenter ma satisfaction par la nouvelle d'une autre révolution heu-

reuse dans ma fortune. D'abord il me déchargea de l'obligation que j'avais faite en sa faveur le jour précédent; ensuite il m'apprit que le marchand qui avait mes fonds, et qui avait fait faillite, avait été arrêté à Anvers, où il avait laissé des effets pour plus que ses dettes. La générosité de mon fils me fit presque autant de plaisir que cette bonne fortune inattendue; mais j'eus quelques doutes si je pouvais honnêtement accepter son offre. Tandis que je réfléchissais là-dessus, sir William vint à entrer, et je lui communiquai mes doutes. Son opinion fut que, comme mon fils se trouvait déjà maître d'une grande fortune par son mariage, je pouvais accepter son offre sans balancer. L'objet cependant qui l'amenait était pour m'apprendre que, comme il avait envoyé, la nuit précédente, chercher les licences nécessaires, et qu'il les attendait à chaque moment, il espérait que je ne me refuserais pas à rendre toute la compagnie heureuse dans la matinée. Pendant que nous parlions, un domestique entra pour nous dire que le courrier était arrivé; et, comme j'étais alors habillé, je descendis, et je trouvai la compagnie pleine de la gaieté, que l'enfance et l'innocence inspirent. Cependant, comme ils se préparaient pour une cérémonie importante, leurs ris ne me plurent pas. Je leur parlai de l'air grave et réservé qu'ils devaient prendre pour cette cérémonie mystique, et je leur lus deux homélies et une exhortation de ma composition, pour les préparer à recevoir le sacrement. Cependant, je ne pus venir à bout de les rendre plus sérieux, même en allant vers l'église, à laquelle je marchais à leur tête, il ne me fut pas possible de les contenir dans un air de gravité, et je fus plu-

sieurs fois tenté de me retourner pour leur en faire des réprimandes. Quand nous fûmes à l'église, il arriva une autre difficulté dont la solution parut assez facile: ce fut de savoir qui serait marié le premier. La future de mon fils insistait fortement pour que lady Tornhill, ou du moins celle qui allait l'être, passât la première; mais l'autre refusait aussi fortement, protestant qu'elle ne voudrait pas commettre une telle impolitesse pour toutes choses au monde. La contestation se soutint entre elles deux pendant quelque temps, avec autant d'opiniâtreté que de politesse. Mais comme, pendant toute cette dispute, j'étais debout, mon livre ouvert, je me lassai d'attendre, et, en le fermant: "Je vois bien, m'écriai-je, que ni l'une ni l'autre ne veulent être mariées, et que nous ferons aussi bien de nous en retourner, car il n'y aura rien de fait aujourd'hui." Ma vivacité les mit à la raison: le baronnet et sa future furent mariés les premiers; mon fils et son aimable future ensuite.

J'avais eu la précaution d'envoyer, le matin, un carrosse pour amener mon honnête voisin, le fermier Flamborough et sa famille: au moyen de quoi, à notre retour à l'hôtellerie, nous eûmes le plaisir de trouver les deux miss Flamborough arrivées. M. Jenkinson donna la main à l'aînée; mon fils Moïse à la cadette, et je me suis aperçu, depuis, qu'il a pris une inclination sincère pour elle; en sorte qu'il aura mon consentement et un établissement de moi quand il voudra me les demander. Nous ne fûmes pas plutôt dans l'hôtellerie, qu'un grand nombre de mes paroissiens, qui avaient appris la bonne fortune qui m'était arrivée, vinrent pour me complimenter. Dans

ce nombre étaient ceux qui s'étaient mis en devoir de me délivrer des archers, et que j'avais réprimandés avec sévérité. Je contai leur histoire à mon gendre sir William, qui sortit, et leur fit des reproches très-vifs sur leur faute; mais, voyant qu'il les avait tout à fait affligés, il leur donna à chacun une demi-guinée pour boire à sa santé et se consoler.

Ensuite on nous appela pour le dîner, qui fut somptueux, et qui avait été préparé par le cuisinier de M. Tornhill. Il ne sera pas hors de propos de remarquer, au sujet de M. Tornhill, qu'il demeure actuellement, en qualité de gentilhomme de compagnie, chez un de ses parents, où il est fort goûté, et où il mange ordinairement à la table, excepté, fort rarement, quand il n'y a pas de place. Son temps est employé à faire compagnie à son parent, qui est un peu mélancolique, à l'égayer, et à apprendre à donner du cor de chasse. Ma fille aînée, cependant, se le rappelle encore avec regret, et elle m'a même dit en secret que, s'il se réformait, elle pourrait lui pardonner. Pour revenir au dîner, quand il fut question de s'asseoir à table, les cérémonies allaient recommencer. Il fut question de savoir si ma fille aînée, en qualité de dame, ne serait pas assise au-dessus des deux nouvelles mariées; mais mon fils Georges coupa court à la contestation, en proposant que chaque homme se plaçât à côté de sa dame. La proposition fut reçue avec grande approbation de tout le monde, excepté de ma femme, qui ne me parut pas tout à fait contente, parce qu'elle s'attendait à avoir le plaisir d'être au haut bout de la table et de couper pour toute la compagnie. Malgré ce petit chagrin, il est impossible de décrire la bonne humeur qui régna durant

notre repas. Je ne sais si nous eûmes plus d'esprit qu'à l'ordinaire, mais je sais que nous rîmes davan tage ; ce qui revient au même. Je me ressouviens, entre autres, d'une plaisanterie du bon M. Wilmot. Comme il buvait à la santé de mon fils Moïse, qui regardait d'un autre côté, mon fils répondit : "Madame, je vous remercie." A quoi M. Wilmot, faisant signe des yeux au reste de la compagnie, dit que mon fils pensait à sa maîtresse : sur quoi je crus que les deux miss Flamborough allaient étouffer de rire. Après que le dîner fut fini, je demandai, suivant mon ancienne coutume, qu'on ôtât la table pour avoir le plaisir de voir encore une fois toute ma famille réunie agréablement autour du feu : mes deux petits étaient sur mes genoux, tandis que le reste de la compagnie, chacun avec sa moitié, s'amusait innocemment. Sur le bord de mon tombeau, je n'ai plus rien à désirer à présent : tous mes chagrins sont finis ; ma satisfaction est inexprimable. Il ne me reste qu'à tâcher d'être encore plus reconnaissant dans ma bonne fortune que je n'ai été soumis dans mes adversités.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

BOOKS PUBLISHED

BY

ROE LOCKWOOD & SON

411 BROADWAY, NEW YORK.

Persons wishing any Book from the following list, by sending us the advertised price in bills or Post-office stamps, post-paid, will receive it from us by mail, free of expense.

A LIBERAL DISCOUNT FROM THE ANNEXED PRICES ALLOWED TO SCHOOLS.

FRENCH.

Being aware of the objections, often too well founded, against American editions of French books, on account of their inaccuracies, we have taken particular pains in the printing of the following series; and we do not hesitate to affirm, that in regard to correctness of Typography, and the quality of the Paper and Binding, they are not surpassed by any similar works, whether published in this country or in France.

Manesca's Oral System of Teaching French.

1 v. 8vo. $3.

The chief feature of this new system is, that it seeks to introduce the learner of a language to its vocabulary by the same process which children follow: by leading him from the simplest elements—the expressions and phrases needed in our earliest experience—gradually up to the philosophy of the language. The beginning is made, therefore, not with grammar and the philosophic structure of the language, but with its simple words and sentences.

"The system for teaching languages discovered by Jean Manesca is the *system of nature;* it is the result of twenty years' study and observation of a superior mind. In speaking of this admirable method, I do not speak at random, and without knowledge; I have studied several languages upon the system—the French, the Spanish, Italian, German,

and Latin. I have examined the various methods employed in Europe, and, from my own observation, I consider Manesca's system infinitely superior to all the various methods which have been put forth by persons seeking to abridge the labor of learning languages. In fact, it is the only method that I have yet seen that deserves the name of SYSTEM —for it is a WHOLE, complete in all its parts, based upon the laws and principles which nature employs in teaching language to the young mind, but embracing all the parts of language, and only modifying nature's method, so far as to adapt it to mature age, or to the mind that can reason, and bring the aid of reflection and thought to bear in the study of language; whereas the child brings only instinct. * * * It commences by giving to the scholar some of the simplest elements of language, which he learns quickly and easily to use, physically and mentally, as well as those of his own language. When this is done, new elements—that is, new words and ideas—are added, which are incorporated in a natural way with those already known, and used with them until an equally perfect knowledge of them is obtained. New elements are progressively added at each lesson, until the whole language is learned. With twenty years' experience, Manesca *methodized language;* he distributed all the elements in the manner the student should learn them, and his system teaches him *to read*, *to write*, and *to speak* at the same time."

"This is a new edition of a work which has already acquired a reputation so extended, that few can be unacquainted with its excellence over all others for the acquisition of the French language. Until this work appeared, a few years since, little had been done to advance the *science* of teaching foreign languages. Those who were intrusted with this branch of education generally followed a routine handed down to them by their predecessors—a routine in which it was often required that words, sentences, and abstract rules should be committed to memory, without presenting to the pupil *an opportunity for their use and application*. Many intelligent teachers no doubt felt the inefficiency of such a method, but it appears to have been reserved for Manesca to find out a new path which should lead to certain and successful results, and at the same time immeasurably relieve the scholar. A striking peculiarity of this system, and by which it pre-eminently excels all others that have ever come within our notice, is the importance it attaches to the *spoken* language, and the facility it presents to the scholar for the acquisition of this most important part of his pursuit.

Manesca's Philological Recorder, adapted to "Manesca's Oral System of Teaching the Living Languages." 4to. 75 cts.

Meadows' French and English Pronouncing Dictionary

16mo. $1.25.

This work is based on the well-known Dictionary of NUGENT, with many new words in general use, in Two Parts: 1. French and English; 2. English and French. Exhibiting, *The Pronunciation of the French in pure English sounds*—The Parts of Speech—Gender of French Nouns—Regular and Irregular Conjugations of Verbs—Accent of English Words—List of the usual Christian and Proper Names, and Names of Countries and Nations. To which are prefixed, Principles of French Pronunciation, and an abridged Grammar. By F. C. MEADOWS, M. A. of the University of Paris. New edition, revised and improved by CHARLES L. PARMENTIER, M. A., Professor of the French Language and Literature.

"The edition of 'MEADOWS' FRENCH DICTIONARY' which is now submitted to the public, has been considerably improved. It contains a list of Proper Names in most ordinary use, together with the names of Gods, Goddesses, Kings, Heroes, &c., which are often met with in works of Poetry, Mythology, and History, and *which are not spelled the same in English as in French.*

"It is needless to speak at length of the merits of this work. Its numerous editions in America as well as in Europe, prove that it is the most popular French and English Dictionary extant.

"The efforts of the subscriber have been mainly devoted to extending the usefulness of the work, by making such additions to the labors of his predecessors, as seemed necessary to render it at the same time a complete manual for the beginner, and, from its great copiousness, a valuable assistant to the investigations of the man of letters. He trusts that his contributions to this end will not prove altogether profitless to the cause of education."—*Preface by* PROFESSOR PARMENTIER.

Nouvelle Grammaire française, par Noël et Chapsal.

12mo. $1.00.

NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE, sur un plan très-méthodique, avec de NOMBREUX EXERCICES d'Orthographe, de Syntaxe, et de Ponctuation, tirés de nos meilleurs auteurs, et distribués dans l'ordre des règles; par M. NOËL, Inspecteur-Général de l'Université, Chevalier de la Légion d'Honneur, et M. CHAPSAL, Professeur de Grammaire génerale. Ouvrage mis au rang des livres classiques, adopté pour les Ecoles primaires supérieures et pour les Écoles militaires. Nouvelle édition, revue et augmentée.

The reputation of this popular Grammar is so well known, that to praise it would be superfluous. The present is an EXACT REPRINT OF THE LAST PARIS EDITION, and every effort has been taken to avoid those inaccuracies so often incident to American editions of French books.

Corrigé des Exercices français sur l'Orthographe, la Syntaxe, et la Ponctuation; par MM. Noël et Chapsal. (*Key to Noël and Chapsal's French Grammar.*) 12mo. $1.00

Leçons et Modèles de Littérature française, par M Chapsal, Professeur de Grammaire générale, or *Choice Extracts in Prose and Verse,* selected from the following writers. 12mo. $1.25.

POÉSIE.

Ancelot (Mme.)	Desmahis.	Lebrun.	Rotron.
Andrieux.	Ducis.	Malherbe.	Rousseau.
Arnault.	Florian.	Millevoye	Sainte-Beuve.
Béranger.	Fontanes.	Molière.	Soumet.
Boileau.	Gilbert.	Parny.	Tastu (Mme.)
Chénier.	Gresset.	Piron.	Valmore (Mme.)
Corneille.	Hugo.	Quinault.	Viennet.
Crébillon.	La Fontaine.	Racan.	Vigny (de).
Delavigne.	Lamartine.	Racine.	Voltaire.
Delille.	Le Bailly.	Regnard.	

PROSE.

Aguesseau (d').	Cousin.	Maistre (J. de).	Saintine.
Aimé-Martin.	Cuvier.	Marmontel.	Salvandy.
Arago.	D'Alembert.	Mascaron.	Sand.
Ballanche.	Diderot.	Massillon.	Saurin.
Balzac (Guez de).	Duclos.	Maury.	Scribe.
Balzac (H. de).	Dumas.	Mézeray.	Segur.
Barante.	Fénélon.	Michaud.	Sévigné (Mme. de.
Barthélemy.	Fléchier.	Michelet.	Sismondi.
Beaumarchais.	Fontenelle.	Mirabeau.	Staël (Mme. de).
B. de St. Pierre.	Guénard.	Molière.	Thierry (A.)
Bonaparte (N.)	Guizot.	Montesquieu.	Thiers.
Bossuet.	Hugo.	Nodier.	Thomas.
Bourdaloue.	La Bruyère.	Pascal.	Vauvenargues.
Bridaine.	Lacépède.	Raynal.	Vertot.
Buffon.	La Harpe.	Rollin.	Vigny (A. de).
Chamfort.	Lamartine.	Rousseau (J. J.)	Villemain.
Chateaubriand.	Lamennais.	Sainte-Beuve.	Volney.
Cormonin.	La Rochefoucauld.	Saint-Réal.	Voltaire.
Courier.	Mably.	Saint-Simon.	

A revised and improved edition, enriched with Biographical and Critical Notes, and with Selections from *Writers of the present time.*

Le Siége de la Rochelle, par Mme. de Genlis 12mo. $1.

"We have read with great pleasure 'Le Siége de la Rochelle,' and recommend it as one of the best books for translation there is publish-

ed. It is considered one of the most popular of Mme. de Genlis' works, whose name is well known in French literature. The narrative is intensely interesting, and will command attention to the close. Though a work of fiction, the incidents are partly founded on fact: the historical scenes and characters are correctly drawn, and present a fair view of this most eventful period of French history.

"Containing none but just and moral sentiments, it is admirably adapted to be used as a School Reader, and we trust that it will meet with the favor it deserves."

Le Vicaire de Wakefield, par Goldsmith. 12mo. 75 cts.

In translating this beautiful English Classic into French, special care has been taken to preserve the beauty and simplicity of the style; and we trust that the present effort to render it a School Reading Book will meet with favor.

Œuvres Complètes de Molière. 2 v. 12mo. 1334 pp. $2.00

This edition contains all the works of this great author, and is beautifully printed, on fine paper.

Œuvres Choisies de Molière: contenant La Bourgeois Gentil homme, Le Misanthrope, et Les Femmes Savantes. 18mo. 63 c.

The editor has carefully revised the text, and has faithfully followed the most approved Paris editions. As to the Comedies selected, though many others of the same writer are at least equal, if not superior, in merit, it must be remembered that this is a Molière *intended for schools and for the use of young persons*, and the selection has been made in reference to that object.

Œuvres Complètes de J. Racine: contenant, La Thébaïde, ou Les Frères ennemis—Alexandre—Andromaque—Les Plaideurs—Brittanicus—Bérénice—Bajazet—Mithridate—Iphigénie—Phèdre—Esther—Athalie. Édition annotée d'après Racine fils, Madame de Sévigné, Le Batteux, Voltaire, La Harpe, Napoléon, Schleyel, Roger, Geoffroi, Patin, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Nisard, etc. 12mo. 760 pp. $1.

AVIS SUR CETTE ÉDITION.

Parmi les grands écrivains qui honorent notre littérature, il en est peu dont les œuvres aient été aussi fréquemment reproduites que celles de Racine. Les grammairiens, les critiques et les commentateurs littéraires, ont depuis deux siècles étudié ses compositions scéniques pour y chercher les uns des modèles de style, les autres le modèle de l'art et du

goût, et les nombreux travaux dont ce poëte à jamais célèbre a été l'objet, nous imposaient de grandes obligations; aussi nous sommes-nous efforcé de rendre irréprochable l'édition que nous publions aujourd'hui.

Nous avons donné d'abord toutes les préfaces, parce qu'elles forment l'indispensable introduction des pièces; qu'elles en contiennent souvent l'analyse et l'examen, et que Racine y développe avec la supériorité de son génie ses théories esthétiques.

Nous avons aussi reproduit toutes les variantes, parce qu'on voit là les premiers essais du poëte, le travail de son goût dans le choix des mots, et son constant effort pour approcher autant que possible de la perfection. * * * Comme toujours, nous avons fait prédominer le commentaire moral et psychologique, et en rapportant à l'occasion le jugement des contemporains du poëte, à partir du grand Condé et de madame de Sévigné, nous avons suivi, en ce qu'ils ont de plus saillant, les travaux des critiques et des historiens littéraires, depuis Racine fils, jusqu'à messieurs Sainte-Beuve, Nisard et Saint-Marc Girardin. On a de la sorte, dans le blâme et dans l'éloge, l'écho fidèle de l'opinion dans un espace de près de deux siècles.

Ainsi, notre édition offre, jusque dans les moindres variantes et les moindres fragments, tout ce que Racine a écrit pour le théâtre, et sous une forme concise tout ce que l'histoire littéraire a dit de plus essentiel sur ce théâtre lui-même.

Œuvres Choisies de Jean Racine: contenant Bajazet, Andromaque, Iphigénie et Esther. 18mo. 63 cts.

It has long been desirable that the works of this great poet should be used in our schools as a reading-book; but as his writings are too voluminous for that purpose, a proper selection of his best pieces has been made. This selection the editor trusts will prove acceptable to all instructors and professors of the French language, as well as to all interested in French literature.

It is printed with great accuracy, thus removing the usual objection to the editions of French works published in this country

De l'Allemagne, par Mme. De Staël. 12mo. 638 pp. $1.

This has been considered the most popular of Mme. De Staël's works, and has always sustained a high literary reputation.

Presenting an interesting and truthful Description of Germany—the Manners and Customs of the Germans—their Literature, Arts, and Sciences—Views of Philosophy, Morals, and Religion—and thus combining instruction with the study of the language, it is pre-eminently adapted for an advanced class-book.

Aventures de Gil Blas de Santillane, par Le Sage 12mo. $1.

It has for some time been a matter of doubt whether the "*Adventures of Gil Blas*" was the work of a Spanish or French writer; but we believe it is now generally conceded to be the production of the latter.

Although not free from objections for indiscriminate use, yet it has always been considered a desirable book for translation, from the fact that, consisting as it does of a series of narratives abounding in colloquial expressions, and being connected very indirectly, the reader is not wearied as he would be by a lengthy story, the interest continuing as the scene changes.

Fables de La Fontaine. 100 engravings. 18mo. 63 cts.

La Fontaine's beautiful Fables are known to every French scholar and are admirably adapted to be used as a book for translation.

Each fable is followed by its appropriate moral; and thus just principles, in a pleasing manner, are inculcated into the mind of the reader while engaged in his study.

Atala, Réné, par Chateaubriand. 12mo. 50 cts.

The beauty of Chateaubriand's writings has established for him a high literary reputation.

This little work has always been considered the most popular of his minor productions, and was originally a part of the "Génie du Christianisme," although latterly it has been generally published in a separate form.

It was written, as the author says, "in the wilds of America, and under the tents of the savages," and the incident on which the story is founded is mentioned in his "Voyages en Amérique."

It is printed from the author's last edition, and in a large clear type, and the Publishers hope that it will meet with favor as a Reading Book for school use.

Paul et Virginie, par Bernardin de Saint-Pierre. 50 cts.

"This most delightful work is too favorably known to require any recommendation from us. The beauty and simplicity of the style, together with the interest of the story, have always rendered it a favorite with young persons. We trust that the present edition, intended for schools, will meet with general acceptance."

The same work, with a Full and Correct Vocabulary of all the Words and Idiomatic Expressions contained in the book; also Interlinear Translations, both free and literal, of the first few pages, with the Pronunciation of the French indicated by English sounds. 12mo. 62 cts.

Elisabeth, ou Les Exilés de Sibérie, par Mme. Cottin. 12mo. 50 cts.

"The incident which gave rise to this history is founded in truth. No imagination, however fertile, could produce actions so heroic, or sentiments so noble and elevated. The heart alone could inspire them. * * Authors have frequently been accused of representing the beauties o virtue with too bold a pencil, and in colors too vivid. Far am I, however, from presuming to insinuate that this criticism is applicable to myself, who possess not the abilities requisite to attain this brilliant though creative talent; nor do I conceive that it is in the power of the most eloquent author, by all the studied embellishments and decorations of language, to add a single charm to the innate beauties of virtue. On the contrary, she is in herself so far superior to the adscititious aids of ornament, that it would rather appear impossible to describe her in all her native dignity and loveliness. This is the chief difficulty I have experienced in writing Elisabeth."—*Translation of extract from Author's preface.*

The same work, with a Full and Correct Vocabulary of all the Words and Idiomatic Expressions contained in the book; also Interlinear Translations, both free and literal, of the first few pages, with the Pronunciation of the French indicated by English sounds. 12mo. 63 cts.

Conversational Phrases Classified, or French Synonimes, by J. L. Mabire. 16mo. 45 cts.

Most of the Guides to French Conversation heretofore published in this country have been merely collections of certain conversations on specified subjects, which, unless they were again to recur in the precise form of the lesson, would be of but little assistance to the student. In other words, he but stores his mind with set formal phrases for specific occasions, without an acquaintance with the genius and power of the language, or the ability to adapt his knowledge to the peculiar and varied circumstances of every-day life.

This work is arranged ON AN ENTIRELY NEW PLAN. It consists of the most familiar phrases of every-day conversation, classified according to their sense under various appropriate heads, such as the following:

1. To tire, weary, grow tired.
2. To affirm, assure, warrant, attest.
3. To obey, yield. submit.
4. To imagine, believe, persuade one's self.
5. To admire, astonish, surprise.
6. To depart, set out, travel, ride.
7. To light, kindle, blow, extinguish.
8. To warm, cool, dry, wet.
9. To laugh, smile, weep, joke.
10. To dance, salute, greet, bow.
11. To design, draw, sketch, paint.
12. To pray, beseech, ask, entreat.
13. To approve, consent, permit, tolerate.
14. To lodge, live, dwell, remove.
15. To raise, lift, open, shut.
16. To rail, slander, insult, injure.
17. To commend, praise, flatter, compliment.
18. To blame, reprimand, criticise.
19. To place, put, set, lay, arrange.
20. To contemn, despise, depreciate, disdain.

With an Alphabetical Index.

It is divided into 236 similar heads, besides containing Models of Notes, Invitations, Letters, the most Difficult and Common English Idioms, &c.

It has acquired an extraordinary popularity in England, having, in a few years passed through many editions, *numbering over* 100,000 *copies*.

Le Livre des Petits Enfants, avec Vocabulaire. 50 cts.

This little volume of Easy Tales was published in France for the use of Young Children who had just learned to read. The design of the authoress was, by a series of entertaining narratives, to allure the Young onward in the path of learning, and at the same time to imbue their minds with sentiments of religion and virtue, and of love for the Sacred Scriptures.

To the carefully printed text is added a literal English translation of the first ten stories, and a full vocabulary to the remaining ones.

These facilities, together with the simple style of the stories themselves, render this book one of the easiest for translation.

Mrs. Barbauld's Lessons for Children, in French, with a Vocabulary. 16mo. 45 cts.

To attempt a eulogy of "Mrs. Barbauld's Lessons for Children" would be superfluous. We only remark that, on account of its extreme simplicity, no book is better suited for young persons commencing the study of French.

It is translated with great care, and is beautifully printed on a large clear type, with illustrations.

"The task is humble, but not mean; for to lay the first stone of a noble building, and to plant the first idea of a beautiful language in a human mind, can be no dishonor to any hand."—*Mrs. B.'s Preface.*

First Lessons in Learning French, by Prof. Gustave Chouquet. 16mo. 45 cts.

This work is intended for pupils commencing the study of the French language. In such a work it is not necessary that the rules of grammar should be *formally introduced;* they serve rather to weary and embarrass than to profit.

In design and execution it is so simple as to be within the reach of any child, however young, who is capable of reading in English. The present edition is much enlarged and improved, and printed on very large type. It is divided into six parts, as follows, viz.:

PART I. Spelling Lessons, designed also for Exercises in Pronunciation.

PART II. Simple and Progressive Lessons in Grammar and Translation.

PART III. A Vocabulary of the most Common and Familiar Objects together with appropriate Exercises in Phrases and Short Sentences; the whole divided into lessons, each embracing a distinct Subject.

PART IV. Examples of French Verbs, auxiliary, regular and reflective, fully conjugated.

PART V. A few simple Stories, the first few followed by a Translation of the more difficult Words and Idioms.

PART VI. A collection of simple and familiar Conversational Phrases, divided into short and easy lessons.

French Spelling and Pronunciation, by H. Vannier. 45 cts.

After a careful examination of the most recent and approved elementary Spelling-Books published in France, we have selected the system of H. Vannier, as being the simplest and yet the most methodical. It is divided as follows:

PART I. Exercises on all the Sounds and possible Combinations of Articulations and Words.

PART II. Spelling Lessons, or a Vocabulary of the most useful Nouns in the French Language, systematically arranged under distinct heads.

PART III. Examples of French Verbs—auxiliary, regular, and reflective—fully conjugated.

SPANISH.

Del Mar's Guide to Spanish and English Conversation, containing various lists of Words in most general use, properly classified; collections of Complimentary Dialogues and Conversational Phrases on the most general subjects of life; Proverbs and Idioms; also comparative Tables of Coins, Weights, and Measures. 12mo. 75 cts.

In this new edition the Proverbs and Idioms, as well as the Dialogues, have been considerably enlarged; the New Orthography has been introduced, according to the last decision of the Spanish Royal Academy; and a Treatise on Spanish Pronunciation has been prefixed.

These additions will further advance the utility of the work, and render it still more worthy of public favor.

Vingut's Ollendorff's Spanish Grammar: a New Method of Learning to Read, Write, and Speak the Spanish Language: with a FIGURED PRONUNCIATION OF THE SPANISH WORDS. To which is added an APPENDIX, containing a full explanation of the Alphabet, with Exercises in Spelling; a Summary of the Rules given in this Method, with a Treatise on the Verbs; a Series of Letters for a Mercantile Correspondence, with a KEY; a New Spanish Reader and Translator, being a new method of learning to translate from Spanish into English, and from English into Spanish, containing Extracts from the most approved works, Colloquial Phrases and Words in general use; the whole arranged in progressive order, with especial reference to those who study by Ollendorff's Method. 12mo. $1.50.

Key to Vingut's Ollendorff's Spanish Grammar. 75 cts

FOR SPANIARDS LEARNING ENGLISH.

Vingut's Ollendorff—El Maestro de Inglés, metodo practico para aprender á leer, escribir y hablar la Lengua Inglesa segun el sistema de Ollendorff, dandose una Demonstracion practica del modo de escribir y PRONUNCIAR CADA UNA DE LAS PALABRAS contenidas en las lecciones y un Apendice que contiene los Elementos de la Lengua Inglesa, tomados de la última edicion de Urcullu, publicada en Cadiz en 1845, habiéndose correjido y aumentado considerablemente; comprendiendo toda la parte elemental no refundida en las lecciones precedentes; tambien un Tratado sobre la Pronunciacion y otro sobre la Propiedad de las Voces, que bajo un mismo significado en español tienen dos ó mas en inglés, con diferente uso ó sentido; ó al contrario, con un solo significado en inglés y dos ó mas en español; comprendiendo un Lector y Traductor Inglés, ó sea Nuevo Método para aprender á traducir del inglés el español y viseversa, el cual contiene un Guia de la Pronunciacion inglesa, y Direcciones para usar los diccionarios de Pronunciacion; una serie de Cartas para

una correspondencia mercantil, y algunos trozos escojidos para Lectura y Traduccion. 12mo. $2.

NSLATION): *Vingut's Ollendorff—The English Teacher, or Ollendorff's New Method of Learning to Read, Write, and Speak the English Language,* WITH A FIGURED PRONUNCIATION *of the English Words in the Lessons: to which is added an* APPENDIX, *containing the Elements of the English Language, taken from the last edition of Urcullu's Grammar, published in Cadiz in* 1845, *revised and enlarged; also a Treatise on the Pronunciation and various Significations of English Words; also a new Reader and Translator, being a New Method of Learning to Translate from English into Spanish and from Spanish into English; a new Guide to Conversation; a series of Letters for Mercantile Correspondence, &c., &c.*

Clave de los Ejercicios del Maestro del Inglés. 12mo. $1.

(TRANSLATION): *Key to the Exercises of "Vingut's Ollendorff's English Teacher."*

Urcullu.—Nueva Gramatica inglesa reducida a veinte y siete lecciones, por Don José de Urcullu; edicion reimpresa por primera vez en América, de la última edicion de Cadiz, considerablemente aumentada y correjida, con una *Clave* de los Temas; un Tratado alfabético de la Propiedad de las Voces, en que se esplica la propiedad de las Voces castillanas que tienen en inglés dos ó mas significados con diferente uso ó sentido, de lo cual pudieran orijinarse equivocaciones, así en la locucion como en la traduccion; un Lector y Traductor inglés, ó sea Nuevo Método para aprender á traducir del inglés al español y viseversa, el cual contiene un Guia de la Pronunciacion inglesa, una serie de Cartas para una Correspondencia mercantil, y algunos trozos escojidos para lectura y traduccion. 12mo. $1.50.

(*Prólogo de Urcullu de la Edicion de Cadiz.*)

ALGUNAS PALABRAS SOBRE ESTA NUEVA EDICION.

La buena acojida que ha tenido mi gramática en los veinte años que han pasado desde que la dí á luz, cuando estuve emigrado en Lóndres, me ha movido á publicar una nueva edicion de la misma. En la primera dividí la gramática en XXII lecciones. Muchas de las ediciones

que se han hecho tanto en aquella capital como en otros paises desde 1825 hasta ahora, han sido copias de la primera.

En 1840, estando yo en Oporto, se imprimió allí una edicion en XXV lecciones, en la cual hice alteraciones de bastante consideracion; pero pocos son los ejemplares que han penetrado en España. Por consiguiente para satisfacer los deseos de muchos profesores de la lengua inglesa, era necesario que se imprimiese en España mi gramática; mas no como se ha hecho ántes de ahora en Barcelona, sin mi intervencion, y copiando los defectos de la que se publicó en Lóndres.

La presente edicion, dividida en XXVII lecciones, es superior á cuantas se han publicado hasta este dia, no solamente por las correcciones que se han hecho, como por las materias que se han aumentado. Esplicaré esto brevemente.

Cada una de las lecciones XIV, XV, XVIII y XXII se han subdividido en dos, para que el discípulo pueda aprenderlas mas fácilmente siendo mas cortas. He suprimido las lecciones XXIV y XXV, porque lo que ellas contenian no pertenecia, estrictamente hablando, á la parte gramatical; pero el discípulo lo hallará, con notable aumento al fin del libro en la lista alfabetica de las partículas inglesas.

En los modelos de traduccion, he introducido algunas máximas de buenos autores ingleses.

Las poesías inglesas que puse en la edicion hecha en Oporto, han sido traducidas por mí al castellano. El Herald ode Madrid publicó una de ellas el año pasado, y un periódico de Cadiz la otra este año. He aumentado una poesía inglesa, no como modelo, sino para que el discípulo se ejercite en la traduccion de los numerosos verbos que ella contiene.

La parte tercera de la obra, que no tienen las ediciones anteriores, se compone: 1°. de una lista alfabética de las principales partículas inglesas y su uso en dicha lengua, que ántes formaba el asunto de las dos últimas lecciones, como ya se ha mencionado. 2°. De una esplicacion de muchas palabras y abreviaturas latinas muy usadas en los periódicos ingleses, y algunas vozes francesas, que forman parte de la lengua inglesa. 3°. De varios documentos de comercio útiles para los que piensen dedicarse á la carrera mercantil. 4°. Finalmente, de una lista de abreviaturas inglesas, que tambien puedo asegurar es la mas completa que hasta ahora se ha publicado en España. Lo primero y cuarto ha recibido un aumento considerable; lo segundo y tercero es enteramente nuevo.

En la parte gramatical he hecho correcciones y alteraciones que solo pueden notarse cotejando esta edicion con otras anteriores.

Si el público ha recibido ántes de ahora favorablemente mi gramática, debo suponer sin ninguna clase de presuncion que todavía ha de merecer mas su aprobacion la que hoy le ofrezco; y que ya no se podrá decir

esta razon en lo adelante que era necesario valerse de gramáticas escritas en frances para aprender la lengua inglesa.

Es muy probable que esta sea la última edicion que yo publique, y mas si, como presumo, los lazos de familia me obligan á dejar la hermosa España para establecerme nuevamente en el reino vecino, que por la larga serie de años que en él he pasado y por los vínculos que á él me unen considero como á una segunda patria.

ADVERTENCIA.

Al reimprimir por primera vez en América la última edicion de la nueva Gramática de Don José de Urcullu, publicada en Cadiz por el mismo autor con las considerables mejoras que esplica en su Prologo, hemos hecho todo lo que ha estado á nuestro alcance para mejorar la obra, lo que creemos haber conseguido por los medios siguientes:

1°. Arreglando la conjugacion de los verbos, segun las mejores gramáticas inglesas, añadiendole por consiguiente el modo Potencial, desconocido en nuestra conjugacion, por cuya razon la mayor parte de los gramáticos lo han confundido con nuestro Subjuntivo, que es á todas luces distinto en su uso y aplicacion, despojando así á la conjugacion inglesa de la inmensa ventaja que en precision y enerjía le dan sus auxiliares.

2°. Ampliando la leccion sobre los verbos auxiliares, la del uso del futuro, la del subjuntivo y la de las preposiciones, y redactando entera la del imperativo.

3°. Añadiendo las notas que se han estimado necesarias, y aun refutando las opiniones del autor cuando se han creido erradas.

4°. Dando reglas para la division de las sílabas.

5°. Enriqueciendo la lista de las abreviaturas inglesas, é igualmente la de las eliciones.

6°. Añadiendo un Tratado de la Propiedad de aquellas voces que, teniendo en español varias acepciones, se espresa en inglés cada acepcion, con diferente palabra.

7°. Agregando un Lector y Traductor inglés bajo un plan enteramente nuevo, concluyendo con una serie de cartas para llevar una correspondencia mercantil.

8°. Finalmente, publicando una Clave de los Temas que se hallará al fin de la obra, para que el discípulo compare con ella la traduccion que haga de los que se dan en la Gramática. La ventaja de este Clave, aun para los que estudien con maestro, es demasiado obvia para que nos detengamos en recomendarla.

Si á todas las mejoras mencionadas se añaden las hechas por el mismo autor, segun lo esplica en el Prólogo siguiente, fácil será penetrarse de las inmensas mejoras de esta edicion sobre todas las anteriores.

Universidad de Nueva York, Agosto de 1852. E. J. VINGUT

Robertson. Nuevo Curso practico, analitico, teorico y sintetico de Idioma Inglés; escrito para los Franceses por T. Robertson obra aprobada por la Universidad de Paris; traducida y adaptada al castellano sobre la última edicion del original por PEDRO JOSE ROJAS. 8vo. $3.00.

"La Academia Real de Buenos Letras de la Isla de Puerto Rico, despues de haber oido á su Comision de Instruccion pública acerca del Nuevo Curso de Inglés por Robertson, adaptado al Castellano por Don P. J. Rojas, y considerando que dicha obra reune á su claridad, precision y correcto lenguage, una gran facilidad para la adquisicion del idioma inglés, y un método admirable para la pronunciacion de las palabras, ha ordenado que dicha obra se tenga por único texto en las escuelas y colegios, de la Isla.—Puerto Rico, febrero 10 de 1852.—El Capitan General, Pezuela."

"La Direccion General de Estudios de la República de Venezuela, habiendo examinado cuidadosamente el Nuevo Curso de Inglés por Robertson, adaptado al Castellano por el Señor P. J. Rojas, y considerandolo sumamente útil y eficaz para la enseñanza de aquel idioma, ha acordado se incluya dicha obra en el catálogo de textos para los Colegios y escuelas nacionales.—Carácas 4 de Junio de 1851.—Por la Direccion, J. Vargas, Presidente."

(TRANSLATION): *Robertsonian System; a New Practical, Analytical, Theoretical, and Synthetical Course of the English Language, written originally for the French, and approved by the University of Paris. Translated, and Adapted to the Spanish Language, by* PEDRO JOSE ROJAS.

The Royal Academy of the Island of Porto Rico, after hearing the Committee of Public Instruction in regard to the New Course of the English Language by Robertson, translated into Spanish by Mr. P. J. Rojas, and considering that said work combines with clearness, precision, and a correct style, a great and wonderful facility for acquiring so difficult a language as the English, and that it contains likewise an admirable method of English pronunciation, has in its last session ordered this work to be used as the only English text-book in all the schools of the Island.—Porto Rico, February 10*th*, 1851.—*J. de la Pezuela, Captain General.*"

"*The General Direction of Studies in the Republic of Venezuela, having carefully examined the New Course of the English Language, published in France, by Robertson, and translated into Spanish by P. J. Rojas, Esq., and considering it highly useful and efficient in teaching that language, has ordered it to be adopted as a text-book in all the National Schools.—Caracas, June 4th*, 1852.—*By the Direction, J. Vargas, President.*"

Emanuel del Mar. Guia para la Conversacion en español é inglés, que contiene varias listas de las Voces mas usuales, debidamente classificadas; Colecciones de Diálogos de Etiqueta y Frases de Conversacion sobre los asuntos mas generales de la vida; Refranes y modos de decir; y Tablas comparativas y Monedas, Pesos, y Medidas. 12mo. 75 cts.

NUEVA EDICION, cuidadosamente revisada y perfeccionada, y aumentada con muchas cosas útiles que ha juzgado podrian ensalzar la utilidad de la obra, y hacerla todavía mas digna de la aceptacion pública.

Los proverbios, Refranes, y Modos de Decio, como tambien los Diálogos, han sido considerablemente extendidos, por razon de su mucha utilidad al estudiante, tanto en la conversacion como en la lectura, y se ha tenido cuidado en reunir los que fuesen de uso mas contínuo en ámbos idiomas.

A esta edicion tambien se le ha agregado un TRATADO DE PRONUNCIACION INGLESA, etc.

(TRANSLATION): *Del Mar's Guide to Spanish and English Conversation, containing various lists of Words in most general use, properly classified; collections of Complimentary Dialogues and Conversational Phrases on the most general subjects of life; Proverbs and Idioms; also comparative Tables of Coins, Weights, and Measures.* 12*mo.* 75 *cts.*

NEW EDITION, *carefully revised, improved, and enlarged by many useful additions, which might further advance the utility of the work and render it still more worthy of public favor.*

The PROVERBS AND IDIOMS, *as well as the* DIALOGUES, *have been considerably enlarged, on account of their great use to the student, both in conversation and in reading; and particular care has been taken in selecting those idiomatic expressions which are most common to both languages.*

To this edition has been appended a Treatise on ENGLISH PRONUNCIATION.

ENGLISH.

The following Books, by Miss Eliza Robbins, are intended not merely to teach reading for reading's sake, but to suggest an intelligent method of instruction, in preference to one merely mechanical.

Introduction to American Popular Lessons. 1 v. 18mo. 25 *cts*

American Popular Lessons. 1 v. 18mo. 31 *cts.*

Sequel to Popular Lessons. 1 v. 18mo. 50 *cts.*

Primary Dictionary. . 1 v. 18mo. 31 *cts.*

The following notice, voluntarily presented by the Principals of the Public Schools in the city of New York, is but a specimen of many others which have been received:—

"The subscribers, being well acquainted with the series of School Books prepared by Miss Robbins, are desirous to bring their merits before those interested in popular education.

"Proceeding gradually through a complete course of school tuition, these works are replete with useful information, and are well adapted to improve the moral and mental powers of youth. They bear the impress of a mind thoroughly versed in practical education, knowing the matter which is suitable, and the manner in which it is to be applied to the minds under cultivation. These books have obtained a wide circulation, and the approbation with which they are regarded is commensurate to the use made of them.

"We (the undersigned) hope that such as are interested in selecting books for the use of schools will examine this series, the author of which has devoted her life to this object."

R. S. Jacobson, Public School,		No. 1.	Nathan W. Starr, Public School,		No. 10.
Wm. Belden,	do.	do. 2.	Wm. H. Browne,	do.	do. 11.
David Patterson,	do.	do. 3.	Asa Smith,	do.	do. 12.
John Patterson,	do.	do. 4.	Andrew Stout,	do.	do. 13.
Joseph McKeen,	do.	do. 5.	Leonard Hazeltine,	do.	do. 14.
J. W. Ketchum,	do.	do. 7.	W. A. Walker,	do.	do. 15.
O. S. Pell,	do.	do. 8.	N. Van Kleek,	do.	do. 16.

"The Elementary Reading Books prepared by Miss Robbins, have been in use by the Public Schools of this city for many years. I have thoroughly examined them, and tested them in practice, and am of opinion that they are the best of their kind for the purposes of moral and mental development. The selections in them are from the best writers for juvenile readers, and judiciously adapted to American Schools, wherever the subjects may have required alterations. Her continued

course of School Books are worthy the highest commendation; and from her matured experience, I have the fullest confidence in Miss Robbins as a writer of School Books. Her Introduction and Popular Lessons are unequalled for the purpose of analytical instruction.

S. W. SETON."

"I have been acquainted with the Popular Lesson Series some time, and have given them my official recommendation for use in the Schools of this State. IRA MAYHEW,

Superintendent of Public Instruction, Michigan."

"I am well acquainted with the text-books prepared by Miss Robbins, and think highly of their merits. What these merits are, in my opinion, I will briefly state.

They are well written in point of style, showing an acquaintance with the best models of English composition, and free from those inaccuracies and that carelessness which deface so many of our school books.

They are well adapted to the comprehension of the several classes of children for which they are designed. Nothing is offered to the understanding of a child, until it is prepared for its reception.

They convey a great amount of useful knowledge; and are also eminently suggestive in their character. They fill the mind of a child with a healthy love of knowledge, and that lively desire of progress, which it is a great end of education to awaken and preserve.

The moral tone of these books is excellent. They inculcate generous sentiments, and appeal to the highest motives. They direct the admiration of children to those qualities in humanity which are most admirable. They thus afford great aid to the teacher, in the moral training of his pupils. GEO. S. HILLARD."

"I have seen Miss Robbins' School Books, and some of them I have examined with care. They seem to me to have very great merit. They are written with good taste, and evince a careful and skilful use of extensive reading. They are well adapted to excite the mind to inquiry, and to fill it with useful and interesting knowledge.

Their moral tone is excellent; on this score they are wholly free from objection.

The Committee on Books used in our Public schools (of which I am chairman) have just resolved, by unanimous vote, to recommend the introduction of the Sequel to Popular Lessons; and others of her books are under favorable consideration.

Boston, July 25, 1846. THEOPHILUS PARSONS."

First Lessons in Human Physiology, for the use of Schools, to which are added brief Rules of Health: by JOHN H. GRISCOM, M. D., with 50 large and distinct illustrations. 16mo. 42 cts.

"This work is written with much care by one fully competent, not only in respect of his thorough acquaintance with the subject, but of the faculty or *tact* necessary to secure the attention, by reaching and interesting the minds of children.

It is strictly a *First book* in the study of Human Physiology—a study which in importance is second to none, and superior to most of the subjects which are now taught in our schools.

I am so well acquainted with Dr. Griscom's writings, and with the very sound and practical views he always advances, that I should have no hesitation in commending almost any thing from his pen.

HON. HORACE MANN."

Extract from the Minutes of the Executive Committee of the New York Public School Society, March 4, 1847.

"*Resolved*, That Griscom's small work on Physiology be adopted for general use in the Upper Schools, and that a copy be placed in the Primary Schools for each of the Teachers, Assistants, and Monitors."

"Dr. Griscom's First Lessons in Human Physiology, I consider admirably adapted to the capacity of children, combining in a very happy manner, interest and instruction. I shall most cheerfully recommend its use in all our Primary Schools. IRA MAYHEW,

Superintendent of Public Instruction, Michigan."

"Griscom's Physiology, I consider a work of rare merit; one which ought to be in the possession of every child in the land, giving, as it does, in a condensed but simple form, much valuable information."

Mills' Blair's Rhetoric. Lectures on Rhetoric and Belles-lettres, chiefly from the Lectures of *Dr. Hugh Blair;* to which are added Copious Questions and an Analysis of each Lecture By ABRAHAM MILLS, A. M. New and enlarged edition. 12mo. $1.

(*Extract from the New Preface.*)

"In presenting to the public an improved edition of the following lectures, the editor has endeavored to render the work as nearly complete as the nature of the subject would permit. With this view, he has extended the critical portion down to the present period, embracing

all those writers in English literature who have adorned the language with their productions during the last half century. The criticisms, though brief, are as extensive as the nature of the work requires, and are written with direct reference to the purposes of instruction," etc.

Baldwin's Table Book. A Table Book and Primary Arithmetic, compiled and arranged for the Introductory Department of the New York Public and Ward Schools, and particularly adapted to the system of Mutual Instruction. By AUSTIN BALDWIN. New edition, revised. 18mo. 10 cts.

Preface.—Having for a long time sustained considerable inconvenience from the want of a book of Arithmetical Tables adapted to the capacities of very young pupils, and arranged in such a manner as to answer the purposes of a large school, I have been induced to compile one, with a special view to the necessities of the system of monitorial instruction.

Believing it important that children should be made to understand the application of what they are required to commit to memory, I have placed a few simple questions at the end of each lesson, illustrating its use; and as a knowledge of the rules of Arithmetic can be well understood by children, only by performing the operations, I have endeavored, in the introduction, to make the rules as concise as possible, depending principally on the examples for fixing them in the minds of the pupils. It is confidently hoped that this little work will lighten the labor of the child in committing to memory that which is so important as a foundation for Arithmetic, and also that, by the division and numbering of the lessons, it may relieve the teacher of much trouble in assigning the proper portions for each scholar or class.

That it may, however small the offering, aid the cause of juvenile education, is the earnest wish of THE COMPILER.

Clarke's Elements of Astronomy; a new system of Astronomy, in Question and Answer, for the use of Schools. 12mo. 21 cts.

Mrs. Tuthill's Simple Facts, which every child should know. 12mo. 45 cts.

Science of Common Things. 18mo. 34 cts.

School Diary, per dozen, 62 cents

H. C. Knowlton.
Joliet

FRENCH PUBLICATIONS—CONTINUED.

ATALA, RENE. Par Chateaubriand. 12mo	50
MABIRE'S Conversational Phrases; or, French Synonyms. 16mo	45
CHOUQUET'S First Lessons in French. 16mo	45
——— Easy Conversations in French. 16mo	63
——— First Readings in French. 16mo	63
VANNIER'S French Pronunciation and Spelling. 16mo	45
Mrs. **BARBAULD'S** Lessons for Children, in French. 16mo	45
BERQUIN'S Easy Conversational French Reader. 12mo	50
LE LIVRE des Petits Enfants. (A Reader for Little Children.) 18mo	50

PARIS EDITIONS.

MOLIERE. Œuvres Completes. 2 vols. 12mo	2 00
RACINE. " " 12mo	1 00
CORNEILLE. " " 16mo	1 00
Mme. de **STAEL.** Corinne. 12mo	1 00
——— L'Allemagne. (Germany.) 12mo	1 00
Mme. de **SEVIGNE.** Lettres. 12mo	1 00
LE SAGE. Gil Blas de Santillane. 12mo	1 00
BOSSUET. Histoire Universelle. 12mo	1 00
PASCAL. Lettres Provinciales. 12mo	1 00
——— Les Pensees. 12mo	1 00
VOLTAIRE. Siecle de Louis XIV. 12mo	1 00
FENELON. Telemaque. Without Notes. 12mo	1 00

ENGLISH.

OLMSTED'S CHEMISTRY. 12mo	1 00
AMERICAN Popular Lessons. By Eliza Robbins	31
INTRODUCTION to " " "	.25
SEQUEL to " " "	50
PRIMARY Dictionary. " "	31
GRECIAN History. " "	75
MILLS' Blair's Rhetoric	1 00
GRISCOM'S First Lessons in Human Physiology	42
BALDWIN'S Table Book and Primary Arithmetic	10
CLARKE'S Elements of Astronomy	21

Continued at the end of the volume.




DEC 16 1936

